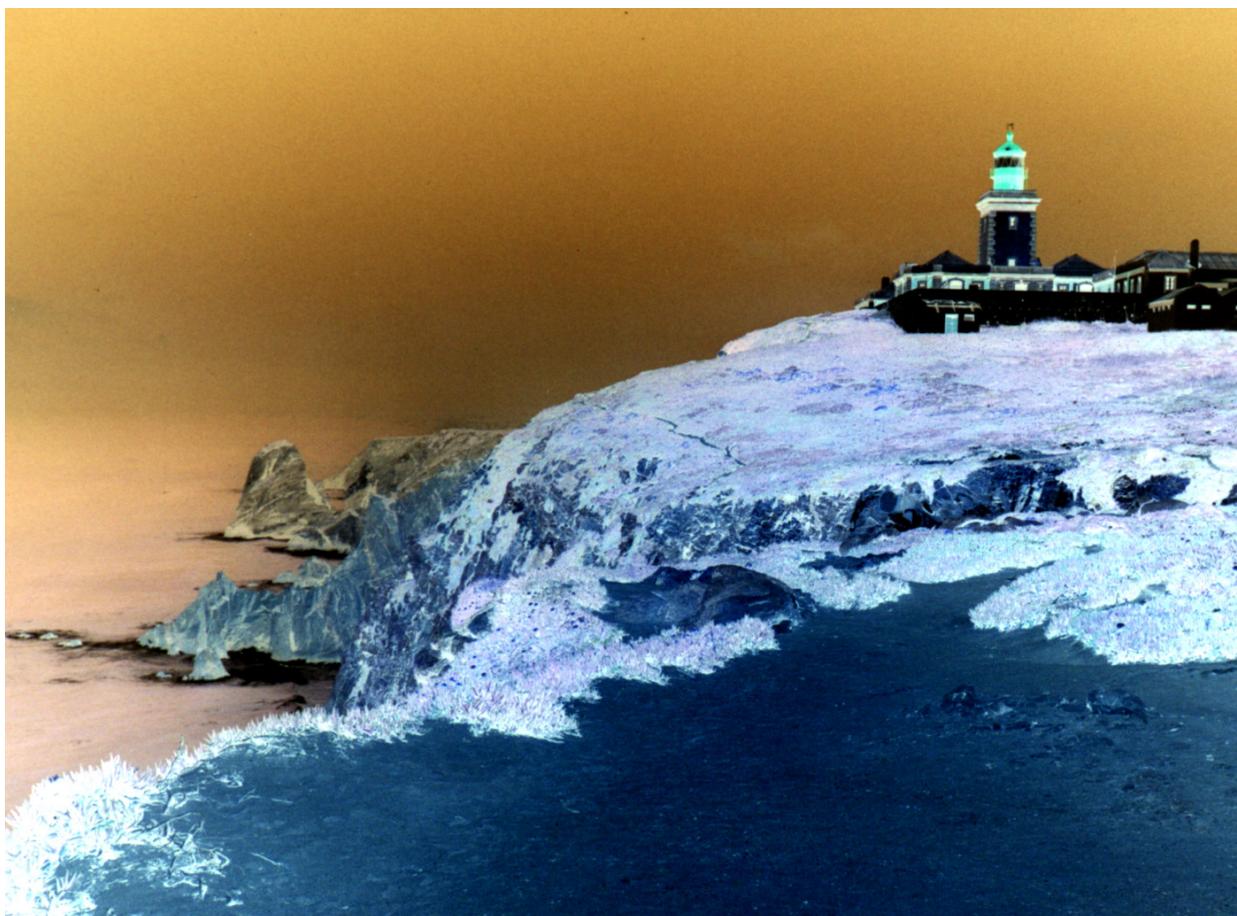


A CHACUN SON CAP HORN !

Une nouvelle Aventure de l'AVEUGLE et du PARALYTIQUE



O cabo da Roca - Portugal

Grande Diagonale d'Europe de VIENNE à LISBONNE

du 15 mai au 3 juin 2000

Moyen de locomotion physique,

la bicyclette est surtout un moyen de locomotion de la conscience.

Le principe vélosophique de base est le suivant :

Tout corps placé sur un vélo, voit son regard sur le monde déplacé.

Didier TRONCHET - *Petit Traité de Vélosophie*

*À nos épouses,
pour leur patience*

*À nos amis Diagonalistes,
pour leur accueil*

*À l'Amicale des Diagonalistes,
pour ce grand défi*

Francis et Gilbert
L'Aveugle et le Paralytique

PREFACE

Le texte du Tour De France de l'Aveugle et du Paralytique avait été écrit par Gilbert, à partir d'une vingtaine de pages manuscrites du journal de bord de son équipier, des commentaires portés sur les deux carnets de route et des notes prises chaque soir au cours du repas sur son calepin personnel. Il en était résulté un texte d'une soixantaine de pages « écrit à quatre mains et à deux voix ».

Le présent récit de leur grande randonnée de Vienne à Lisbonne a été rédigé par Gilbert, sans l'appui du manuscrit de Francis trop occupé à la fois par ses responsabilités de chef de projet à la SEP (il n'est pas encore retraité, lui !) et par de nouveaux et graves soucis concernant sa vue. Ce texte n'est donc pas un récit collectif, même si - volontairement - la forme a été conservée.

Il est évident que le texte original de Gilbert - qui assume intégralement la responsabilité de certaines élucubrations pseudo-philosophiques ou de quelques jugements 'à l'emporte pièce' - a été rédigé d'abord pour Francis, ensuite pour lui-même et enfin pour leurs proches les plus proches, avec le seul objectif de ne 'jamais oublier' et de pouvoir 'revivre à jamais' cette belle aventure.

La diffusion 'extérieure' de ce document - à nos proches moins proches, à ceux qui nous ont accueillis, à ceux qui nous ont accompagnés, à nos amis cyclos et diagonalistes, à nos amis tout simplement - imposait que le récit soit le nôtre, parfaitement collectif, totalement binaire, dans son esprit à défaut de l'être dans la forme. C'est ainsi que le lecteur doit l'entendre.

Gilbert a choisi le titre ' A chacun son cap Horn ' - une inspiration à laquelle le Vendée Globe Challenge, qui va bientôt s'achever, n'est pas étranger - parce que cette descente au cabo da Roca a été, pour lui, un moment exceptionnel, peut-être le plus intense, de leur voyage. Et pourtant, ce cap du 'bout de l'Europe' n'avait pas été programmé, ni même pris en compte dans le projet, à l'inverse de la Tour de Belém.

Le livre de Bernard Moitessier - Cap Horn à la Voile - a servi de fil rouge. Bernard a été un fabuleux marin et un immense cap-hornier, à une époque (trente ans seulement !) où il était encore possible d'être un héros inconnu, sans médias, sans sponsor, sans radio, sans ordinateur, sans prévisions météo. Le couple Moitessier n'utilisait qu'un baromètre et un sextant. Et aussi une collection de livres de quelques autres marins qui les avaient précédés dans ces terribles océans. Quelle extraordinaire histoire que ce Vito Dumas, mort en mer depuis des décennies, qui vient apporter à Bernard et Françoise le remède pour la sauvegarde de *Joshua* et sans doute de leurs vies.

Nous n'aurions pas l'outrecuidance de nous comparer à ces fabuleux marins, ni même de nous prendre pour des cap-horniers. Le seul point qui nous rapproche de ces gens-là, c'est notre soif d'aventure et notre volonté d'atteindre notre cap, coûte que coûte. Car nous savons bien que notre bonheur est là-bas.

Nous ne sommes pas des héros. Nous sommes tout simplement des cyclo-randonneurs fiers et heureux d'avoir réalisé leur projet, ensemble, roue dans la roue et main dans la main.

ON A TOUS UN CAP HORN !*

Le leur est beaucoup moins célèbre. Il a pour nom cabo da Roca, le cap du Rocher qui est situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Lisbonne. Luis de Camoens, qui fut le chantre des exploits des grands découvreurs portugais du 16^{ème} siècle - Vasco de Gama ou Magellan qui fût le premier à avoir son Cap Horn - a écrit que « c'est là où la terre finit et où la mer commence ». Les Portugais prétendent même, si l'on en croit l'inscription de la plaque scellée sur la haute colonne de pierres qui se dresse sur la falaise à 140 m au-dessus de l'océan, que ce cap est le « point le plus occidental de l'Europe ». Ce qui est vrai pour le continent mais n'est pas exact si l'on prend en compte les îles britanniques.

ILS AURONT DONC LEUR CABO DA ROCA !

Ils, c'est ce duo de handicapés, Francis l'Aveugle et Gilbert le Paralytique, qui avait réussi en 1997 à dominer des éléments climatiques exaltés pour souder les 22 maillons d'une longue chaîne tendue aux frontières de notre hexagone. Dans le Tour de France de l'Aveugle et du Paralytique, fascicule de 85 pages rédigé à deux mains, nos héros nous contaient leurs aventures dans le détail.

Francis le Bordelais possède à 58 ans l'un des plus beaux palmarès des grands randonneurs cyclistes de notre époque. Titulaire depuis 1998 du Superpalmarès des Diagonales de France (les neuf dans les deux sens), il a depuis longtemps épuisé le cycle des Flèches de France, collectionné les Mer-Montagne et réussi un « chrono » de moins de 58 heures en autonomie totale sur Paris-Brest-Paris. Bref, notre Aveugle est un costaud que rien ne saurait arrêter. Surtout pas un Cabo da Roca ! D'ailleurs comme il l'a écrit dans le récit du Tour de France, il sait que « dans le domaine du grand fond, les limitations sont d'abord dans la tête, et que, si peu que l'on y croie vraiment, la motivation aidant, l'Homme est capable de rendre banal et réalisable ce qui semble un exploit aux yeux de beaucoup de non-initiés. ». Francis est moins 'aveugle' qu'il ne l'était au départ d'Andernos en juin 1997 quand il venait tout juste de se remettre d'une très grave infection oculaire qui avait failli lui faire perdre un œil. Mais la vue est son talon d'Achille, handicap qu'il maîtrise avec une volonté farouche et une abnégation totale.

Gilbert le Bourguignon dispose d'une carte de visite beaucoup moins bien remplie, cyclotouristiquement parlant ! Il est vrai que sa passion du vélo et de la grande randonnée n'a pu se concrétiser vraiment que par le privilège d'une retraite professionnelle dès l'âge de 56 ans, après une chaude carrière sous les tropiques, là où ni le climat, ni le réseau routier n'autorisent la pratique de la randonnée cycliste (sauf cas spécifique des « rando-mondialistes »). Cette retraite survint en 1994, l'année de sa première Diagonale de France. Depuis, la passion s'est accrue, la volonté s'est décuplée et le palmarès s'est allongé de neuf autres Diagonales, de deux Paris-Brest-Paris et de ce Tour de France de 1997, révélateur de potentialités insoupçonnées. « Paralytique » suite à une lourde chute dans la sixième étape du TDF, il ne l'est plus aujourd'hui mais son âge avancé (62 ans) et sa distraction naturelle qui le conduisent à prendre un nombre de gamelles qui dépasse la moyenne nationale, sont les causes de cette qualification.

Aujourd'hui, le duo se compose d'un Aveugle et d'un Paralytique « en sursis », heureusement pourvus de très bons anges gardiens.

LE PIEGE

Mais comment en sont-ils arrivés là ? Trois ans après l'épopée du Tour de France ? C'est une longue histoire !

* Philippe Jeantot, patron du Vendée Globe Challenge

Dès la fin de 1997, le duo collabore à la création des EuroDiagonales, version européenne des Diagonales de France. Francis est secrétaire général de l'Amicale des Diagonalistes de France (ADF) et Gilbert son adjoint. L'ADF réunit près de quatre centaines de ces randonneurs au long cours qui aiment à croiser l'hexagone en 4 ou 5 jours. Les EuroDiagonales devaient nécessairement naître un jour ou l'autre, commandées par la marche irrésistible de la Communauté, par l'abolition des frontières, par la monnaie commune. Avant que certains marchands de loisirs ne s'emparent de cette géniale idée, il était urgent de concrétiser le projet et de le faire dans le cadre de l'Amicale. Francis et Gilbert en ont été les pionniers.

Les EuroDiagonales sont nées officiellement au Gîte FFCT d'Aubusson d'Auvergne en septembre 1998. Elles sont au nombre de six : l'Ecoissaise, la Danoise, l'Autrichienne, l'Italienne, l'Espagnole et la Portugaise (voir page 4). D'une longueur de 1025 à 1265 km, leur règlement précise qu'elles doivent être réalisées en autonomie dans le plus pur style randonneur, la moyenne kilomètre journalière utilisée pour le calcul du délai total étant de 175 km.

La possibilité de joindre trois Diagonales successives pour en faire des « super-Diagonales » ne demandait qu'à se concrétiser. Gilbert VIDEAU, diagonaliste basque, a suggéré de donner le nom de Grandes Diagonales d'Europe aux raids Inverness-Bari, Copenhague-Malaga et Vienne-Lisbonne. Des monstres étaient nés ! De gargantuesques sandwiches composés d'un coriace steak franchouillard et de deux tranches de pannini communautaire ! Un défi proposé aux avaleurs de kilomètres, aux tarés de l'asphalte, aux drogués de la dénivelée, aux fanatiques des départs avant l'aube...

Bref Gilbert VIDEAU avait lancé le défi. Le fruit était mûr...
Comment Francis et Gilbert auraient-ils pu résister à sa cueillette ?

Ils se donnent une année de réflexion. Francis l'utilise pour explorer l'itinéraire espagnol, avec son ami Christian DIANDET de Mont-de-Marsan tandis que Gilbert termine son cycle de 9 Diagonales par Perpignan-Dunkerque avec ses compères habituels.

Délai fatal s'ils souhaitaient être les défricheurs de cette terre inexplorée puisque qu'un couple d'Auxerre, Catherine et Francis ROBERT, se lance dans l'aventure le 10 juin 1999 et réalise, non sans souffrir malgré des conditions climatiques plutôt favorables (pas de vent d'ouest mais plutôt une brise portante !), la première liaison Vienne-Lisbonne, en passant bien sûr par Strasbourg et Hendaye. Gilbert aura le plaisir et l'honneur de remettre à ces deux défricheurs - en compagnie d'André ETIEVE, délégué aux EuroDiagonales - un trophée spécial pour saluer leur performance, lors d'une réunion à Bourges le 23 octobre 1999.

Une Euro, une Diagonale de France, une Euro. Telle est la recette du festin. A lire le récit de Catherine, le plat principal est assez lourd à digérer. L'entrée viennoise serait très comestible, surtout si l'on se laisse guider par le cours du Danube. Quant au dessert ibérique, il serait plus coriace, surtout s'il est servi chaud (route de nuit quasi-obligatoire en cas de canicule dans les hautes terres castillanes).

9 octobre 1999. Gilbert attend Francis à la gare Montparnasse. Ils vont à Douai animer une réunion de diagonalistes. Plus tard, quelque part au cœur de la campagne picarde, les deux compères parlent de leurs projets.

Francis : « J'ai l'intention de faire Vienne-Lisbonne en juin 2000. Est-ce que tu serais intéressé par ce projet, au moins par un morceau ? »

Gilbert : « Bien sûr ! Tout... peut-être... si j'en suis capable... ».

Bien sûr qu'il en est capable le Paralytique ! Mais, il a du retard sur l'Aveugle qui mûrit son projet depuis de longs mois. Tout est dans la tête, pas dans les jambes !

Avec Francis, les choses ne traînent jamais. Dès le 13 octobre, Gilbert reçoit le courrier suivant :

« Hier soir (lundi 11/10), en rentrant de la poste où j'envoyais quelques "Petit Diagonaliste", mon regard a accroché l'enseigne du bureau d'Air France. J'ai pensé à notre Grande Diagonale et je suis entré. Les hôtesse étant disponibles, j'ai donc exposé notre projet. Aller Bordeaux-Vienne (ou Lyon pour toi) vers le 14 mai et retour Lisbonne-Bordeaux le 3 juin. Bonne surprise, il y a des tarifications intéressantes si l'aéroport de départ (suite page 4)

Leur cap Horn est beaucoup moins célèbre : il a pour nom Cabo da Roca

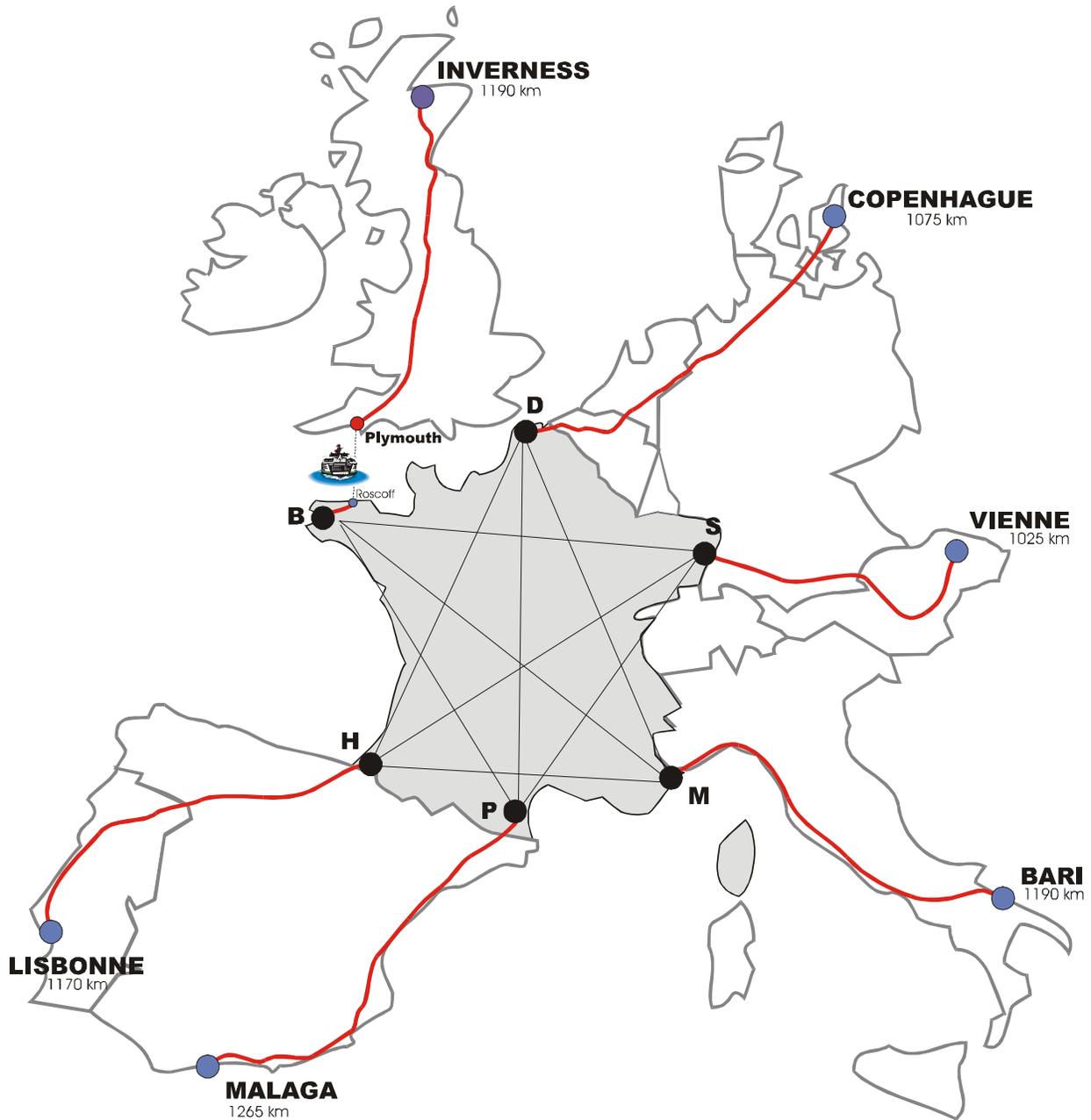
Le Paralytique et l'Aveugle



O CABO DA ROCA, LE CAP DU ROCHER

"Là où la terre finit et où la mer commence"

En 1999, l'A.D.F. lance les EuroDiagonales



et de retour est le même et si l'on réserve assez tôt, car le nombre de places de ce type est limité. Une assurance en cas d'annulation pour motif important, qui coûte 50F, peut nous garantir le remboursement des billets. Comme me l'a dit l'hôtesse, les écarts de tarification sont surréalistes. Par exemple :

⇒ Bordeaux-Vienne en tarif normal via Paris-Charles-de-Gaulle = 4.651 F

⇒ Bordeaux-Vienne et Lisbonne-Bordeaux (via Paris-Charles-de-Gaulle) = 1.850 F

Pour toi, au départ de Lyon, ce sera encore moins cher : 1720 F.

Je te laisse réfléchir et rêver ! Mais il ne faut pas trop tarder.

Si on se décide, je prendrai les deux réservations sur le même dossier depuis Bordeaux car l'assurance nous permettra d'obtenir le remboursement si l'un de nous deux ne peut pas partir.

On se rappelle la semaine prochaine... ».

Second courrier du 21 octobre.

« Ça y est, la première et la dernière étape de notre Grande Diagonale sont déjà engagées : je t'envoie ton billet d'avion.

Je me suis amusé à tracer un itinéraire pour Strasbourg-Hendaye, pour voir et sans aucune contrainte, sinon le passage à Beaune et l'étape à Mont-de-Marsan chez mes amis Diandet. Fais ton projet sans tenir compte du mien mais n'oublie pas que nous aurons déjà plus de 1.000 km dans les pattes. Alors pas trop dur et pas trop long ! »

Il est comme ça, l'Aveugle. D'une redoutable efficacité ! Et c'est ainsi que le Paralytique toujours perplexe devant l'ampleur de la tâche - il sait bien que Strasbourg-Hendaye est la plus 'relevée' des 9 Diagonales, en raison de la traversée du Massif Central et du vent d'ouest - se retrouva engagé dans une folle aventure moins de deux semaines après avoir donné un accord de principe plus émotionnel que réfléchi.

Et comme, cela a déjà été dit plus haut, leur cap Horn a pour nom cabo da Roca. Et des bords du Danube au point « où la terre finit », ce sont 3.500 km de larges routes et de pistes cyclables, de plates vallées et de pentes abruptes, de clochers à bulbe et d'églises baroques, de froidures et de canicules, de saucisses bavaroises et de poissons grillés, de jargon guttural et de chuintements siffleurs. Ce sont aussi seize dures étapes où chaque minute compte. Ce sont encore l'inattendu de l'hébergement, l'inconfort d'un matelas, la détresse du lever bien avant l'aube, le petit-déjeuner pris l'estomac noué, l'embarras linguistique au moment de faire les achats pour le casse-croûte, les coups de fatigue et les montées d'adrénaline... Bref, tous les charmes de la déesse Aventure.

« Pour le marin, le passage du Cap Horn est un rêve et c'est bien de pouvoir vivre son rêve. Nous vivons aujourd'hui dans un monde aseptisé. Les gens ne prennent plus de responsabilités, plus de risques, ils n'ont plus d'ambitions, plus de passions... Les solitaires du Vendée Globe donnent à tous les gamins qui sont venus les voir sur les pontons des Sables une lueur d'espoir en leur prouvant qu'on peut encore avoir une passion, qu'on peut se battre pour elle, qu'on peut souffrir pour elle... Le cap Horn n'existe pas seulement pour les marins.» (Philippe JEANTOT).

LA LONGUE ROUTE DU CAP

*Pour atteindre son cap Horn, il faut un point de départ. Nous l'avons dit, ce sera **Vienne**, la capitale des Habsbourg. Wien, premier bastion occidental de la Chrétienté qui sut si bien contenir les envahisseurs turcs.*

*Le point final sera **Lisbonne**, la capitale du fado. Lisboa, fenêtre sur l'océan qui sut si bien lancer ses valeureux marins à la conquête du monde.*

*Villes frontières incontournables, **Strasbourg**, capitale européenne, ville de lumière blottie au pied de sa merveilleuse cathédrale de grès rose, et **Hendaye**, cité balnéaire au cœur du Pays Basque qui entra dans l'histoire par la fameuse Bidassoa et son île des Faisans, terrain d'âpres négociations entre les souverains de France et d'Espagne durant plusieurs siècles. C'est là que Louis XIV, amoureux fou de la Mancini, s'y retrouva marié « à l'insu de son plein gré »* à l'infante Marie-Thérèse qui n'était pas une reine de beauté ! Villes de transition et villes de court séjour pour nous car il est prévu d'y prendre un peu de repos : une demi, voire une journée complète selon le degré de notre fatigue.*

Entre Vienne et Lisbonne et ces deux villes frontalières, trois raids de plus d'un millier de kilomètres chacun pour lesquels les contraintes sont le respect du délai imposé et l'autonomie complète (ce qui n'empêche pas de retrouver des amis sur la route ou à l'étape). Le seul degré de liberté réside dans le choix du parcours. Peu importe où l'on passe, la seule obligation est de choisir sa route à l'avance et de s'y tenir au moins pour ce qui est des points de contrôles.

Les délais sont calculés par le rapport de la distance totale de référence à une distance journalière imposée qui est de 280 km pour les Diagonales de France et de 175 km pour les EuroDiagonales (en raison des pertes de temps supplémentaires liées à l'environnement étranger... mais aussi pour faire un peu de tourisme).

* il n'était pas encore « Soleil », le pauvre !

En pratique :

Vienne - Strasbourg : délai de 129 heures soit 5 jours et 9 heures pour 1025 km.

Strasbourg - Hendaye : délai de 99 heures soit 4 jours et 3 heures pour 1170 km.

Hendaye - Lisbonne : délai de 151 heures soit 6 jours et 7 heures pour 1170 km.

Gilbert prend en charge le projet du premier tronçon. Auteur du parcours de référence, il n'y change que quelques détails, variantes mineures résultant d'une minutieuse recherche sur des cartes à plus grande échelle : carte routière Kümmerly+Frey au 1/200.000 pour l'Autriche, IGN au 1/200.000 pour l'Allemagne. Le parcours retenu de 1010 km (distance calculée, la distance réelle étant toujours supérieure de 2 à 5%) passe par d'obligatoires (pour lui) sites touristiques : les villes de Graz et de Salzbourg, la fameuse région des lacs du Salzkammergut en Autriche, les villes de Bad Tölz et de Sigmaringen, l'abbaye d'Ottobeuren et la forêt Noire en Allemagne.

Le point culminant est le Gaberl Pass à 1547 m qui se trouve à 70 km à l'ouest de Graz. La dénivellée totale ne peut être valablement estimée sur cartes au 1/200.000 mais elle doit largement dépasser les 5000 m.

Le parcours est découpé en cinq étapes d'environ 200 km (voir tableau et carte, page 7). L'étape d'Erstein, à 20 km au sud de Strasbourg, répond à l'invitation de leur ami René MOUEZY, diagonaliste breton, émigré en terre alsacienne pour raisons professionnelles..

La Diagonale de France laisse peu d'alternative. Sur ce parcours qui prend en biais les grandes vallées du Massif Central, il est difficile d'optimiser à la fois les deux facteurs distance et dénivellée. De toute façon, aucun parcours ne permet d'éviter les terribles bosses de la Creuse, à moins de contourner complètement le massif par le nord. Gilbert rechigne un peu pour un tracé rigoureusement identique à celui qu'il a suivi dans l'autre sens en 1998 (par Evaux-les-Bains et St-Léonard-de-Noblat, le terroir poulidorien). Il ne souhaite pas non plus opter pour un tracé trop 'nationaux' par Clermont-Ferrand et Brive, même si certains diagonalistes l'empruntent chaque année, sans doute parce que la compagnie des 'gros culs' ne les rebute pas. Reste un parcours intermédiaire, classique jusqu'à Varennes-sur-Allier (en contournant les Vosges et en suivant la tranquille voie du canal du Centre de Chagny à Paray-le-Monial), et résolument montagnard ensuite de St-Pourçain-sur-Sioule jusqu'à Excideuil, aux portes de Périgueux.

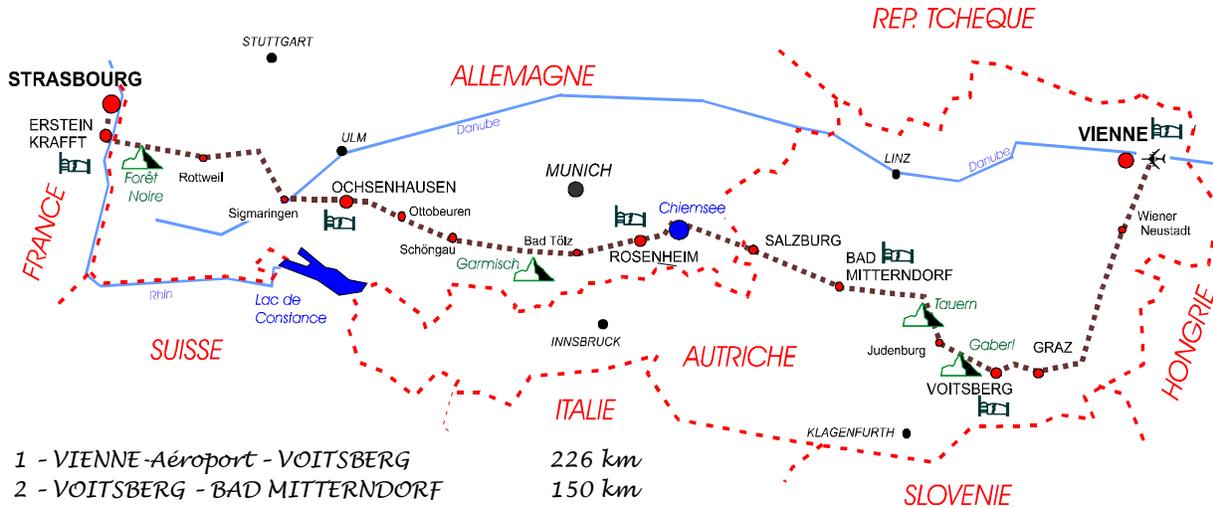
L'analyse détaillée du parcours sur cartes IGN au 1/100.000 conduit à une distance théorique de 1168 km et une dénivellée calculée de 7.150 m. Un beau morceau, conforme à la réputation de cette grande diamétrale ! Le plat de résistance de 263 km et 3500m de dénivellée, morceau 'dur à cuire', est la troisième étape de Jaligny-sur-Besbre à St-Yrieix-la-Perche. Un vrai petit brevet montagnard, tout à fait assimilable aux cinquantièmes rugissants de l'hémisphère sud.

C'est Francis qui trace le parcours du dessert portugais. Auteur du projet de base, il prend en compte les observations faites par les pionniers qui avaient dépucelé cette EuroDiagonale en 1999. En particulier Paul FABRE, Emile Soulier « and Co », qui, sur la foi de routes dites secondaires par Michelin, s'étaient retrouvés sur des sentes à peine cyclables dans les provinces occidentales lusitaniennes.

« Un mot quand même pour 'bénir' celui qui nous a conseillé de passer par Pedragão. Sur cinquante kilomètres, on traverse un parc national et manifestement le touriste n'y est pas désiré ; y faire du vélo, ou pire, de la voiture, relève de la folie ; route pavée puis défoncée qui fait penser à l'Enfer du Nord plus qu'au Paradis, au boyau d'Aremberg plus qu'au Vigorelli ; et si là-dessus vous jetez un petit crachin, mieux vaut ne pas être pressé ! Mais bon, c'est vrai, la région est magnifique. » ♥

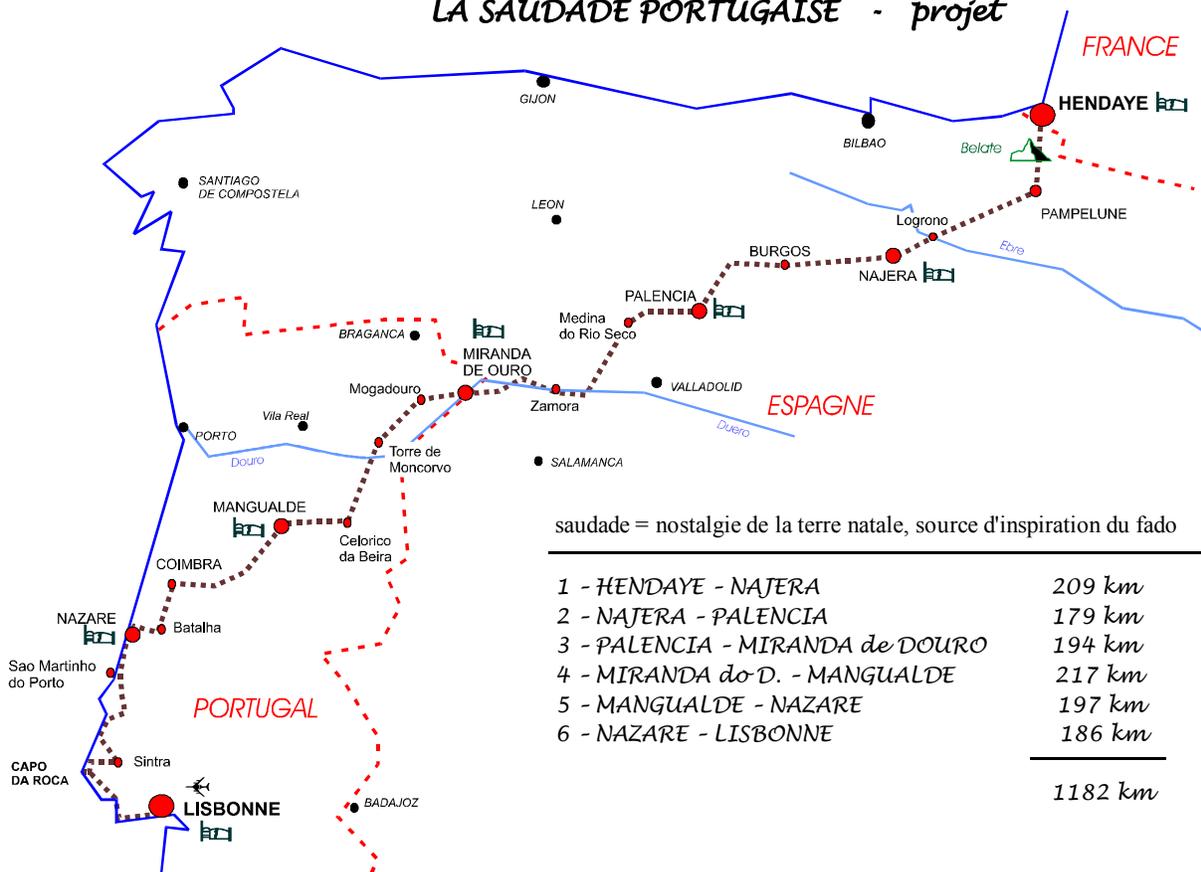
* Emile SOULIER - Petit Diagonaliste n°36 - Avril 2000 - page 15

LA VALSE AUTRICHIENNE - projet



1 - VIENNE -Aéroport - VOITSBERG	226 km
2 - VOITSBERG - BAD MITTERNDORF	150 km
3 - BAD MITTERNDORF - ROSENHEIM	183 km
4 - ROSENHEIM - OCHSENHAUSEN	212 km
5 - OCHSENHAUSEN - ERSTEIN/KRAFFT	221 km
6 - ERSTEIN/KRAFFT - STRASBOURG	20 km
	<hr/>
	1010 km

LA SAUDADE PORTUGAISE - projet



saudade = nostalgie de la terre natale, source d'inspiration du fado

1 - HENDAYE - NAJERA	209 km
2 - NAJERA - PALENCIA	179 km
3 - PALENCIA - MIRANDA de DOURO	194 km
4 - MIRANDA do-D. - MANGUALDE	217 km
5 - MANGUALDE - NAZARE	197 km
6 - NAZARE - LISBONNE	186 km
	<hr/>
	1182 km

Diagonale de France

STRASBOURG - HENDAYE

Projet



	km	dénivelée
1 - STRASBOURG - VILLERSEXEL	197	750 m
2 - VILLERSEXEL - JALIGNY	300	1050 m
3 - JALIGNY - SAINT-YRIEIX-la-PERCHE	263	3500 m
4 - SAINT-YRIEIX - MONT-de-MARSAN	269	1300 m
5 - MONT-de-MARSAN - HENDAYE	139	550 m
Totaux	1168	7150 m

L'erreur ne sera pas renouvelée. Grâce à l'acquisition d'une « EuroMap » du Portugal, éditée par Geocenter et découverte par le Paralytique dans une librairie dijonnaise, il sera même possible d'éviter d'autres pièges tendus par Michelin qui est loin d'être aussi performant en Europe qu'avec sa merveilleuse carte routière au 1/200.000 sur le territoire métropolitain.

Le parcours retenu passe par Pampelune, Burgos, Palencia en Espagne, avant d'entrer en territoire portugais à Miranda de Ouro dont le guide du Routard dit que ce « village-balcon permet une merveilleuse plongée au Portugal profond ». D'ailleurs 'miranda' signifie mirador, belvédère et 'ouro' (on dit orou en langue portugaise, dont la principale difficulté pour nous est une phonétique différente, veut dire or. « Panorama en or », comment y résister ? Coimbra et Sintra sont des villes de grande réputation, le port de Nazaré est une carte postale mondialement connue, le monastère de Batalha est une merveille d'architecture et le cabo da Roca, notre objectif. Le parcours est tracé. Il a une longueur mesurée de 1182 km et il culmine à 1130 m d'altitude au puerto de la Pedraja, une trentaine de kilomètres avant Burgos. Nous ne savons pas grand chose de la dénivellation totale sinon que les terres ibériques ne sont pas plates.

Le projet est adopté.

Les dates sont fixées : départ pour Vienne par avion le lundi 15 mai, retour de Lisbonne par avion le samedi 3 juin.

Reste la préparation :

- des mécaniques : les vélos et les bagages sont ceux du Tour de France. La fourche du vélo de l'Aveugle a été remplacée, le Berthoud du Paralytique a reçu de nombreuses retouches de peinture (noire classique heureusement) pour cacher les traces des gamelles (du TDF et d'autres...)

- des équipements : ce qu'il faut pour le chaud et pour la pluie froide (ils sont rodés depuis le TDF !), des fringues civiles pour dîner le soir, l'outillage classique, un téléphone portable, un réveil matin et le Yashica de Gilbert avec 6 films de 24 poses. Indispensable ! Des paquets contenant du linge de rechange sont envoyés aux sites des jours de repos. Chez René MOUEZY à Erstein et à l'hôtel Santiago d'Hendaye.

- des muscles : entraînement habituel basé sur un nombre conséquent de kilomètres (5.000 pour Francis, près de 4.500 pour Gilbert) et sans aucun additif de type EPO dans le carburant, à l'exception de quantités tout à fait raisonnables de Médoc pour l'un et de Hautes Côtes de Beaune pour l'autre.

- des têtes : inutile pour des aventuriers qui sont convaincus que rien ne peut les empêcher d'atteindre leur cap Horn !

- du « nerf de la guerre » : nous emportons des quantités longuement calculées (et fort bien évaluées) par l'Aveugle de schillings, marks, francs français, pesetas et escudos... Le Paralytique qui craint quelque lacune intellectuelle, source de néfastes confusions, a emporté un petit calepin électronique, qui outre un carnet d'adresses, possède aussi une fonction « Change/Wechsel/Cambio » qui s'avèrera fort utile. Vive l'Euro ! Il va sérieusement simplifier la vie et reposer la tête des navigateurs terrestres trans-européens !

Bon, ils sont prêts ! C'est parti plein ouest pour « là où la terre finit » et pour mieux prendre l'élan nécessaire, ils commencent l'un et l'autre par tourner le dos à leur objectif et parcourent plus de 1500 km vers l'est. Reculer pour mieux sauter, dit le proverbe. C'est tout à fait cela ! Leur cap Horn vaut bien quelques pas, pardon, quelques heures de vol en arrière. L'ivresse de la conquête n'en sera que plus totale !

« Le rêve est à ce prix »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile (titre du chapitre 15)

PREMIERES CHALEURS

L'Aventure commence avec vingt-quatre heures d'avance. Partant l'un de Bordeaux-Mérignac, l'autre de Lyon-Satolas, nous avons rendez-vous dans le hall d'arrivée de l'aéroport de Vienne vers 19h00. Aucun hôtel n'a pu être réservé, sinon dans l'un des palaces gérés par Air-France à un tarif triple de celui que nous avions prévu dans notre budget journalier. Le Paralytique qui arrive le premier vers 13h00, a pour mission de résoudre ce problème sur place.

C'est le Paralytique qui nous raconte sa dure journée.

« Je suis parfaitement calme. Inexplicablement car c'est un départ vers l'inconnu. Ma randonneuse va prendre son baptême de l'air. Je l'ai préparée pour l'occasion. Son costume de voyage est fait de protections tubulaires de mousse dure qui moulent les tubes de son cadre, ses pédales – non démontées – sont protégées de mousse tendre étroitement scotchée, la pression de ses pneus a été réduite et les sacs latérales arrière, remplies de vêtements, ont été solidement arrimées pour servir de pare-chocs. Il a une drôle de gueule habillé comme ça mon Berthoud, mais il a l'air serein. Comme moi !

Le billet que Francis m'a envoyé en octobre dernier – ça fait bientôt 7 mois – mentionne une heure limite d'embarquement de 11 heures pour un décollage à 11h20 et une arrivée à 12h55. Beaune-Satolas, c'est 150 km d'autoroute, sans traverser Lyon. Disons une heure trente... sans se presser.

Nous quittons Beaune à 8h00 précises. Eliane, mon épouse, me 'conduit', comme autrefois mon père me conduisait à la gare quand j'étais potache et interne. Cool, zen... Je fais deux tours sur l'esplanade de l'aéroport de Satolas pour bien montrer à Eliane l'issue du labyrinthe. Quand elle est au volant, elle a tendance à lire les panneaux... à l'envers. La montre de la ZX indique 9h30, l'enregistrement ouvre à 9h45. Zen, cool,...

Pour grimper du parking au hall de départ, le Berthoud rééquipé de sa roue avant et de ses sacs doit se cabrer pour entrer dans l'ascenseur. Repérage du guichet d'enregistrement sur le téléviseur. Nom de D... ! Le départ du vol AF3240 est annoncé pour 10h15 et il est 10h moins dix minutes ! Le guichet se trouve, comme il se doit, à l'autre extrémité du hall. Nous y courons mais pas trop vite quand même pour ne pas déclencher une panique générale, voire une intervention des Rambo vigipirates musclés qui patrouillent dans le secteur. Une très jeune et très souriante hôtesse d'Air France m'accueille, s'empare de mon billet, jette un coup d'œil à mon vélo, détecte la faille, s'étonne puis corrige les erreurs d'horaire (l'heure du vol de retour est aussi décalée de 25 minutes), téléphone à un agent pour qu'il vienne récupérer le vélo. J'ai juste le temps de poser une bise (pas deux !) sur la joue d'Eliane car en moins de cinq minutes, je me retrouve sous le contrôle du détecteur de bombes et autres gadgets utilisés par les pirates de l'air. Comme si j'avais une tête de pirate ! J'ai plutôt l'air complètement abasourdi par les événements car je commence à prendre conscience que j'ai bien failli rater l'avion de Vienne ! Et comme il doit y avoir 3 vols par semaine, mon petit camarade risquait de m'attendre longtemps dans la capitale autrichienne. Certes, cela lui aurait permis d'aller faire quelques tours du Riesenrad, la Grande Roue du Prater, et même un pèlerinage à Schönbrunn pour idolâtrer Sissi mais je ne pense pas qu'il aurait beaucoup apprécié ces vacances forcées.

Moi qui ai pris l'avion un nombre incalculable de fois au cours de ma carrière professionnelle, moi qui me suis toujours préoccupé du bon ordonnancement des choses, moi qui avais appris à toujours téléphoner à Air France pour savoir si les horaires n'avaient pas été modifiés, je n'ai même pas pensé qu'à l'époque d'Internet notre compagnie nationale pouvait se tromper d'une heure ! Je ne saurai jamais ce qui s'est passé. Peut-être un « coup » du changement d'horaire ? Il serait quand même étonnant que les ordinateurs d'Air France n'en aient jamais entendu parler ! Ah oui, j'ai trouvé ! C'est le bug de l'an 2000. Sans aucun doute ! Avec tout le battage qu'on en a fait, il fallait bien qu'il y ait au moins un 'micro-bogue', une gentille petite boquette rien que pour m'emmerder, moi !...

Toujours est-il que dorénavant, je ne reprendrai plus jamais l'avion sans téléphoner trois fois au moins pour me renseigner.

Je ne suis plus zen mais complètement abasourdi. Dans la petite file qui se forme au pied de l'escalier d'accès au Canada Air de 52 places de la compagnie Tyrolean Airways, je jette un regard inquiet à mon vélo ensacoché qui gît sur le tarmac, à quelques mètres de l'appareil. Seul, comme une épave. J'avisé une dame, encore jeune, ornée d'un baudrier orange fluo, qui porte la mention « Chef de Vol ». Sourire « James Bond » en bouche, je sors du rang... et, avant d'avoir pu dire un mot, je me prends une

belle engeulade au sujet de ladite épave qui aurait dû être emballée dans un carton, être privée de ses pédales, et je ne sais plus quoi encore... Et tant pis pour moi, s'il y a de la casse à l'arrivée ! Avec un « I'm sorry... » tout aussi bondien que le sourire, je rentre dans le rang et je me réfugie dans la cabine qui n'est qu'à moitié remplie. M... alors, tout va mal. C'était pourtant bien parti ce matin. J'étais cool.

Pas grand-chose à dire sur le vol lui-même. Compagnie autrichienne ou non, la bouffe dans les avions est désormais mondialisée et dégueulasse. Heureusement, il fait un temps absolument superbe et le Mont Blanc nous présente son meilleur profil, au sein d'un troupeau de petits cumulus qui semblent autant d'agneaux nouveau-nés. Nous survolons la plupart des grands lacs suisses, Lausanne, l'olympique et Zurich, la marchande. Nous retrouvons à Linz un Danube dont la couleur ocre jaune me rappelle l'Amazone. Mais l'avion amorce sa descente et le Riesenrad me rassure. Nous allons bien atterrir à l'aéroport de Vienne, qui se trouve à une quinzaine de kilomètres à l'est du centre, près de la cité banlieue de Schwechat.

Débarquement sans histoire à l'heure prévue. Il est 12 h précises.

Je repère rapidement un panneau 'Gross Gepäck' que j'interprète avec mes rudiments de langue allemande, comme 'gros colis'. J'attends donc stoïquement une dizaine de minutes jusqu'à ce qu'arrive un agent de l'aéroport avec mon 'gross Gepäck' à la main. Il me confie ma randonneuse, apparemment intacte, sans même me demander un coupon de justification. Je sais bien qu'avec mon casque sous le coude, j'ai tout à fait la gueule d'un Radfahrer (cycliste), mais enfin...

Je passe une porte qui fut douanière en son temps et je me retrouve dans un hall dont je ne peux dire qu'une chose, c'est qu'il ressemble étrangement à tous les halls d'aéroport que je connais. Je fonce vers le guichet de la première agence de tourisme que j'aperçois et je demande à la brave dame somnolente qui s'y trouve si elle parle français. La réponse — négative — ne m'étonne pas et, confiant, je place ma botte secrète, du genre : « *Bitte, ich möchte ein Doppelzimmer für eine Nacht...* » (ce qui veut dire que je voudrais réserver une chambre pour deux personnes et une nuit). Je me prends en retour, comme j'aurais pu le prévoir, une tirade de teuton pure race qui me submerge complètement car elle est débitée à une cadence que l'endormissement de la belle ne laissait pas prévoir. Bon, j'ai compris que je ne comprendrais rien de cette manière. Retour à la case départ. Je sors un plan des lieux et la liste des hôtels du coin que Francis avait obtenue par fax. Je recommence en expulsant prudemment mon vocabulaire allemand mot à mot. Bref, nous arrivons à nous comprendre et je récupère non seulement une réservation dans un hôtel Stop and Sleep mais je sais aussi qu'il se trouve sur le côté droit de la Nationale 9 à la sortie de Fischamend, petit village à 5 km en direction de la Hongrie. Le tout pour 860 schillings soit 410 F, ce qui n'est pas donné, même si le petit-déjeuner est compris. Mais cela reste quand même beaucoup moins coûteux que le Novotel planté en face de l'aéroport.

Je me planque à l'abri des violentes rafales de vent pour déshabiller mon Berthoud, pour lui regonfler les pneus (et le moral, car il ne semble pas très en forme après son baptême de l'air) et pour m'habiller en cycliste. L'hôtel est à 6,5 km, la N9 est assez camionneuse et le vent violemment contraire. S'il continue de la sorte, il va nous pousser jusqu'à Strasbourg. Je redeviens cool...

Le Stop and Sleep est une usine à touristes. Le réceptionniste prend mon reçu sans dire autre chose que « Guten Tag » et me donne la clé d'une chambre spacieuse à l'extrémité d'un interminable couloir. Je repère une issue de secours qui nous servira à conduire les vélos dans la chambre pour qu'ils dorment avec nous.

Reste à attendre Francis dont l'arrivée est programmée pour 18h20.

Eurosport et quelques brèves somnolences m'aident à tuer le temps. J'aurais pu, bien sûr, aller jusqu'à Vienne (il doit y avoir des bus ou un train) mais outre le fait que j'ai déjà passé trois jours dans cette ville en 1998, je n'ai pas vraiment le courage d'aller promener mes chaussures cyclistes sur la Josefsplatz. Ce qui n'enlève rien à la magnificence de cette capitale.

Entre mes courts endormissements, j'ai le plaisir de voir la frêle et jolie Gaëlle Sidot dominer largement (et tennistiquement) la sculpturale, masculine et créatineuse[^] Américaine Capriati puis j'ai l'angoisse d'assister à l'arrivée de l'étape du Giro, sous un orage impressionnant. Dans une descente, peu avant l'arrivée, les coureurs tombent comme des quilles. Ça me rappelle notre Tour de France du côté de St-Jean-de-Maurienne...

Mon téléphone portable étant resté muet, je reprends mon vélo à 17h00 pour retourner à l'aéroport. Au passage, je teste de nouveau mon aisance dans la langue de Goethe au bureau de Poste de Fischamend pour acheter des timbres à 7 Sch dont nous aurons besoin pour envoyer la carte Départ. Tout se passe bien ! Je vais bientôt savoir marcher au pas de l'oie !

[^] ... et sans doute créatine de se gonfler de la sorte à la créatine...

Le vol de Francis, qu'il m'avait annoncé à 18h20, est affiché à 18h00 sur l'écran lumineux et se pose à 18h22 ! Décidément Air France joue avec les horaires. À 18h30, les premiers passagers se présentent. Une jeune fille, blonde à craquer, se jette voracement à la bouche d'un jeune et bel arien. Le baiser dure deux bonnes minutes. Même les autres arrivants qui les bousculent à grands coups de valise, car ils sont en plein milieu de la porte, n'arrivent pas à rompre leur ivresse. Nom d'un chien, quel souffle ! Ils devraient être capables de battre le record du monde de plongée en apnée, catégorie 'couples'.

A 18h45, Francis se présente avec les derniers passagers. Il est lourdement chargé de bagages et pousse de la main droite un grand carton qui roule. Il n'a pas l'air très cool, mon compère. Son voyage comportait une escale à Paris et je pense qu'il s'est fait beaucoup de souci pour savoir si son vélo allait bien faire le transfert d'avion. Je prends un peu plus conscience des risques que nous avons encourus durant ce voyage ! Plus encore quand il m'apprend que l'heure de départ de son avion à Bordeaux était avancée de 25 minutes sur celle de son billet ! »

Pendant que dans le premier réduit à poubelles qu'il rencontre, Francis déshabille sa randonneuse et se change complètement (certaines fringues civiles et usagées terminent leur vie dans une poubelle viennoise, quel destin !), Gilbert part acheter un sandwich, une pâtisserie et un soda dans un « Imbisstube », ces points de restauration rapide que les Américains (du Nord) ont semé sur la terre entière. Pour lui seulement, car Francis a mangé dans l'avion et ça lui suffit. Il poste la carte Départ à l'aéroport et nous regagnons notre chambre. L'hôtel est envahi par une armée de jeunes Hollandais, de tous sexes. Des filles, des garçons, des filles qui ont l'air de garçons, des garçons qui se prennent pour des filles... Peu importe. Ils seront suffisamment calmes dans leurs ébats pour que nous ne les entendions point.

Notre veillée d'armes est consacrée aux derniers préparatifs. Les vélos sont bichonnés encore une fois, les cartes sont de nouveau étudiées, nous supputons le décor, le relief, la météo... Et nous nous endormons rapidement car la journée a été rude en émotions. »

« Tout est maintenant paré, Joshua peut aller "là-bas" honnêtement. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Première étape - mardi 16 mai
FISCHAMEND - VOITSBERG 220 km

LES JOLIS PETITS TRAINS BLEUS ET ROUGES

Le réveil sonne à 5h30. Il fait un temps superbe et, malgré le vent d'est qui souffle avec modération, la journée s'annonce caniculaire.

A 6h30, nous nous présentons au restaurant pour le Frühstück La salle grouille déjà de Bataves qui présentent la double particularité d'être jeunes (25 ans pour les 'vieux') et terriblement moroses. C'est donc dans une ambiance fort tristounette que nous petit-déjeunons. L'avantage des buffets « à volonté », c'est que l'on peut non seulement s'emplir la panse mais aussi se remplir les poches (de maillot cycliste fort utile dans la circonstance) de petits sandwiches jambon-fromage ou de pâté qui seront fort utiles à l'heure de midi. L'Aveugle qui a débarqué (c'était une des causes de ses abondants bagages) avec des provisions pour 48 heures, suit l'exemple du Paralytique, déjà formé à cet exercice par son compère Jean-Pierre lors d'une randonnée tyrolienne en 1998.

Nous quittons l'hôtel à 7h30. C'est le vrai départ pour l'ouest, pour notre cabo da Roca.

Mais dans l'immédiat nous prenons une direction sud par une très agréable petite route, rigoureusement plate et excellentement asphaltée. L'Aveugle prend la tête d'autorité et règle l'allure à un 23/24 km/h favorisé par un vent latéral plutôt favorable. Le Paralytique s'accroche, comme d'habitude dans les 25 premiers kilomètres. Rien n'a changé depuis le Tour de France.

À notre grande surprise, la plaine viennoise est très peu fleurie et n'a pas de cachet. Des céréales tous azimuts, des grosses fermes et des villages cossus. La seule marque de couleur dans cette « Beauce » autrichienne sont de mignons petits trains, tantôt bleus, tantôt rouges, qui croisent notre route et il nous permettent de rompre la monotonie. Tous partent vers la capitale à cette heure matinale et il faut croire que les autochtones les pratiquent pour aller travailler car les aires de stationnement autour des gares sont abondamment remplies. À une ou deux reprises, le passage à niveau se ferme devant nous. L'Aveugle en profite pour consulter sa carte et bidouiller son altimètre (toujours deux choses en même temps !) et le Paralytique pour souffler un peu.

Au kilomètre 50, nous entrons dans les faubourgs de Wiener Neustadt, où nous nous égarons quelque peu, en optant pour une rocade sur la gauche. Il aurait été plus judicieux de rentrer plein centre, où nous finissons par atterrir après un détour de 2 km. Cette traversée ne nous laissera pas de souvenirs particuliers. Une grande agitation à cette heure encore matinale (il est environ 9h00), beaucoup de voitures, pas de monument important, du moins sur notre parcours.

Sur la N54 que nous prenons sur la gauche dès la sortie de la ville, la circulation est moins dense. Les reliefs qui se contentaient de relever la ligne d'horizon depuis notre départ, deviennent subitement des montagnes, encore très abordables, mais de plus en plus présentes au fur et à mesure que nous progressons vers le sud. La route s'encaisse, les versants se rapprochent et le vent d'ouest, un vent chaud de type föhn, assez soutenu mais peu gênant jusque-là, semble avoir fait le choix de descendre cette vallée que nous cherchons à remonter. Quel âne, nous aurions pu faire route ensemble ! Le Paralytique revoit les images de tempête sur le Giro et frémit à la pensée qu'il faudra franchir le col du Gaberl à plus de 1500m dès le lendemain. Mais tempête ne signifie pas nécessairement neige. D'autant plus qu'il fait vraiment très chaud dans cette vallée...

Le duo a adopté la technique de progression qui sera celle utilisée jusqu'à Lisbonne, à quelques rares exceptions près. L'Aveugle en tête, ce qui peut surprendre puisqu'il n'est pas sensé savoir où il va étant donné son handicap et le Paralytique calé dans sa roue, ce qui est normal étant donné la faiblesse inhérente à son infirmité. De fait, cette tactique s'est imposée à eux sans qu'il soit nécessaire de consulter le Directeur Technique National de la Fédération Française de Cyclotourisme, ni même Bernard Thevenet (bien connu des téléspectateurs, qui adorent ses riches et renouvelées explications des termes 'éventail' et 'bordure') car l'inversion de ce dispositif, quand le vent souffle de face (à deux, l'option ne peut être que binaire, noir/blanc - ouvert/fermé - aveugle/paralytique, etc.) conduit à une baisse de la moyenne horaire d'environ 2 km/h, ce que l'Aveugle ne supporte pas sur une distance supérieure à quelques centaines de mètres et deux ou trois fois dans la journée au grand maximum. Situation qui convient parfaitement au Paralytique qui a moult fois calculé que moins 2 km/h pendant dix heures, cela signifie 1 heure de repos en moins. Nonobstant donc l'incohérence de la démarche qui consiste à mettre l'éclaireur en queue, notre couple Aveugle/Paralytique sera mené par le premier nommé pour 98% des kilomètres parcourus avec le vent contraire...

Cette démonstration a été un peu longue, mais il était impératif qu'elle soit faite d'entrée car la situation va se répéter jusqu'au cabo da Roca. Nous verrons, au fil de ce récit, que le vent contraire - vent d'ouest en l'occurrence - n'a pas manqué de se déchaîner contre ce duo de téméraires handicapés.

Après une trentaine de kilomètres assez venteux et néanmoins caniculaires, les bidons sont vides. Nous stoppons dans une station service d'une marque de carburant très tonique. Elle se nomme 'Avanti*' et c'est bien ce que nous faisons depuis ce matin puisque nous avons déjà parcouru 85 km. Le Paralytique, muni de 3 'gourdes', qu'il désigne sous le terme de bouteilles (Flash) car son vocabulaire est toujours aussi limité dans la langue locale part à l'assaut de la boutique. Un jeune patron sympa et deux 'engoulebières' (comme les engoulements, ces Messieurs ont le bec largement ouvert : ce n'est pas l'air qui y pénètre mais la pression qui y coule). « Guten

* petite anecdote, contée par Yvonne Sadoul : "Un jour, un lieutenant bondit sabre au clair sur le parapet de la tranchée en hurlant : "Avanti, avanti !" Ses hommes, sans esquiver le moindre mouvement pour le suivre, applaudirent en criant : "Bravo, bravissimo !" (dans Tels qu'en mon souvenir, Grasset, 1978)

tag... Wasser... Bitte... warm... heute abend, Graz... sechs Tagen, Strasburg». Le patron (les autres boivent !) a l'intelligence de ne pas submerger son interlocuteur d'un flot de paroles absconses. Il se contente de sourire, de remplir les flaschen d'eau fraîche, d'admirer la performance et d'offrir une carte routière 'Avanti' de l'Autriche au 1/800.000 au Paralytique. Le geste est sympa. Comment a-t-il deviné que Gilbert est un 'fana' de cartes routières ? L'Aveugle lui conseille avec sagesse de ne pas s'encombrer de ce document totalement inutile et qui est une surcharge pondérale, malgré ses maigres trente grammes. Mais le Paralytique n'a jamais jeté une carte routière de sa vie et celle-ci voyagera dans ses sacoches jusqu'à Strasbourg.

Au sortir de l'aire de cette station, située à l'entrée du coquet village d'Aspang Markt, la route se redresse assez sérieusement. C'est l'attaque du premier col, le Wechselfpass dont l'altitude est 958m. Ascension de 9 km pour une dénivelée de 380m. Quelques passages à 8% mais en moyenne une pente de 5% assez facile, malgré la canicule et l'asphalte qui tourne au réglisse mou dans les virages non ombragés. Quelques beaux lacets, des passages en forêt et de belles ouvertures vers la vallée.

Au sommet, un hôtel touristique étoilé comme un général d'armée, un village, Mœnigkirchen, que la route ne traverse pas et un secteur de plusieurs kilomètres plus ou moins ondulé dans lequel doit se situer le Pass mais qu'il n'est pas possible de localiser exactement faute d'une plaque sommitale. Le duo se contente d'un cliché de leurs silhouettes respectives (cf. page 3), afin de les comparer à ce qu'elles seront devenues au terme de leur odyssée !

Au bout de sept kilomètres de faux plat descendant, une petite route sympathique sur la droite invite à laisser la nationale pour passer par le village de Pinggau qui est sur l'itinéraire. Quatre kilomètres par la grande route, trois kilomètres par la petite route sympathique... Gilbert ne résiste évidemment pas à cet appel et, après avoir consulté son compère ('Qui ne dit rien, consent, n'est-ce pas ?'), il plonge dans une forte descente... qui est ignoblement pavée ! Secoués comme deux pruniers chargés de reines-claudes en période de cueillette, les deux équipages atterrissent au cœur d'un charmant village, assez animé car il est midi. Heureusement pour le pilote, cette trépidante fantaisie n'a rien cassé ! Seuls quelques muscles des cuisses se sont tétanisés au cours de ce schuss, obligatoirement négocié en position de jockey.

Après la descente, ça monte. Et ça grimpe sec, sur 300 à 400 mètres... puis ça plonge... puis ça grimpe encore. Une fois, ça passe... deux fois, ça lasse... trois fois, ça...

Nous stoppons dans une superbe aire de pique-nique sur la droite de la route. Une belle table ombragée nous tend ses deux bancs de pin verni. Les montures mises au repos contre un arbre, les deux compères prennent en main avec un bel ensemble leur lance d'incendie afin de soulager dans la bordure herbeuse une vessie particulièrement malmenée par les pavés de Pinggau. Opération rondement menée sous le regard à la fois désapprobateur et consterné d'une famille teutonne qui casse la croûte de l'autre côté de la route... Il faudra l'arrêt d'un véhicule quelques instants plus tard pour qu'ils mesurent toute l'ampleur de leur comportement de 'Françoses' mal éduqués. En Autriche, les aires de pique-nique en bordure de route sont équipées de splendides maisonnettes 'pipi-rooms', qui ressemblent à des petits chalets savoyards. Et le mec qui s'oublie sur le talus est un obscène exhibitionniste ! Tant pis, on ne refait pas son éducation à soixante berges. Nous passerons pour des mal élevés.

La vessie libérée et la conscience tranquille, nous attaquons les provisions de Francis (jambon, salade de riz) et le reliquat des sandwiches piratés au Stop and Sleep. Mais il fait vraiment très chaud et nous n'avons pas une grande faim. Après une pause de trente minutes, on repart.

L'aire de pique-nique se trouvait dans un creux, alors nous montons. Puis nous descendons, puis nous remontons... Et le vent n'a pas changé d'avis : il est toujours contraire... Peut-être qu'on lui fait honte avec nos pipis sauvages !

Le toboggan, de type berrichon ou chalossien[▲], va durer 50 kilomètres et plus de deux heures trente ! Jusqu'à la petite ville de Gleisdorf, dont nous ne verrons rien depuis sa rocade ouest. Les compteurs indiquent 160 kilomètres et les altimètres totalisent déjà plus de 1500 m de

[▲] CHALOSSE = région de collines située au sud-ouest de Mont-de-Marsan, entre le gave de Pau et l'Adour, particulièrement douloureuse pour les mollets des Diagonalistes qui la traversent en fin de journée !

dénivelée. Pas mal pour une étape de mise en jambes ! Heureusement pour nous, le toboggan s'adoucit très nettement sur la route de Graz et la trajectoire étant désormais orientée plein ouest, le vent de sud-ouest nous file un petit coup de main.

Graz est une grande et très belle ville de 250.000 habitants. Capitale de la Styrie, c'est une cité où les parcs occupent presque autant d'espace que les aires construites. Les géographes parlent de 'ville jardin'. Par la rivière qui la traverse, la Mur qui draine ses eaux vers le sud, Graz est tournée vers les pays slaves. La vieille ville possède beaucoup de charme avec ses hauts immeubles aux façades colorées.

Le Paralytique a pris les commandes et, la narine levée, il roule au pifomètre (avec un œil quand même sur la photocopie du plan de la ville, extraite du Guide Vert) vers la Herrengasse, rue centrale très animée. Nonobstant les sens interdits, passant sur les trottoirs, cahotant sur les pavés, jouxtant les rails de tramways largement centenaires, ils finissent par poser leurs vélos près de la " Stadtpfarrkirche zum Heiligen Blut " ce qui signifie, dans notre langue, Eglise paroissiale du Précieux Sang de Jésus. Pas pour aller prier mais pour acheter des cartes postales. Francis a choisi de faire son contrôle quotidien de cette manière, tandis que Gilbert fait la chasse photographique aux panneaux d'entrée des villes. Tandis que l'Aveugle part à la conquête de sa 'Postkart', le Paralytique vérifie le bon étalonnage de son pifomètre avec une charmante jeune fille qui ne semble pas trop pressée. Lui collant son plan sous le nez après un Guten Tag très réussi, il ne pose qu'une question : " Entschuldigung, wo sind wir ? " (Excusez-moi, où sommes-nous ?). La gretchen éclate de rire, se concentre sur le plan et pose son index menu sur la Stadtpfarrkirche... Un Danke Schön chaleureux la libère... Le pif est bien étalonné : nous sommes bien dans la Herrengasse.

D'ailleurs le Landhaus est tout proche. « Ancien et actuel siège de la diète de Styrie, c'est un remarquable palais Renaissance, dont la sévérité et la sobriété de la façade principale donnant sur la Herrengasse contrastent avec l'élégance méridionale de la cour à trois étages d'arcades, balcons fleuris, cages d'escaliers et loggias. Le vieux puits, œuvre d'artisans styriens, est recouvert d'un remarquable dais en bronze finement sculpté, orné d'amours et de figures féminines » (Michelin dixit).

Par la Hauptplatz - l'Aveugle n'aime pas du tout ces rails de tramway, pièges à cyclistes par excellence, qu'il s'efforce de couper avec des angles aussi droits que possible - nous prenons la direction du château d' Eggenberg. Le Paralytique souhaitait au moins entrevoir ce château dont le Guide du Routard dit qu'il est beau et 'baroquisé'. Son architecture est chargée de symboles cosmiques : 24 salles d'apparat comme les 24 heures du jour et de la nuit, éclairées chacune par 52 fenêtres, comme le nombre des semaines et au total 365 fenêtres, une pour chaque jour de l'année. La longue allée d'accès a très belle allure. Elle traverse un faubourg d'immeubles cossus qui rappelle Versailles. Mais l'allée se termine sur une haute grille de fer forgé, au travers de laquelle il est impossible de voir autre chose que les prémices d'un parc. L'heure des visites est passée et il n'était pas question d'y consacrer une heure. Tant pis pour le cosmico-baroque !

Sans trop de difficultés, nous parvenons à localiser la petite route qui conduit à Hitzendorf. Une bosse sèche permet en trois lacets d'atteindre le plateau à l'ouest de Graz. La route est très agréable malgré une circulation intense, inattendue sur cette voie secondaire. En fait, c'est une fin d'après-midi et les 'banlieusards' retournent dans leur campagne. Ils sont très respectueux des cyclistes et laissent un large intervalle pour effectuer les dépassements.

Le final de l'étape est plaisant. La température est douce et un vent apaisé nous porte jusqu'à Krottendorf sur la route 70 qui mène de Graz à Voitsberg. Le compteur a dépassé les 200 kilomètres et il est l'heure de commencer à chasser la 'Zimmer frei', la Gasthaus ou la Gasthof qui voudra bien accueillir deux carcasses un peu fatiguées par une première journée qui ne fut pas la promenade espérée.

Mais c'est un véritable hôtel qui nous héberge en plein cœur de Voitsberg. Après deux ou trois tentatives dans des " Gast-machin ", des patronnes accueillantes mais manifestement impuissantes à accepter notre demande, nous ont orientés vers cet hôtel Gussmack, dont nous avons craint qu'il ne soit bien au-dessus de nos prévisions budgétaires. Mais il n'en sera rien. Pour 580 F (ce qui n'est pas donné quand même mais aurait pu être pire !), nous obtenons : un

bon garage pour les randonneuses, une grande et belle chambre avec tout ce qui faut pour se refaire une beauté et passer une bonne nuit, un bon repas de spécialités apparemment locales par la préparation (terrines de poisson, côte de porc et asperges, dessert crêmo-glacé aux fraises) et un buffet petit-déjeuner servi par le patron à 6h30 du matin. Le tout servi en français car Josef Gussmack parle très couramment notre langue.

L'attente des plats pendant le dîner est traditionnellement - habitude du Tour de France - utilisée pour noter les "impressions personnelles" sur le carnet de route. Les deux compères s'accordent sur la difficulté de cette première étape en raison de la chaleur, du vent de face et de l'interminable secteur de relief chalossien. C'est une belle satisfaction d'être arrivé à une heure raisonnable, tout en ayant dépassé la distance prévue.

Après le dîner, nous partons à la recherche d'une cabine téléphonique. Francis commence un autre marathon car son cap Horn ne lui suffit pas : parvenir à joindre sa tendre épouse avec un code téléphonique international, constitué de 37 chiffres ! Il doit s'y prendre à trois reprises au moins pour entrer la séquence sans erreur ! Mais, soit problème de cabine, soit manque de technicité pour cette première tentative, Voitsberg, restera un échec puisque la liaison est réussie par un appel de Bordeaux sur le portable du Paralytique !

Bon, au lit. Demain, c'est le Gaberl pass, ses 1551 m et ses rampes à 20% annoncées par Michelin !

Pour aujourd'hui, 220 km et 1960 m de dénivelée devraient suffire à nous propulser chez Morphée en un clin d'œil. Mais, la fatigue n'a jamais été un facteur de sommeil et les carcasses ont du mal à se détendre...

« Un peu avant midi, Joshua glisse vers la passe de la baie de Cook. Une page est tournée, le premier round commence. Nous sommes en plein forme, équipage et bateau. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Deuxième étape - mercredi 17 mai
VOITSBERG - BAD AUSSEE 170 km

LA DESCENTE DE LA PEUR

Le Paralytique calme son réveil d'un coup de patte agacé, sans toutefois le brutaliser car c'est un instrument détestable mais indispensable. Il voyageait à bord d'un mignon petit train bleu, escaladant gaillardement une rude pente... Finies les vacances de rêve. La réalité est autre : il est 5h30 et le terrible Gaberl nous attend.

Une petite heure plus tard, Herr Güssmack est fidèle au rendez-vous, souriant et décontracté. Encore sous les effets de la grande émotion qu'il a connue la veille ! Sachez, peuple de France et d'Europe, que le désormais inoubliable mardi 16 mai en soirée, le Football Club de Graz a remporté la coupe d'Autriche en 'écrasant' son éternel rival, le Salzburg Football Club, aux tirs aux buts ! Match acharné puisque le score était de 2 à 2 à la fin de la prolongation, chaque équipe ayant pris l'avantage à tour de rôle. Mon Dieu, quel suspense ! Le patron affiche le sourire béat d'Aimé Jacquet au lendemain de sa coupe du monde. C'est un sacré euphorisant le football, même pour les austères sujets des Habsbourg qui n'avaient pas la réputation d'être des marrants, n'est ce pas Sissi ?

Le casse-croûte matinal est diversifié et illimité. C'est le moment de se remplir la panse et les poches. Les charcuteries et fromages cuits régionaux conviennent parfaitement à la préparation de petits 'en-cas', très précieux pour stopper net un début de fringale.

Le départ (à 7h08' selon le carnet de route de l'Aveugle) est un peu laborieux après la dure étape de la veille. Pas de problème pour trouver notre route : c'est tout droit, plein ouest,

autrement dit le soleil dans le dos. Jusqu'à la petite ville de Köflach, distante de 5 km, la route est large et très fréquentée. Cette nationale 70 conduit à la province méridionale de Carinthie, qui s'est donnée pour gouverneur un dénommé Jörg Haider, en qui certains voient déjà un jeune Adolf pas encore moustachu. Mais nous n'irons pas jusqu'à Klagenfurth pour vérifier si Jörg s'hittérise sous les narines ! Nous voulons croire que les Autrichiens sont des gens raisonnables. L'Histoire ne bégaie pas, dit-on. Mais les hommes n'ont-ils pas davantage de goût pour la folie que pour la sagesse ?

Nous laissons la S70 pour entrer dans Köflach - cité coquette qui aborde quelques airs tyroliens avec des balcons fleuris - mais les panneaux indicateurs nous renvoient inexorablement sur la rocade. Comme c'est irritant ces panneaux qui s'adressent exclusivement aux automobilistes ! Rapidement, la vallée s'encaisse. La route - désormais S77* - est étroite et la circulation à peu près inexistante. La pente augmente très progressivement et, pendant une bonne dizaine de kilomètres, nous ne rencontrons que deux ou trois très courts passages qui exigent l'utilisation du triple plateau.

Nous abordons avec une certaine inquiétude cette ascension du Gaberl - le point culminant de notre périple avec ses 1547 mètres - car le guide Vert prévient que " la rampe Est du Gaberl présente encore un passage à 20% de pente entre Puffing et la vallée du Salla ". La vallée du Salla, nous y sommes... Mais pas de Puffing, ni de rampe à 20%. Nous n'irons pas déposer une plainte contre Michelin car c'est plutôt une bonne surprise pour nous. Salla est un vrai petit village de montagne avec une jolie église de bois. C'est aussi le vrai début du col. Le sommet se trouve à 9 km et 680 m plus haut. D'assez nombreux passages à 10%, de larges lacets moins pentus qui nous permettent de relancer l'allure, des panoramas de moyenne montagne qui nous rappellent les Préalpes du secteur Aravis-Saisies en Haute-Savoie, un soleil radieux qui diffuse une lumière froide mais étonnamment pure, une température idéale pour un bon rendement musculaire. Bref, un magnifique col et une très belle escalade. C'est aussi un moment magique que nous goûtons pleinement.

Nous sommes accueillis au sommet du Gaberl à 9h32' (aujourd'hui c'est Festina qui nous sponsorise !) par un jovial arbre-bonhomme, portant un noeud-pap et une gigantesque coiffe dont la forme en V ne peut être qu'un hommage à notre victoire sur la montagne.

Il nous invite de son œil coquin à aller rendre visite à la 'gretchen' qui fait les vitres dans l'auberge voisine mais, fidèles à l'article V bis du règlement intérieur de notre amicale binaire (noir/blanc, Aveugle/Paralytique, etc.), nous évitons le piège du bistrot et l'inhérente perte de temps.*

Le Paralytique se change complètement car l'air est frisquet et la descente languette. L'Aveugle se contente de passer son Goretex... et d'oublier une veste imperméable en vinyle, toute neuve !

La très longue descente vers Judenburg est à la fois détestable et sublime.

Détestable par l'état de la chaussée, très déformée et zébrée de rainures transversales, excroissances de l'asphalte levées par les racines des puissants pins noirs ou de saignées creusées par le ruissellement. La route est pourtant large et parfaitement dessinée. Elle serait propice à une belle vitesse si le sol était meilleur. Mais il faut être très vigilant, plus encore avec des machines assez lourdement chargées.

Sublime par les paysages. Nous profitons des fréquents faux plats pour ralentir et pour jouir des splendides panoramas que dévoilent des ouvertures dans la forêt. A l'horizon, les massifs assez dénudés des HohenTauern - notre prochain objectif - dominant la vallée de la Mur, ruban intensivement habité et industrialisé.

La descente s'achève peu avant le village de Weisskirchen, où nous retrouvons une route en excellent état et rigoureusement plate, une température déjà lourde et un petit vent d'ouest, qui aurait pu - ou dû - nous inquiéter. Mais dans l'euphorie de notre (très) brillante victoire sur le Gaberl Pass et dans l'ivresse du bonheur qu'il nous a apporté, nous n'avons pas le moindre doute des bonnes intentions des Dieux de l'Aventure, ni sur l'excellente forme de nos anges gardiens.

* S comme Strasse

* Selon Francis, " on se repose le soir dans son lit, pas la journée dans un bistrot !".

Nous allons jusqu'au cœur du village en quête d'une fontaine que nous ne trouvons pas. Mais une jeune femme qui nettoie son massif de dahlias veut bien faire l'effort de comprendre la séquence désormais bien rodée : " **Guten Tag... Entschuldigung !... Können wir haben etwas Wasser, bitte ?... Danke schön !** " (Bonjour... excusez-moi ! Pouvons-nous avoir un peu d'eau, s'il vous plaît ?... Merci beaucoup). Le sourire et la présentation des bidons compensant la prononciation approximativement teutonique, le succès est garanti. Même pour deux vieux méchants cyclos, natifs de cette France révolutionnaire qui a osé critiquer les gentils Autrichiens, tombés sous le charme du séduisant Jörg Haider... Il est vrai que pour le physique, leur Jörg est nettement plus craquant que notre Jacquot national. Nous pouvons leur concéder cela !

A Weisskirchen, le préposé au parcours avait deux options pour franchir la Mur : Zeltweg ou Judenburg. Am, stram, gram, pique et pique... Le sort tomba sur Judenburg. Pour le décor, le choix fut peut-être judicieux*. Mais, pour la topographie des lieux, il eut mieux valu que ce soit l'inverse... Car si Zeltweg est une ville plate, Judenburg est une cité perchée sur un éperon, qui domine la rivière d'une bonne cinquantaine de mètres. En d'autres termes, on grimpe pour atteindre le centre-ville, on plonge sur la Mur pour la traverser avant de grimper à nouveau assez sèchement pour rejoindre la haute terrasse de la rive opposée. Entre-temps, nous avons fait quelques emplettes dans un 'Imbiss' (sandwicherie typique dont il fut déjà question à l'aéroport de Vienne) de la place centrale dominée par un haut donjon, reliquat probable du 'Burg' (forteresse) qui protégeait la ville. Francis se contente d'un petit pain pour accompagner les restes de l'inépuisable salade de riz préparée à Bordeaux.

La sortie de la ville n'est pas évidente. Nous glandouillons quelques minutes pour trouver l'issue vers le "Brücke" (pont) qu'un autochtone fort aimable nous indique d'un geste et de quelques termes précis : " **À droite... traverser le pont... puis à gauche, après le passage sous la voie ferrée...** " (en allemand dans le texte original, articulé suffisamment clairement pour éclairer notre lanterne et apaiser Francis qui commençait à s'impatienter quelque peu...).

Après le 'Arschschlag'* pour quitter le lit de la Mur, nous empruntons une délicieuse petite route plate, étroite, déserte, champêtre, musardant au milieu de grasses et verdissimes prairies... Un vrai moment de bonheur bucolique pour rejoindre la S114 que les guides touristiques désignent sous le nom de Tauernstrasse, la route des Tauern.

La chaîne des Basses Tauern s'étend sur une centaine de kilomètres entre les vallées de la Mur au sud et de l'Enns au nord. Puissante arête de roches granitiques qui culmine dans le secteur du col à 2.448 m (Gross Bösenstein, sommet des Rottenmanner Tauern), ce massif vient en continuité avec celui des Hautes Tauern, mondialement connues par le fameux parc du Grossglockner.

Nous abordons la chaîne par son versant sud. L'accès au col se fait par une longue vallée - le Pöztal - qui s'élève avec une grande régularité jusqu'à la minuscule station de Sankt-Johann am Tauern, puis par de courts paliers assez raides jusqu'à la combe supérieure où se trouve une autre station de ski, un peu plus développée. Ascension sans difficulté dans des paysages, disons traditionnels. Des prairies, des chalets mais peu d'animation. Quelques rares véhicules, des villages endormis, peu de bétail dans les alpages. La chaleur s'alourdit.

Nous trouvons une table de pique-nique discrètement ombragée peu avant le village de St-Johann. Il est 12h40. Nos instruments de contrôle indiquent 85 km et une dénivelée cumulée de 1.530m. Francis engloutit sans enthousiasme son dernier sandwich 'bordelais' et le reste de salade de riz. Prudent, le Paralytique préfère ses toasts à la mode Gussmack et son 'Imbiss' frais, acheté à Judenburg.

Nous quittons notre halte ombragée à 13h10. Francis, fatigué, ne goûte pas les courts secteurs à forte déclivité qui précèdent le palier du col. Le décor n'est pas à la hauteur de notre attente. Sans doute avons-nous été trop gâtés dans la matinée !

Au sommet du col, un puissant Saint-Bernard à la crinière léonine monte la garde devant un chalet. Nous réalisons soudainement que c'est le premier chien autrichien que nous

* ... mais cela, nous le saurons seulement en allant à Zeltweg !

^ de Arsch, croupion et Schlag, coup : germanisme inventé par Gilbert, plus élégant que 'coup de cul'...

rencontrons. Près de 48 heures après notre départ de Vienne ! Incroyable ! C'est pas possible, ils en font de la charcuterie ! C'est pour ça qu'elle n'a pas le même goût que chez nous ! En tout cas, nous comprenons mieux pourquoi les trottoirs de Graz et de Voitsberg sont aussi propres. Rien ! Pas plus la dure qui roule que la molle qui glisse, rien entre la bille du chihuahua et le gros tas du bullmastiff[♦]. Nickel, les trottoirs autrichiens ! On peut marcher le nez en l'air sans risquer de glisser sur un bronze récemment coulé. Le pied !

Des panneaux nous indiquent des pentes à 20% dans la descente sur Trieben. Et elles y sont effectivement ! Avec nos randonneuses lourdement chargées, pas question de lâcher les freins plus d'une dizaine de mètres. Et encore, pas les deux à la fois. Juste le temps nécessaire pour refroidir les jantes et éviter les crampes. La plaisanterie dure 3 bons kilomètres. C'est-à-dire bien assez longtemps pour envisager toutes les stratégies de sauvetage en cas de rupture d'un câble. Nom de Zeus, quelle pétoche ! Le Paralytique a prétendu qu'il a vu de la fumée sortir sous sa sacoche avant... mais, bien que né en Bourgogne, il a quelquefois tendance à en rajouter un peu !

C'est avec un énorme soulagement que nous arrivons entiers dans la petite cité de Trieben pour ôter nos blousons (totalement inutiles étant donnée la suee que nous avons prise dans la descente). Nous en profitons pour acheter quelques fruits dans un minimarché... qui ressemble étrangement à un quelconque Super U métropolitain. Mais c'est Francis qui réussit la performance du jour en obtenant la liaison avec son épouse depuis une cabine téléphonique.

Nous reprenons notre progression vers l'ouest par une S113 fort encombrée. Les automobilistes autrichiens sont des gens extraordinairement bien élevés. Contrairement à nos compatriotes, ils semblent être tout à fait au courant que la distance de dépassement réglementaire (chez nous[♣]) est de 1,50 m. Nous roulons l'un derrière l'autre (...devinez qui est devant ?) et toute se passe parfaitement bien.

Nous entrons dans le petit bourg de Rotenmann dont le guide Michelin nous signale la typique Strassenplatz, une 'place-rue' (ou une 'rue-place' au choix) de forme rectangulaire et plantée d'arbres, pins et charmes de belle stature. Charmante petite ville dans laquelle Francis choisit de faire son contrôle journalier par l'achat d'une carte postale. Cet arrêt nous permet de jeter un œil derrière nous sur le ciel qui s'est obscurci aussi soudainement que vilainement.

Nous laissons peu après la route principale pour éviter l'agglomération de Liezen. Après une courte mais rude côte vers le village de Lassing, nous entamons une véritable course poursuite avec l'orage qui gronde sur nos arrières. Mais la lutte est vaine et, après une première semonce, le cataclysme se déclenche. Nous n'y résistons pas et nous nous précipitons dans un minuscule abribus déjà occupé par deux gamines et un copain, apparemment véhiculés tous trois sur un même scooter. L'engin obstrue complètement l'entrée et nous devons l'enjamber, après avoir planqué nos vélos sous un étroit auvent. Les gamins occupent totalement le seul banc disponible et se moquent royalement des cheveux blancs du Paralytique. « J'y suis, j'y reste... et tant pis si tu reste debout aussi longtemps que ça durera ! ». On pourrait ajouter : « Vieux con... » si nous savions comment ça se pense en langue vernaculaire... Ces Autrichiens, ils sont meilleurs que nous pour gérer leurs crottes de chiens ou pour discipliner leurs automobilistes, mais pour l'éducation de leurs mômes, c'est du kif ! « Les vieux, Raus[♦] ! On vous a déjà laissés entrer, on ne va pas encore vous filer le banc ! »

Au bout d'un quart d'heure, les coups de tonnerre se sont éloignés, l'intensité du rideau de pluie a baissé d'un ton et les vieux c... en ont assez de rester debout. Alors, ils renfilent leurs impers et repartent sur une route à moitié inondée. Heureusement deux kilomètres plus loin, la pluie s'arrête aussi subitement qu'elle est arrivée. Nous traversons le petit village d'Irdning et

[♦] un toutou de 90 kilos quand sa mère ne le nourrit qu'une fois par jour !

[♣] décret 98-828, article R.14 du Code de la Route

[♦] version familière de 'heraus', qui signifie dehors ! Gilbert raconte : « J'ai le souvenir que c'est le seul mot d'Allemand que je connaissais en 1944 (j'avais 6 ans) et que j'allais dire à l'une des sentinelles de la Kommandantur installée à l'école de viticulture de Beaune, juste en face de la maison de mes parents. Ça faisait beaucoup rire le soldat 'vert-de-gris' qui me donnait des bonbons... J'étais un vrai petit collabo avec mon 'Raus' que je croyais être un mot aimable... »

nous plongeons vers l'Enns, abondante rivière au cours encore semi-torrentiel qui a des allures d'Arve à l'aval de Sallanches.

À peine le pont traversé, la route se redresse car il faut grimper jusqu'à la station de ski de Tauplitz, porte d'accès au plateau de Bad Mitterndorf, coquet lieu de vacances estivales en moyenne altitude (800 m). L'ascension est assez laborieuse dans cette fin d'étape particulièrement montagneuse. Et il ne faut pas traîner car le ciel se couvre à nouveau. Pire, il devient d'encre droit devant nous, d'une encre noire de Chine. Ce qui ne présage vraiment rien de bon dans le creux de Bad Aussee où nous avons projeté d'aller passer la nuit. Gilbert, qui n'aime pas trop défier les Dieux du ciel, cherche désespérément une 'Gasthaus' accueillante, un 'Zimmer frei' sympathique, pourquoi pas un hôtel trois étoiles... mais l'Aveugle, qui a décidé d'aller jusqu'au terme prévu, est devenu subitement sourd. Il fonce comme un dératé vers les ténèbres. Heureusement pour nous les 6 derniers kilomètres sont fortement descendants et nous les avalons à la vitesse maximale que la raison nous permet. Nous entrons dans la capitale du Salzkammergut styrien alors qu'il y fait presque nuit. Il n'est pourtant que 17h50 ! La chance est avec nous car nous tombons assez rapidement, en plein centre-ville dans la rue de l'église (Kirchengasse, 162), sur un hôtel Post qui n'affiche que 2 étoiles et dont l'allure modeste peut nous laisser espérer une addition pas trop salée (nous sommes d'autant plus méfiants que Bad Aussee est une ville thermale, donc touristique et chère, de type Gérardmer dans les Vosges).

L'accueil d'une dame qui semble être la patronne est sympathique et la négociation d'une chambre engagée par le Paralytique dont le vocabulaire s'accroît de jour en jour (au moins cinq mots nouveaux depuis le départ de Vienne) aboutit rapidement. Quand il retrouve son compère qui a commencé le 'desharnachement' de sa monture, l'orage éclate. Sans un coup de tonnerre mais par une véritable cataracte. Nous gagnons au galop l'immeuble voisin où se trouve notre chambre qui est un joli petit studio avec kitchenette et terrasse couverte. Les montures sont garées sous l'escalier du hall et cadenassées (bien qu'il n'y ait, paraît-il, pas de voleurs chez les disciples de Jörg Haider...). À défaut de pouvoir aller faire un tour en ville, nous en profitons pour remettre de l'ordre dans nos affaires et organiser le séchage de nos fringues.

Durant le dîner, la pluie continue de tomber de plus belle. Nous prenons le menu du jour, qui ne nous laissera aucun souvenir particulier, ni en bien, ni en mal. Francis note sur son carnet de route que l'étape a totalisé 170 km pour une dénivelée de 2.212 m et qu'elle a été réalisée à une moyenne horaire de 20 km/h. Pas mal pour un homme qui s'est dit fatigué et mal remis de l'étape de la veille !

À la fin du repas, la pluie a cessé mais nous n'avons pas le courage d'aller visiter la ville haute. La température s'est nettement rafraîchie et l'orage a retenu tous les touristes dans leurs tanières. Nous rejoignons la nôtre. Il est déjà 21h30 et la journée a été mouvementée...

Le Paralytique cherche longtemps le sommeil. Quelle journée ! La splendeur du Gaberl, le Saint-Bernard du col des Tauern, la descente de la peur sur Trieben, la Strassenplatz de la coquette cité de Rottenmann, le ciel d'encre noire de Bad Aussee...

Noir comme la nuit... ça lui rappelle quelque chose ! Ah oui, une devinette de Bernard Werber, l'auteur des Fourmis et autres dissertations scientifico-romancées tout à fait passionnantes à lire. Au lieu de compter des moutons, il fouille sa mémoire et retrouve à peu près l'énoncé de l'énigme : « On la voit au début de la nuit et à la fin du matin. Elle apparaît deux fois dans l'année et on l'aperçoit lorsqu'on regarde la lune. Qui est-ce ? » *

« Nous le tenons enfin, ce vent d'ouest, mais le baromètre baisse. Vent force 2 à 4 dans la journée passant à 5 ou 6 la nuit. Nous avons mis toutes les voiles au bas ris avant le coucher du soleil. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

* la lettre 'N', princesse de la nuit.

*Troisième étape - jeudi 18 mai
BAD AUSSEE - GÖTTING 188 km*

SALZBOURG LA BELLE ET LILI LA DOUCE

Réveil un peu avant 6 heures sans l'aide du réveil. Il ne pleut pas, mais le ciel ressemble à la palette d'un peintre spécialisé dans le noir et blanc. Du noir d'encre de la veille au blanc laiteux que l'on nous sert au petit-déjeuner, on pourrait identifier une bonne centaine de niveaux de gris. Nous en commençons d'ailleurs le décompte, plantés devant la porte du restaurant que nous trouvons encore cadenassée à 7h moins 5. Le Paralytique, qui pensait avoir négocié le Frühstück pour 6h45' commence à se demander si son accent teuton est aussi performant qu'il l'affirme.

Enfin vers 7h05', une solide matrone vient ouvrir la porte. Pas très aimable la grincheuse mais efficace. En moins de cinq minutes, la table se retrouve bien garnie et nos boissons respectives servies bien chaudes. L'office matinal se déroule selon le cérémonial désormais habituel : nous chargeons notre panse au maximum, tout en gonflant nos poches que, contrairement aux marsupiaux, nous portons à l'arrière (nous en avons même trois au lieu d'une mais de taille plus modeste).

Quand les agapes sont finies... reste à payer l'addition. Et ça traîne un peu car la matrone n'est pas au courant ! Il faut attendre son chef qui doit être le patron et qui, sans doute parce qu'il est le chef, nous facture le Frühstück ! Ce qui n'était pas prévu... mais finit par s'expliquer par le fait (subtilité qui avait échappé au Paralytique, pas aussi performant qu'il le prétend dans la langue de Metternich, n'hésitons pas à le redire !) que les chambres étant équipées de kitchenettes, le petit déj' n'est pas compris dans le tarif. Bref on s'en sort à 650 F pour deux ! Ce n'est pas donné, mais ça aurait pu être pire, dans ce 'Gérardmer' autrichien dont nous n'aurons vraiment pas vu grand chose !

Pendant les formalités financières, l'Aveugle a avancé les deux machines depuis longtemps harnachées. Il s'étonne des poids relatifs de nos engins respectifs, le camion du Paralytique dépassant de deux bons kilogrammes la fourgonnette de l'Aveugle. Ce que le premier nommé explique d'un côté par le poids du cadre Berthoud (c'est du solide, plutôt du genre percheron que pur-sang !) et de l'autre côté par un certain nombre d'ustensiles relativement pesants comme l'appareil photo (et le stock de pellicules), le téléphone portable et son chargeur, le réveil matin... Bref autant de petites choses qui ne sont pas indispensables, mais qui sont fort utiles quand même. Donc pas question d'alléger. Et d'ailleurs, le poids ne change pas grand-chose à l'affaire sinon quelques hectomètres, au plus, sur la moyenne journalière...

Départ dans la grisaille. La ville est encore endormie. Nous reprenons à l'envers le chemin d'hier pour rejoindre la rocade. Et tout de suite, c'est la bosse ! Une vraie puisqu'elle dure pendant 9 km avec 350 m de dénivelée. Une véritable puisqu'elle a même reçu l'autorisation de s'appeler col : Pötschenhöhe - 993 m, ça veut tout dire. Et en particulier que l'Aveugle, toujours terriblement efficace dès les premiers hectomètres (le Paralytique est convaincu que la nature l'a doté d'un carburateur à injection directe de méthanol enrichi avec starter à oxygène concentré !) largue illico le Paralytique, aussi long à échauffer que les taxis à gazogène du Maréchal Joffre en 1916 ! Résultat : dix bonnes minutes de différence au Pötschen ! L'Aveugle - qui a retrouvé des jambes qu'il avait un peu perdues la veille* - attribue la "défaillance" de son compagnon au poids de son équipage et propose de le décharger d'une partie de ses bagages. Ce que refuse, bien évidemment, le Paralytique qui est tout à fait convaincu que ce n'est pas lui qui est monté lentement mais son compère qui a oublié de fermer le starter. Bref, chacun reste avec son barda et profite de l'arrêt pour enfiler un blouson. Car le Pötschen a une descente, tout aussi longue et rapide que la montée.

* ce qu'il reconnaîtra implicitement en écrivant sur son carnet de route : " La forme est bonne dès le départ "

Le ciel se dégage par l'ouest - là où nous allons - et les sombres forêts de pins perdent progressivement leurs écharpes de brume. Nous entrons dans l'Ober-Österreich, la Haute Autriche, la région de Salzburg, des mines de sel et des lacs. Dans la descente, nous découvrons de très beaux paysages sur le lac de Hallstatt et la chaîne encore enneigée du Dachstein, puis sur la petite ville de Bad Goisern, cousine germaine et symétrique de Bad Aussee que nous avons quittée ce matin. La région, résidentielle et très fréquentée pour son climat et ses thermes, respire un chic bourgeois, voire impérial, qui se traduit par la richesse des villas. Plus encore à Bad Ischl qui fut la villégiature préférée des archiducs, de leurs archiduchesses et d'une foultitude de courtisans et de célébrités des arts et des lettres. Bien que n'étant ni archiducs, ni artistes, nous y faisons une pause pour en goûter furtivement l'atmosphère (très, très bourgeoise, il est vrai) et y acheter quelques cartes postales.

La large et excellente route de Bad Ischl à St-Gilgen est mollement ondulée et peu circulée. Après la petite ville de Strobl que nous laissons sur notre droite, nous longeons le superbe lac de St-Wolfgang, d'abord à une certaine distance puis sur sa rive sud aux abords de St-Gilgen, quand nous optons pour la piste cyclable, la première de notre voyage. Nous avons quitté les Alpes granitiques. Les reliefs se sont adoucis. Les paysages affichent une extraordinaire palette de verts : vert ocre des prairies fraîchement fauchées, vert bleu des eaux du lac, vert sombre des forêts de feuillus, vert noir des îlots de sapins. Le ciel se dégage et le soleil s'active à lever les dernières brumes.

Le petit port de St-Gilgen ruisselle de lumière quand nous y parvenons. De luxueux voiliers, et les bateaux qui assurent un service de transport vers les autres ports du lac, règnent en géants sur une multitude de petites barques de promenade ou de pêche, aux teintes vives. Derrière le port, le bourg adossé à la montagne exhibe les couleurs de ses hôtels aux murs décorés de scènes champêtres et dresse fièrement le bulbe de son église. On dirait un décor de film ou d'opéra. On s'apprête à frémir à l'explosion de l'allegro d'une composition de Mozart (dont la mère naquit dans cet écrin en 1720) pour une Grande Musique du bonheur. C'est l'Autriche comme chacun de nous l'imagine à la lecture des guides et dépliants touristiques.

Mais nous ne n'avons pas le temps de nous laisser envoûter. Notre unique pause touristique quotidienne* ayant été programmée à Salzburg, pas question de succomber aux charmes cachés de Sankt-Gilgen, la séductrice. Nous la contournons donc pour attaquer la rude et longue escalade du relief, sur lequel elle s'appuie. Ne pouvant la pénétrer, nous allons la dominer durant de courts instants. Quel spectacle ! Les guides n'exagèrent pas quand ils parlent de "délicieuse apparition" (Michelin) ou de "superbe panorama... sur un adorable village et un bijou de lac" (Routard).

Encore un joli coin pour touriste bucolique à Fuchsel-am-See situé, comme son nom l'indique, en bordure d'un petit lac. Nous avons eu beaucoup de chance de traverser, certes beaucoup trop rapidement, cette magnifique région du Salzkammergut - région du sel, du thermalisme, des lacs (76 au total !) et de puissants massifs calcaires - dans une lumière que nous n'aurions pas osé espérer au départ ce matin. « Vielen Dank, Herr Sonne ! Un grand merci, monsieur Soleil ! »

La ville de Salzburg est, certes, la cité de Mozart mais c'est aussi une importante agglomération (140.000 habitants) qui s'étend de part et d'autre d'un puissant cours d'eau, la Salzach. Au premier regard que le voyageur jette sur la ville en arrivant par les collines qui la bordent vers l'est, il perçoit une véritable forêt de clochers et de dômes, dominée par une puissante forteresse. Une forêt minérale aux teintes pastel mises en valeur par l'éclairage intermittent d'un soleil en lutte avec une brume laiteuse qui envahit progressivement le ciel.

Nous traversons la rivière qui roule des eaux de bronze entre des rives solidement empierrées, pour entrer dans la ville ancienne. Ruelles étroites aux échoppes de produits pour touristes, dotées d'enseignes de toutes tailles et de toutes figurations, palais anciens et maisons bourgeoises, églises baroques et édifices culturels, musées et galeries d'art. On ne sait plus où porter le regard en parcourant ces anciens quartiers. Complétons ce décor avec un grouillement humain inattendu dans une période pré-estivale. On se croirait à Lourdes un jour de visite de Jean-Paul II ! Avec à la place des icônes de Bernadette, des Mozart, grands et petits, en

* limitée à 60 minutes conformément à l'article B436 du règlement intérieur...

chocolat, en pain d'épices, en plâtre, en bois, en sucre... À Schönbrunn, on mange des Sissi, à Salzbourg, on bouffe des Mozart. Les touristes sont des cannibales !

Nous errons un moment, partie sur le vélo, partie à pied, au travers de ces ruelles et de cette foule, le regard attiré à droite et à gauche comme si nous assistions à une finale de Rolland Garros. La tête nous tourne au sens propre comme au figuré. Et la cohue nous saoule ! Il faut revenir sur terre. Notre objectif immédiat est double :

1) d'abord trouver de quoi manger car il est bientôt midi et parce que les réserves de Francis sont épuisées.

Nous résolvons ce premier point rapidement avec l'achat, dans un Imbiss, de deux gigantesques sandwichs (Donnerkebab pour les connaisseurs[♦])

2) ensuite grimper jusqu'au Café Winckler "d'où l'on a une très belle vue d'ensemble sur la ville" selon Michelin. Ce que nous parvenons à faire sans trop de difficultés, mi-poussant, mi-enroulant notre plus petit braquet.

Le spectacle sur le Vieux Salzbourg est tout à fait remarquable. Nous le dégustons longuement des yeux tout en mastiquant nos repas turco-autrichiens et en écrivant quelques cartes postales. Un café pris sur la terrasse du Winckler est le point final de cette longue pause touristique dans une ville qui, pour ce que nous avons pu en voir, semble être largement au niveau de sa réputation. Entre St-Gilgen et Salzbourg, le petit Wolfgang a grandi dans des lieux paradisiaques qui ne sont sans doute pas étrangers à la précoce éclosion de son génie. Quand on pense qu'il composait déjà des petites ritournelles à l'âge de 5 ans !

Mais il est déjà 13h10 et la fête arrive à son terme. Près de deux heures de pause (une pour manger, une pour 'tourister'), c'est déjà pas mal et davantage que notre règlement ne l'autorise. Mais ce n'est pas tous les jours que l'on fréquente Mozart d'aussi près. Nous laissons la forêt de bulbes et de dômes sous un ciel qui s'obscurcit lentement mais sûrement. Les foudres du ciel vont-elles encore nous tomber sur la tête ? Nous plongeons vers les quartiers ouest de la ville basse et nous nous laissons guider sans souci de pilotage par les panneaux 'Deutschland'.

Quelques kilomètres plus loin, nous quittons (déjà !) le territoire autrichien, ses montagnes, ses lacs et ses forêts. À nous les provinces germaniques ! La frontière austro-allemande est une rivière qui s'appelle la Saalach, que nous franchissons tout près de sa confluence avec la Salzach. Difficile de savoir que nous avons changé d'état car rien ne ressemble plus à la rive autrichienne de cette rivière que sa rive gauche qui est allemande. Pas un flic (comment sont-ils au fait les flics autrichiens ? nous n'en avons vu aucun !), pas un douanier. C'est un peu le jeu des sept erreurs ! Nous les découvrons en roulant : là une borne kilométrique qui n'a plus la même tête, ici un panneau indicateur qui a changé de coloris, ailleurs les couleurs jaune, rouge et noire qui ont remplacé le rouge et le blanc des bannières sur les bâtiments officiels. Sinon... hommes et animaux, Mercedes et tracteurs, églises à bulbe et maisons villageoises sont vraiment de la même race.

Par une route large et tranquille, suffisamment vallonnée pour se détendre le 'Arsch'[▲] en faisant un peu de danseuse, nous roulons en direction du Chiemsee (Kimzé pour dire comme les autochtones), le plus grand lac de Bavière, très connu pour l'attrait touristique de ses îles. Au fur et à mesure de notre progression, le ciel s'obscurcit et le vent, négligeable jusque-là, se renforce. Il est contraire, bien sûr. Sinon, il ne vaudrait même pas la peine d'être signalé, selon le principe bien connu et universel que le vent pour un cycliste est toujours contraire. Quand il ne l'est pas, ce n'est pas du vent mais une petite brise favorable, eut-elle une force de 30 nœuds[★] (soit environ 56 km/h). On a d'ailleurs vu pire en matière de mauvaise foi cycliste ! Certains prétendent avoir toujours le vent dans le nez, d'autant plus fort que leur vitesse augmente. Ne confondraient-ils pas vent et résistance de l'air ? Que le lecteur sache que nous n'aurons pas cette outrecuidance ! Une fois pour toutes, quand nous parlerons de vent, c'est qu'il sera

[♦] c'est idiot d'écrire des trucs pareils, surtout si l'avoué de ce 'crime' parvient aux oreilles de Messire Eddius, présentement Grand Maître des Diagonalistes de France et orfèvre en matière de bacchanales solides et vineuses, même au cours de ses raids au long cours. Notre réputation est fichue...

[▲] voir la note de la page 20

[★] quand on part à la conquête de son Cap Horn, il est normal de compter les distances en milles nautiques et les vitesses en nœuds, n'est ce pas ? D'ailleurs, nous ne voyons pas pourquoi ces unités seraient exclusivement réservées aux navigateurs !

contraire. Alors nous aurons beaucoup l'occasion d'en parler de ce salopard... Et quand il nous aidera (si, si ! ça arrivera...), nous essaierons de ne pas l'oublier, ce brave zéphyr !

Dans la traversée de Traunstein, une trentaine de kilomètres après la frontière, les premières gouttes de pluie viennent nous marteler le casque. Elles sont énormes. Nous stoppons pour vêtir nos protections anti-pluie juste devant un magasin de sport, du genre Intersport. L'Aveugle se laisse convaincre de faire une prospection pour voir si la boutique n'aurait pas des vestes en vinyle. C'est un échec, rien que des blousons à des prix sérieusement alourdis par le poids du mark. Il ne reste à Francis que son Goretex rouge perméable, rescapé du Tour de France. Le Paralytique se déguise en Père Noël jaune bouton d'or dans sa cape de pluie et c'est reparti.

Nous contournons le Chiemsee par le nord. Un court arrêt-pipi à l'entrée de Seebruck nous laisse deviner ce que le rideau de pluie nous masque c'est-à-dire une agréable petite bourgade de vacances, avec son port, ses promenades, ses bistrotts. Il est 16h30 et il n'y a pas âme qui vive...

La route sous la pluie modifie quelques peu nos habitudes. D'abord, il n'est plus question de lire la carte en roulant et de faire du pilotage 'en temps réel'. Ensuite, il n'est pas possible de rester dans la roue, à moins de subir un arrosage permanent et rapidement insupportable. Enfin, la conversation est à peu près impossible - sauf hurlements ! - à cause du flocc-flocc des gouttes de pluie sur les capuches qui nous couvrent les oreilles. Deux cyclos sous l'averse, ce n'est plus un duo mais deux individuels qui suivent le même parcours...

Nous avions prévu de traverser 'plein centre' l'importante agglomération de Rosenheim, toujours en application du principe que la ligne droite est le plus court chemin et du fait que le centre des agglomérations est toujours plus intéressant que la banlieue mais sans carte et sous une pluie de plus en plus consistante, nous n'avons pas eu le choix. Une piste cyclable en bordure de la rocade sud nous a imposé un contournement 'à l'insu de notre plein gré'. Heureusement des panneaux indicateurs fréquents nous ont évité une errance incontrôlée toujours possible en l'absence de repères (position du soleil) et en terre étrangère où rien n'est plus facile que de confondre les noms de deux localités.

Nous sommes rapidement trempés et de plus en plus frigorifiés. La température a chuté de plus de 20° depuis notre départ de Vienne. Nous naviguons aussi rapidement que possible sur des pistes cyclables en bon état. Heureusement pour nous car il est plus de dix-huit heures et la circulation est effrénée. Un tourbillon de voitures, de camions et de bus se croisent et nous dépassent, tous phares allumés.

Progressivement, le trafic se calme, au fur et à mesure que nous sortons de la proche banlieue de Rosenheim. Nous arrivons aux portes de la petite ville de Bad Aibling où, sans doute, un hôtel pourrait nous accueillir. Mais il faut faire un détour jusqu'au centre et laisser notre trajectoire plein ouest. L'Aveugle préfère continuer. Le Paralytique s'inquiète un peu car il sait que dans moins de 5 km, nous quitterons la plaine bavaroise pour entrer dans une zone de collines. Avec ce temps de chien, ça promet...

Le Dieu des Randonneurs décide alors de nous venir en aide. Dans le village de Götting, minuscule bourgade de quelques fermes serrées autour d'une église au clocher bulbeux, une miraculeuse Gasthaus. Un simple panneau à peine entrevu par le Paralytique à travers la buée de ses lunettes... Un hurlement jaillit : « Stop, Francis... ». Mais l'Aveugle avait déjà levé la main en direction de l'enseignne salvatrice.

Dégoulinant d'un liquide noirâtre qui jute de sa cape de pluie, le Paralytique ouvre prudemment la porte de cette pension Flötzinger. Un couloir sombre comme le ciel. Faut-il entrer au risque de souiller le sol et de se faire aimablement jeter ? « Bitte... ? ». Une jeune femme, un bébé au bras, pointe son nez et hurle une phrase teutonique à laquelle Gilbert n'entend rien, sinon le premier mot qui est Lili. Une solide paysanne, largement quadragénaire, se présente alors, évalue les dégâts (sur l'intrus ou sur son carrelage ?) et, en maîtresse femme qu'elle doit être au quotidien pour gérer son auberge comme en bonne Samaritaine qu'elle se révèle être dans l'immédiat pour la pauvre loque qui lui fait face, elle résout le problème en deux mots et pas davantage de gestes.

Moins d'une minute plus tard, nous entreposons nos Rossinantes ruisselantes dans un petit apprentis bien au sec et bien cadénassé, et nous montons à l'étage prendre possession d'une

chambre qui nous paraît in petto plus belle et accueillante que la suite présidentielle du Négresco de Nice (du moins telle que nous imaginons être cette suite...).

Cette étape chez Lili SCHUHMACHER sera la plus réussie du tronçon austro-germanique de notre randonnée. La maison est une grande bâtisse traditionnelle, remplie de ces bazars de toute nature que l'on trouve dans les résidences campagnardes : des animaux empaillés sur les murs, des coussins et des napperons un peu partout, des tableaux et des portraits à moitié cachés sous des chiures de mouche, un gigantesque mais placide Saint-Bernard qui dormira devant la porte de notre chambre et qu'il faudra enjamber au moment d'aller faire pipi... en prenant soin de ne pas le réveiller. La chambre est vaste, les lits sont confortables, les couettes douillettes (on s'habitue très vite à l'absence de draps !), la douche sur le palier est parfaite pour nous réchauffer et nous décaper de notre couche de m...

Lili nous mijote un dîner de type 'pension de famille' dans une ambiance très conviviale. L'auberge sert de local de répétition pour une chorale masculine. Et avant l'entraînement, il faut bien s'éclaircir la voix. Avec des chopes grand format et des 'prost !' [^] gutturaux.

Nous commandons le petit-déjeuner pour 7h30. Nous prenons congé de notre hôtesse qui ne sera pas levée le lendemain car, nous confie-t-elle, la soirée se poursuit très tard surtout les jours de répétition (la chope d'avant-chant n'est qu'une goulée pour chauffer les cordes vocales et une ou deux cannettes d'un demi-litre de Pils sont indispensables pour éteindre les irritations produites par les mâles vocalisés). Nous réglons l'addition pour éviter tout problème le lendemain matin : 146 DM soit 490 F pour deux. C'est très raisonnable. On lui ferait bien une bise à Lili, mais on ne sait pas trop si ce genre d'effusion se pratique dans les tréfonds de la campagne bavaroise.

Nous montons à l'étage, accompagnés par les lieder bavarois. On dirait des chœurs basques ! Sur le palier, le Saint-Bernard veille... les yeux fermés.

Ce fut encore une dure journée, surtout en raison du final mouillé et glacial. Car pour ce qui est du vélo, nous n'avons fait que 188 km avec une dénivelée de 1416 m.

Le Paralytique s'endort en repassant le film de cette troisième étape dont il ne veut conserver que des images positives : le superbe site de St-Gilgen, Salzbourg la merveilleuse... et cette moyenne de 21,9 km/h sur l'ensemble de la journée. Son équipement n'est peut-être pas aussi pesant qu'il le paraît ?

Et demain ? A l'extérieur, la pluie redouble d'intensité et bat violemment les volets sous les rafales de vent... Le vent d'ouest...

« Et maintenant je voyais monter la colère de la mer. Mais nous étions prêts, dans le plein sens du mot et sans grands mots. Du moins, je le croyais... »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Quatrième étape - vendredi 19 mai
GÖTTING - BERCKEIM 187 km

RACCOURCI ET ROUTE EN TERRE

A 6h30, il pleut ! Des cordes, comme la veille. Avec le sifflement du vent qui nous glace avant même que nous quittions notre chambre.

A 7h20, il pleut toujours quand Otto Schuhmacher nous accueille près d'une table bien garnie. Il est seul et tout à fait charmant. Nous l'avions seulement entrevu hier au soir, silencieux et affairé, sans doute relégué aux fourneaux par Lili, qui semble porter la culotte (de cuir) à la Pension Flötzinger. Ce matin, il est le maître de céans et nous traite royalement. Sans doute pour nous préparer à ce qui nous attend, il nous informe d'un air navré qu'il est tombé de la neige sur les Alpes de Bavière au-dessus de 1300 m !

[^] Santé ! Rien à voir avec Alain Prost, surtout chez Schuhmacher !

Le pied ! Alors que moins de 48 heures auparavant, nous cherchions les passages ombragés dans la montée du col des Hohentauern ! Ainsi va la vie sur la route du cabo da Roca !

C'est bien évidemment harnachés comme des esquimaux que nous quittons le petit bourg de Götting et la charmante auberge de Lili. Le Paralytique a protégé ses mains et ses pieds de doubles poches en plastique, nouées aux poignets et aux chevilles, des 'Plastiktütte', obligeamment remises par Otto. L'Aveugle est nettement plus élégant avec ses sur-chaussures et son Goretex rouge. Le brave Otto nous regarde partir d'un air bizarre. Il avait déjà reçu des dingues, mais 'des comme ça', c'est hautement improbable...

Nous reprenons la petite route, toujours vers l'ouest. Le vent souffle par violentes rafales du sud-ouest, qui est précisément la direction que nous prenons... au bout de 300m. Devant nous, des collines boisées dont le sommet est caché dans d'épais nuages. Encore un petit kilomètre et c'est soudainement un mur à 16-18% ! Aujourd'hui, les architectes du réseau routier ne se posent plus de problème. Les moteurs débordent de puissance et on n'a plus besoin de gâcher du pognon à faire des lacets. Tout droit ! Geradeaus ! Avec la pluie et le vent dans la gueule ! Et avec l'équipement d'explorateur polaire que nous avons sur le dos, c'est l'omelette norvégienne inversée en moins de deux cent mètres. C'est brûlant et rapidement brûlé dedans alors que c'est complètement gelé dehors ! D'ailleurs, le rideau de pluie est moucheté de taches blanches qui pourraient bien être de la neige. La plaisanterie dure près de trois kilomètres ! Bien sûr, l'Aveugle a pris le large et planqué sous un abri dans le petit village d'Irschenberg, il a réussi à lire son altimètre : 216 m de dénivelée ! Pour une mise en jambes, cela en est une de première classe !

Nous repartons, grelottant dehors et suant dedans, sur une route qui ressemble à une pataugeoire de piscine. Heureusement, la circulation est modérée. Le Paralytique a été contraint de remplacer le poncho par un Goretex car le vent nous veut vraiment du mal. C'est peut-être Lili qui nous a jeté un sort ? Il nous a bien semblé qu'elle nous faisait du gringue hier soir et elle aurait voulu qu'on reste ! Elle doit être un peu sorcière sur les bords. C'est aussi pour ça que ce gros jaloux d'Otto était si pressé de nous expédier... au Diable ! Tout s'éclaire...

Le maléfice étant identifié, le ciel s'éclaircit aussi. Des éclaircies s'ouvrent devant nous, la saucée devient onnée, puis gouttes éparses. Nous stoppons illico pour débâcher un peu et mettre du sec 'en dessous'. Le soleil fait même une timide apparition dans la petite ville de Bad Tölz, petite station thermale sur l'Isar, réputée pour ses eaux iodées et pour sa Marktstrasse, sa rue du marché, remarquable par ses maisons aux façades décorées. Séduit par le charme des lieux, l'Aveugle décide d'y faire son contrôle journalier. Nous goûtons cet arrêt d'une vingtaine de minutes, bienvenu après la galère du départ. Dix heures sonnent au bulbe du clocher quand nous reprenons la route. Nous n'avons pas encore fait 40 km et l'altimètre totalise déjà 516 m.

Heureusement, le relief s'adoucit. Il ne reste que le vent. Puissant et régulier, il contraint Francis à courber l'échine. Mais l'homme est vaillant et il en faut davantage pour le faire plier. D'autant plus que ce vent entraîne les nuages à vive allure, sans leur laisser le loisir de se soulager sur nos têtes. Nous en croisons des gros blancs et bonasses qui se déforment, s'étirent ou se contractent comme de gigantesques chenilles, des petits d'un gris sale agressif dont on se demande s'ils ne vont pas nous flanquer un grain dans la figure, des verticaux qui se tortillent comme des spaghettis, des diaphanes qui s'accrochent désespérément à la cime des sapins comme pour les protéger de la froidure de l'air, des franchement pas sympathiques qui obscurcissent le ciel, comme si c'était déjà l'heure d'aller au lit.

Mais il y a aussi quelques belles taches de ciel bleu. La pluie a lavé l'azur et la limpidité de l'air est totale. Sur notre gauche, les sommets des Alpes de Garmisch-Partenkirchen, le Chamonix allemand, brillent d'un blanc éclatant. L'air est tellement pur que les versants sont à portée de main. On pourrait, avec à peine un peu d'imagination, y percevoir un skieur dessinant des arabesques dans la poudreuse. Un paysage de carte postale qui nous tient compagnie durant une bonne dizaine de kilomètres après Bichl. Nous en oublions presque l'agressivité du vent, surtout le Paralytique qui redescend de son schuss dans la poudreuse quand l'Aveugle s'écarte pour lui laisser le seul relais qu'il pourra inscrire à son crédit au cours de la matinée.

Nous traversons les villages d'Habach et Obersöchering sans voir le moindre commerce : ni boulangerie, ni Imbiss Stube, ni minimarché. Et pourtant midi approche et nos réserves de provisions sont épuisées. C'est à l'entrée d'Huglfing que nous trouvons enfin tout ce qu'il faut

pour satisfaire nos besoins. La boutique pour les fruits, le pain, le chocolat et l'eau minérale... et le marchand de sandwiches ambulant pour le DonnerKebab. Quand on aime, on ne compte pas ! Et d'ailleurs, celui d'aujourd'hui germano-turc est très différent que l'austro-turc de Salzburg. En fait, pour être tout à fait honnêtes, ce n'est pas qu'on aime vraiment, c'est plutôt le côté pratique et rapide de l'opération. Nous ne faisons pas une pause gastronomique mais un ravitaillement en course. Nous faisons en moins de 30' ce que Michaël Schumacher fait en 7,4 secondes avec sa Ferrari : le plein du réservoir !

Peu après Huglfing, nous quittons la route principale 472, sur laquelle nous roulons depuis pratiquement le départ, pour prendre sur la gauche dans le village d'Oberhausen* une délicieuse petite route champêtre et d'une tranquillité totale. Des champs de céréales, des prés de plantes fourragères, des collines coiffées d'un calot forestier, quelques grosses fermes. On se croirait au cœur de la Bresse. Une excellente variante tout à fait idéale pour la digestion du Kebab ! D'autant plus que le relief reprend des forces à l'horizon. Nous approchons de Hohenpeissenberg dont l'altitude dépasse les 900 m. Pour l'instant, nous naviguons au-dessous de 600 m. Il va donc falloir grimper...

... sauf si nous prenons une petite route repérée sur la carte IGN au 1/100.000. Cette voie semble s'être prise d'affection pour la rivière qui draine le pied de la montagne, tant elle en épouse étroitement le tracé. Après consultation de l'Aveugle, qui se laisse facilement convaincre, le Paralytique s'engage résolument dans cette étroite route qui se présente au départ excellemment asphaltée. Mais après un petit kilomètre, le goudron laisse place à un revêtement de terre et d'argile compactés. Sans hésitation, nous continuons... mais l'inquiétude commence à nous gagner (ne serait-ce pas un cul de sac ?) quand nous apercevons devant nous un jeune couple en VTT. Nous leur demandons si cette piste conduit bien à Peiting et Schongau. « Ya, wohl... garadeaus... und rechts... noch sechs kilometer... »*. Tranquillisés, nous continuons. On s'arrête même pour faire une photo de cette très originale et inattendue balade cyclomuletetière en pleine forêt. Le final en lacets ascendants, sur un sol en rocaille, raviné et glissant, est plus coriace. Mais nous échappons à la crevasion. Ouf !

Nous débouchons de la forêt aux portes de Peiting, ville jumelle de Schongau en rive droite de la Lech. Une rocade se présente. Elle contourne les deux villes et traverse la Lech par un pont suspendu, très haut au-dessus de la rivière. Mais cette route à quatre voies est réservée aux engins motorisés. Il faut donc utiliser l'ancien pont tout simplement posé sur de solides piles de pierre, au fond de la vallée encaissée. Dès la sortie de Peiting la route plonge brutalement et dès la Lech franchie, elle remonte sèchement ! Nous contournerons le centre de Schongau par un faubourg pentu et quand nous laissons les dernières maisons, ça grimpe toujours. Certes pas très fort, 4 ou 5%, mais avec le vent d'ouest, inlassable opposant, le pourcentage nous semble beaucoup plus sévère. Nous venons d'entrer en enfer et nous ne le savons pas encore.

Nous coupons ainsi une suite de quatre vallées, du même acabit que celle de la Lech. À chaque fois, on plonge, à chaque fois on remonte des bosses interminables, terriblement irrégulières avec quelques murs à 12, voire 15%. Seule la traversée de l'agglomération de Kaufbeuren nous apporte un peu de plat, d'abri et de répit. Mais après, ça recommence. On se traîne, le vent nous glace, les bosses nous usent et le moral baisse.

Et puis l'heure tourne. Il est déjà 16 heures et nous n'avons parcouru que 130 km ! Depuis 8 heures du matin. Et sans faire notre pause horaire touristique quotidienne normalement prévue à l'abbaye d'Ottobeuren, « gloire du baroque allemand » selon Michelin. Il n'est pas dans nos habitudes de lambiner comme ça.

Nous tentons de modifier notre parcours pour éviter de couper transversalement les vallées. A Friesenried, nous continuons plein ouest sur Obergünzung. Nous pensons qu'il vaut mieux rester sur les crêtes, malgré le vent, et réduire la dénivelée. Nous ne saurons jamais si cette option était meilleure... mais il est toujours réconfortant de se dire que l'on reste maître de son destin.

Il est 18h10 quand nous stoppons devant le panneau d'entrée d'Ottobeuren. Au fond, l'abbaye... qui ferme ses portes à l'instant même où nous y parvenons. Notre pause touristique se

* Les noms sont donnés pour ceux qui souhaiteraient aussi goûter à cette route champêtre...

* "Oui... tout droit... puis à droite... encore six kilomètres..."

limitera donc aujourd'hui à l'achat de quelques cartes postales et à une (mauvaise) photo de la façade de l'abbaye, en plein contre-jour. Pas de chance !

Nous ne trainons donc pas. Le ciel est maintenant complètement dégagé mais le vent n'a pas faibli d'un œuf. Nous trouvons quelques abris dans la traversée de l'importante agglomération de Memmingen, dont nous ne verrons rien, pas même les « fortifications percées de portes à toiture en forme de casque » (Michelin). Peu après Memmingen, dans le faubourg de Steinheim, nous prenons sur la gauche une discrète route que l'on nommerait 'petite départementale' dans notre Hexagone et le vent nous agresse de nouveau, plus assidu et encore plus glacé. Dans le premier village que nous rencontrons, Berckheim, nous renonçons à lutter devant le premier hôtel que nous rencontrons. Il est 19h10. Cet hôtel est le Landgasthaus Krone, l'hôtel de la Couronne ! Nous l'avons bien méritée aujourd'hui notre couronne de lauriers, pour nos 187 km et 1744 m de dénivelée, avec le vent dans la gueule, la pluie neigeuse du matin et le toboggan d'enfer de l'après-midi. Heureusement, il y a eu aussi la place du marché de Bad Tölz, les neiges immaculées de Garmisch-Partenkirchen et la piste forestière du Hohenpeissenberg.

Gilbert est fatigué et a perdu tout son maigre vocabulaire. C'est Francis qui négocie en anglais le garage de nos vélos (dans la chambre) et un plateau de petit-déjeuner pour un départ "à l'aube".

La chambre est classiquement européenne, de type Ibis, et le dîner, copieusement modernisé, c'est-à-dire que nos assiettes sont très insuffisamment remplies pour combler notre faim. Le tout nous coûtera 163 DM à savoir 550 FF, ce qui n'est pas exagéré pour un établissement de cette catégorie.

Nous allons dormir vers 22 heures. Le vent nous siffle encore dans les oreilles. Ah, le chameau ! Francis a noté sur son carnet : « La pluie du départ n'a duré qu'une heure mais le relief très accidenté (passages indiqués à 16 et 18%) et le vent d'ouest (violent) vont durer toute la journée. Vent froid de surcroît ! Etape très éprouvante. Un 'raccourci à Gilbert' de 8 km, d'une route forestière non revêtue, a été très agréable ».

« Il est impossible d'estimer la vitesse car la mer est blanche d'une écume qui court sur l'avant, donnant l'illusion que Joshua recule au lieu d'avancer. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Cinquième étape - samedi 20 mai
BERCKEIM - ERSTEIN 260 km

TEMPETE A SIGMARINGEN

Réveil à 5 heures et départ à 5h45'. Parce que l'étape est longue (au moins 240 km sur le papier). C'est aussi un entraînement pour les étapes métropolitaines à venir. Le petit-déjeuner, sur plateau, est vite expédié et nous quittons un hôtel plongé dans un sommeil absolu.

Dès la sortie de la cour, nous retrouvons notre compagnon imposé, un sale vent de sud-ouest, froid et très désagréable avec nous puisqu'il nous envoie en guise de salutation l'un de ces petits nuages vicieux dont il fut déjà question dans ce récit. Et ce sale petit con nous flanque une bonne giboulée sur le râble avant même que nous ayons parcouru notre cinquième kilomètre ! Quel abruti !

Nous rejoignons la nationale 312, à peu près déserte dans cette aube blafarde. Elle est large, raisonnablement vallonnée et la nature environnante est très boisée. Un parcours fort agréable si ce n'était ce vent qui nous gèle, qui nous épuise, qui nous agace, qui nous met les nerfs à fleur de peau... « Le vent rend fou » dit-on en terre du Roussillon où pourtant on devrait y être habitué puisqu'il souffle 360 jours par an ! Il va finir par arriver à ses fins avec notre duo, c'est certain !

Dans l'immédiat, nos compères ont pris une petite route vers le sud-ouest, non pas parce qu'ils sont maso et qu'ils veulent absolument affronter le vent de face mais pour rejoindre la

vallée du Danube par Ingoldingen, Reichenbach et Saulgau. Route tranquille mais sans aucun abri : il faut courber l'échine et mettre les mains en bas du guidon. L'Aveugle mène néanmoins grand train, se relevant très rarement. Il est nerveux, déjà préoccupé par le rendez-vous fixé avec René Mouëzy, en fin d'après-midi à la frontière française. Le Paralytique n'y pense pas une seconde. Il veut goûter l'instant présent, cette approche du Danube et de la ville de Sigmaringen dont il a fait - en connaît-il seulement la raison ?* - l'un des symboles de cette EuroDiagonale. Avec Graz, Salzbourg et l'abbaye d'Ottobeuren, sacrifiée la veille pour cause de vent et de retard. Gilbert n'a pas encore perçu la nervosité de Francis pour qui un rendez-vous ne saurait être différé. Il ne pense qu'à sa pause touristique journalière à Sigmaringen...

Et d'ailleurs, il n'y a pas vraiment le feu : il ne reste que 250 km au plus pour rejoindre Strasbourg et une bonne trentaine d'heures avant l'épuisement du délai. L'ami René, connaisseur en Diagonales, ne nous tiendra pas rigueur d'une arrivée un peu plus tardive... Mais ce 'zéf qui rend dingue', ce petit diable perniciosus qui perturbe le jugement des plus raisonnables, continue sans faiblir son travail de sape. L'orage monte dans le ciel de Sigmaringen.

Un arrêt d'une dizaine de minutes à Hertingen où c'est jour de marché sur la place centrale, au pied du mai décoré de bannières, nous permet d'acheter du pain et quelques gâteries pâtisseries. Nous repartons toujours dans la séquence habituelle, Aveugle en tête, Paralytique dans la roue, vers Mengen et Scheer où nous traversons un Danube étonnamment juvénile. Il ressemble à une rivière de 'chez nous', l'Allier à Langogne par exemple. C'est pourtant l'un des deux grands d'Europe avec son cousin le Rhin. Mais il est bien connu que les petits ruisseaux...

Nouvel arrêt avant Sigmaringen pour que le Paralytique puisse "couler un bronze" en urgence. La pause est mise à profit pour casser une petite croûte. L'Aveugle est toujours tendu, le Paralytique est provisoirement soulagé... Encore un arrêt devant le panneau d'entrée pour la 'photo-contrôle'. Le Paralytique s'engage dans le centre-ville à la recherche d'une boutique de cartes postales. Un grain violent et subit nous bloque une petite dizaine de minutes... Nouvel arrêt à la sortie de la ville pour faire une photo du château...

Le grain est passé, le ciel a retrouvé une meilleure gueule... mais l'orage éclate quand même. Encore plus soudain que le grain précédent...

La photo du château était celle de trop pour Francis qui ne contient plus son agacement devant les 'glandouillages' de son collègue... qui, surpris, réagit mal. Avec des paroles excessives, bêtes, dangereuses... Le vent a gagné. La zizanie s'installe... et s'accroît encore quand il faut trouver la bonne route... Elle existe cette route d'Albstadt et Balingen mais c'est une route à quatre voies, interdite aux cycles. Francis crie sa colère... Gilbert avoue son incompréhension... tout comme un automobiliste de passage consulté, mais qui n'est pas du coin. Après deux tours du rond point, l'Aveugle se lance rageusement sur la quatre voies, pratiquement déserte. Le Paralytique suit, à contrecoeur. Après 1.500 m d'angoisse, un croisement et une piste cyclable latérale. Le soulagement ! L'Aveugle poursuit sa course en tête, le teint blafard, encore sous le choc. Le Paralytique suit difficilement, déjà plein de remords pour sa malencontreuse sortie verbale...

Une interminable côte conduit au point culminant de cette région, à plus de 800 m d'altitude. Nous sommes entrés dans le Jura Souabe. La piste cyclable se plait à jouer avec la voie rapide. Tantôt à droite, tantôt sur la gauche, elle s'en éloigne ou s'en rapproche, devient route secondaire ouverte à tout véhicule puis de nouveau redevient privilège des deux roues... Le pilotage n'est pas facile, surtout quand la route principale, s'éloigne ou s'encaisse. Est-elle à droite ? à gauche ? Il faut une grande vigilance car la carte ne sert plus à rien, la piste n'y étant pas figurée.

Mais il était dit que la tornade aurait de lourdes conséquences. Un mur se présente : cinq cent mètres à 10%. Comme à son habitude, l'Aveugle prend le large. Contrairement à son habitude, il n'attend pas son copilote au sommet. Il fallait absolument tourner à droite pour

* Pétain, encore Maréchal et chef de l'Etat, fut conduit par les Allemands au château de Sigmaringen le 20 août 1944... mais ce fait n'est vraiment qu'une péripétie de l'Histoire qui ne saurait être la raison d'un engouement particulier pour cette cité...

rester sur la crête. Sans attendre, il plonge à gauche, sans un regard vers Gilbert, qui hurle et fait de grands gestes. Quand le Paralytique parvient au croisement, l'Aveugle est déjà lancé à toute allure dans une descente très rapide. Il n'hésite pas et se lance à son tour à la poursuite de son collègue qu'il rejoint dans le village de Storzingen, au fond d'une petite vallée... Francis est fou de rage, évidemment.

Après toutes ces bêtises, il est temps de retrouver un peu de calme. Les dégâts ne sont pas si considérables... Une demi-douzaine de kilomètres de rab et une petite demi-heure de perdue car il faut remonter. Non pas les 3 km à 12 ou 15 % que nous venons de descendre mais par une autre route plus proche de la voie ferrée.

Le duo se reforme doucement, prenant progressivement conscience des méfaits de la colère...

Nous arrivons à Ebingen, dans la banlieue d'Albstadt, quand midi a sonné depuis une bonne demi-heure. Dans le sous-sol d'une méga surface, le Paralytique réussit à faire préparer deux hot dogs et à acheter deux pâtisseries et deux bouteilles d'eau. Il y a un monde fou et il est très nerveux de savoir son partenaire... aussi nerveux... Le casse-croûte est expédié - nerveusement et silencieusement - sur un tas de caillasse, à l'abri de la structure métallique du magasin. Décor de merde... à l'image de cette matinée merdique. Que Pétain et ce vent aillent se faire foutre !

Un peu plus détendus, nous repartons à 13h10 sur la route de Balingen qui est large, légèrement descendante, encombrée et toujours balayée par le même vent de sud-ouest... Dans le village de Frommern, nous prenons une petite route, discrète et tranquille, pour court-circuiter l'agglomération de Balingen et gagner deux bons kilomètres. Le Paralytique est particulièrement vigilant. Ce n'est pas le moment de se tromper de route. Le terrain est très accidenté. Le relief du Bade-Wurtemberg n'a décidément rien à envier à celui de la Chalosse. Il serait même encore un peu plus accentué.

Dans le village de Dotterhausen, de violents coups de canon nous surprennent. Notre arrivée a-t-elle été annoncée ? Nous prend-on pour des envahisseurs ? Non, il s'agit simplement d'un mariage. Et pourtant à première vue, la mariée n'a pas l'air d'être un canon. Elle serait plutôt du genre à mettre les drapeaux en berne, mais comme nous ne sommes pas concernés... nous plongeons brutalement dans une petite vallée... Et bien évidemment en vélo, quand on plonge d'un côté, il faut remonter de l'autre. Après Schomberg, la route emprunte une ligne de crête de plusieurs kilomètres sur laquelle le vent nous bouscule, mais cela nous change un peu de ces bosses à répétition.

Après un court arrêt sur le bas-côté de la route, pour satisfaire un besoin et manger un morceau, nous passons le pont du Neckar au pied de la jolie petite ville perchée et fortifiée de Rottweil. Nous traversons un quartier de belles maisons bourgeoises, aux façades ornées de balcons vitrés en surplomb auxquels les spécialistes (et les cruciverbistes) donnent le nom d'oriels. La ville est très animée : il est 16h00 et c'est un samedi. Les panneaux directionnels sont rarissimes. Nous nous guidons au pif et sur le soleil qui brille comme en plein été. Ce sacré vent - toujours pas calmé - a quand même réussi son travail de nettoyage. Mais il lui aura fallu presque 48 heures !

Mais le pif et le soleil ne sont pas très précis quand il faut décider entre l'ouest et le sud-ouest. Surtout dans une banlieue urbaine. C'est en passant le panneau du village de Buhlingen que nous réalisons que notre cap n'est pas le bon. Nous redressons immédiatement le tir, sans faire bêtement demi-tour. Bilan, encore cinq kilomètres de rab et pas loin de vingt minutes de perdues... Aujourd'hui nous avons le mauvais œil !

Nous retrouvons notre route, la 462 pour Dunningen, et notre adversaire permanent, qui pourtant semble faiblir. Heureusement parce que ça monte, pas fort, mais interminablement ! Nous sommes en Forêt Noire.

La route plonge brutalement sur la petite ville de Schramberg que nous traversons sur notre lancée. La ville est tassée au fond d'une étroite vallée. Elle est très fleurie, colorée, typiquement... alsacienne avec ses maisons bourgeoises à colombages, aux balcons fleuris ! Il est 17h05 et nous avons déjà parcouru 182 km. Avec le vent et le relief du Jura Souabe, Francis a fait un sacré boulot. Sans les erreurs de parcours, nous aurions gagné une bonne heure. Comme

il reste encore 70 km au plus pour atteindre la frontière, il est à peu près certain[^] que nous serons au rendez-vous (horaire pas encore fixé) à une heure raisonnable. Ça ne valait peut-être pas le coup de s'engueuler ?

Dès la sortie de Schramberg, la route se redresse comme un cobra cracheur en position d'attaque. Prudemment, nous stoppons un court instant pour quitter les blousons et avaler une petite barre de céréales. Car le cobra est long de 8 km et même s'il fait le gros dos surtout sur les deux premiers kilomètres, il faut quand même s'envoyer les 5 % qui conduisent jusqu'au sommet. Cette bête agressive a un nom : c'est le col de Fohrenbühl qui culmine à 786 m.

Au sommet, on remet les blousons et on enchaîne sur une longue descente. Très irrégulière jusqu'à Hornberg, avec des passages à 20%, signalés par les Ponts et Chaussées allemands, et des paliers où il faut relancer la 'grande meule'. Entre Hornberg et Hausach, la route est en faux plat descendant et nous avalons les 9 km en moins de vingt minutes, sur un braquet qui est grand pour nous mais serait petit pour Richard, l'homme qui ne boit que de l'eau minérale, même pour escalader le cobra cracheur dont il fut question plus haut.

Nouvel arrêt à Hausach pour préciser l'heure du rendez-vous à l'ami Mouëzy. Francis, qui fait la liaison, confond Hausach et Haslach (on le comprend et on lui pardonne !) et, par suite, fait une erreur dans le décompte kilométrique. Il annonce 40 bornes et deux heures. Nous en avons en fait 49 à faire... et toujours deux heures. Sauf que... bien sûr... René attendra un peu. Il fait très beau et le vent est tombé. Alors...

Alors, nous repartons toujours sur la grande meule mais un peu plus 'dentés' à l'arrière car le faux plat est devenu un vrai plat et nous avons repris une direction plein ouest qui infirme l'affirmation précédente : le vent n'est pas tout à fait tombé. Nous traversons Haslach sans lever le nez, nous enchaînons sur Biberach toujours à bonne allure (René n'aura pas beaucoup à attendre !) et... nous venons buter contre le dernier relief de cette étape et de toute cette EuroDiagonale... qui se termine. Déjà ? Eh, oui, presque déjà !

Ce dernier relief n'est pas un cobra mais un dromadaire. Ou du moins sa bosse. Trois kilomètres de long et une pente à 6% environ d'une parfaite régularité, pas trop douloureuse pour les jambes. Dommage qu'il y ait une telle circulation ! Les autochtones rentrent d'une journée en forêt. Nous avons le temps de remarquer la très faible densité de plaques françaises. C'est vraiment un chouette pays que le nôtre puisque non seulement les étrangers y pullulent mais nos compatriotes n'aiment pas en sortir. Alors pourquoi râlent-ils tout le temps ?

Le petit col de Schönberg (372m) franchi, nous savourons notre dernière descente (encore plus que la dernière montée, nous l'avouons !). C'est reparti sur la petite meule (pour Virenque !). Nous traversons Lach, où on se paume quelques minutes à cause d'une 'quatre voies' interdite aux cycles. Et ils passent où les cycles ? C'est sûr, on est bientôt 'cheu nous'. Les cyclistes, on s'en fout. Qu'ils se dém... tout seuls. Et bien nous on sait se dém... Deux coups à droite, deux coups à gauche et nous trouvons le pont sur la voie ferrée. Ce n'était pas trop difficile. Et nous ne perdons que deux ou trois minutes... Il est 20 heures, la frontière est à 12 kilomètres. Nous sommes dans les temps pour le rendez-vous.

Nous entrons dans les platitudes infinies du fossé rhénan. Nous laissons la route de Kehl, dès l'autoroute de Rhénanie franchie puis nous traversons, toujours à bonne allure, les villages d'Allmannsweier et de Nonnenweier. À la sortie de celui-ci, un cyclo qui fait du stop ? Non, c'est René Mouëzy qui est venu à notre rencontre. Il est 20 h20. Nous avons mis deux heures... comme prévu. Bien calculé, Francis !

Les quinze derniers kilomètres jusqu'à l'hôpital d'Erstein-Kraft, dont René est adjoint au directeur, sont une formalité rondement menée. Nous franchissons le Rhin, et la frontière parfaitement déserte, à l'instant où le soleil se couche. Ce soleil qui nous a tant fait défaut depuis notre entrée en Allemagne. Nous nargue-t-il ou nous rend-il un hommage mérité ? A vous d'en juger sur la photo-souvenir, faite par René.

La crise de Sigmaringen est passée. Francis roule aux côtés de René. Gilbert suit, comme depuis Vienne. Avec deux leaders, dont l'un voit bien clair. Il peut donc savourer pleinement cette fin d'étape au crépuscule. Cette 'presque' fin de Diagonale... Il est facile d'exprimer sa faim,

[^] oh là ! Et le mauvais œil ?

de crier sa colère, de décrire un paysage, de commenter une péripétie, de rapporter une anecdote... Mais il est beaucoup plus difficile de parler de ce que l'on ressent à la fin d'une Diagonale. C'est une sensation très étrange, mélange de joie, d'émotion, d'orgueil, de satisfaction, qui étreint la poitrine, qui serre la gorge et qui remplit les yeux de larmes. Un sentiment que l'on vit au plus profond de soi et qui ne se partage pas. C'est une ivresse, un immense bonheur, qui submerge tout et efface en une seconde les peines, les souffrances, les douleurs passées. « Mais pourquoi aller ainsi souffrir volontairement ? » nous demande-t-on souvent. « Pour cet instant de bonheur... mais vous ne pouvez pas comprendre. »

La nuit n'est pas encore tombée quand nous stoppons devant le garage de la belle villa de fonction de Mr. le Directeur Adjoint. À peine les vélos sont-ils entreposés que le téléphone sonne. C'est Eliane, l'épouse du Paralytique qui s'inquiète de l'heure déjà tardive. Il n'est pourtant que 21h05.

René nous installe dans une villa de passage, située à une centaine de mètres à peine, toujours dans la zone résidentielle du domaine hospitalier. C'est le grand luxe. Nous avons chacun notre chambre. Vers 21h30, nous passons à table. C'est Joëlle Moezy qui nous reçoit et qui nous gâte. Quel plaisir de se retrouver presque chez soi, en famille... C'est si agréable de se laisser chouchouter !

Mais l'heure tourne et la journée a été aussi longue que mouvementée, même si elle s'est merveilleusement terminée. Nos compteurs affichaient 260 km et 2192m de dénivelée. Pour une moyenne horaire de 20,7 km/h. C'est trop Francis, personne ne va croire à ce maudit vent d'ouest !

« Les crêtes blanches commencent à serrer les rangs et, malgré la densité du vent, on peut entendre leur grognement sourd. Cette mer fait songer à un gros animal dormant dans les broussailles, et que le petit chasseur au pied léger entendrait s'étirer et bâiller sans pouvoir identifier de quelle espèce il s'agit. Car le petit chasseur n'a jamais vu de gorille. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Sixième étape - dimanche 21 mai
ERSTEIN - STRASBOURG 20 km

PROMENADE AU BORD DU CANAL

Aujourd'hui, nous avons changé de religion. Le dimanche est jour de repos. C'est pourquoi nous émergeons douillettement de nos draps (finies les couettes germaniques !) à 8 heures. Pour des diagonalistes, c'est presque une provocation ! Mais cette sixième et dernière étape n'en est pas vraiment une. À peine, un "p'tit tour à vélo" pour gamin de cours préparatoire ou pour grand-père cacochyme. Kraft-Strasbourg, ce sont 20 petits kilomètres sur le chemin de halage du canal du Rhône au Rhin, transformé en piste cyclable comme il se doit dans l'agglomération strasbourgeoise, le must en la matière. La dénivellation est à peine mesurable par l'Avocet de Francis qui snobe les écarts d'altitude inférieurs à 12 mètres. Il faut dire que les seules bosses que nous escaladons sont les ponts sur le canal ou les routes qui le croisent. Voire aussi quelques racines de platanes qui soulèvent le bitume. Mais ces murailles pour fourmis diagonalistes sont de simples 'tape-culs' pour les géants que nous sommes dans l'univers myrmécéen*. Enfin, comme nous disposons de 7 bonnes heures pour effectuer cette mini-étape, rien ne presse.

Nous commençons la journée par un petit-déjeuner princier, servi par Joëlle Moezy. Soignés comme des coqs en pâte, les cap-horniers ! Et alors, on n'a jamais dit qu'on était pas des coqs et qu'on n'aimait pas la pâte ! La conquête du Cap Horn, ce n'est pas l'obligation de galérer. Et d'ailleurs, qui sait ce qui nous attend à partir de demain ?

* de murmex, fourmi

Nous quittons l'hôpital à 9h20 et René nous accompagne. C'est pour lui l'occasion de reprendre son vélo car sa profession ne lui laisse guère de loisirs pour faire tous les kilomètres qu'il souhaiterait. Mais la randonneuse est rutilante et prête pour de longues randonnées. Quant au bonhomme, il a gardé le coup de pédale de ses grands raids trans-hexagonaux.

Le canal mène au cœur de la ville et nous ne risquons pas de perdre cet excellent fil d'Ariane. Nous rencontrons d'assez nombreux promeneurs, cyclos-baladeurs en famille pour la plupart. Il fait beau Et le vent s'est nettement calmé. Pas complètement. Car il nous pousse... Ce qui veut dire qu'il souffle du sud-ouest, là où nous nous dirigerons demain matin...

Nous stoppons devant l'immeuble de la Communauté Urbaine de Strasbourg, qui, en dehors de ses oriflammes, n'a rien de particulier à nous montrer sinon un écriteau affichant son identité et permettant, par là même, de justifier notre arrivée au terme de cette première tranche de notre méga sandwich européen. La photo 'officielle' est prise par René, avec son appareil. Le Paralytique la double avec René aux côtés de Francis. Doublage qui se révélera fort judicieux puisqu'un laboratoire commit le crime (de 'lèse-nous') de perdre le film de notre ami. Il ne resta donc que la photo témoin de l'Aveugle avec sa randonneuse et de leur hôte avec la machine du Paralytique.

Nous allons, bien sûr, jusqu'au parvis de la cathédrale, sans qui Strasbourg ne serait pas la merveille qu'elle est. Francis en profite pour acheter sa carte postale quotidienne. Comme chaque jour que Dieu fait, le site est fréquenté. Foule cosmopolite, de toutes les couleurs : beaucoup de jaunes, lourdement Canonnés ou Nikonnés comme il se doit, quelques rouges mais plutôt à cause des coups de soleil et pas mal de noirs surtout occupés à vendre des 'Sénégaleries' parfaitement anachroniques. Les touristes japonais vont, un jour, confondre Strasbourg avec Dakar, c'est sûr !

Pour le retour, nous procédons à une simulation de notre départ vers Hendaye prévu pour le lendemain à onze heures. René nous indique les bonnes pistes cyclables (un comble, il y en a en trop dans cette ville ! On s'y perdrait s'il n'y avait les rails du tram) et même un raccourci de... 200 mètres à travers le parking d'un hypermarché. C'est presque comme Didier Auriolet quand il prépare le rallye de Monte Carlo. Nous repérons soigneusement le parcours car demain nous n'aurons pas notre pilote.

Nous rejoignons notre havre un peu avant midi. Comme nous sommes en tenue cyclo, nous en profitons pour doucher nos machines qui en ont grandement besoin. Un bon shampoing, une bonne friction, un petit coup de pompe dans les pneus, quelques gouttes d'huile où ça grince, une plaque de cadre toute neuve qu'il faudra lire à l'envers car elle mentionne Hendaye-Strasbourg. Et hop ! Au repos jusqu'à demain, chères randonneuses, fidèles compagnes, aussi solides que le Joshua d'acier de Bernard Moitessier ! Sans un bon matériel, solide et adapté, il n'est point de conquête possible. Mais encore faut-il savoir l'épargner et le chouchouter quand les circonstances le permettent.

Pour nous, même traitement ! Une bonne douche, des fringues propres (arrivées chez Mouëzy par paquet postal), un coup de peigne, une giclée de 'sent-bon' et nous passons à table pour un 'petit coup d'huile' qui est en l'occurrence un excellent Gewürztraminer et un 'petit coup de pression d'air' qui est un très bon déjeuner mijoté par Joëlle.

L'après-midi est consacrée à une longue, très longue sieste puis à l'écriture de cartes postales à tous ceux qui suivent nos 'exploits' (et même à ceux qui nous prennent pour des dingues). Puis retour chez nos amis, pour un dîner "poulet et ratatouille" qui nous permettra de dormir "comme des anges" et de prendre ainsi un peu d'avance sur les cinq nuits à venir qui devraient être très raccourcies.

Avant de glisser nos carnets de route dans les paquets qui vont retourner à nos domiciles respectifs, chacun de nous dresse le bilan de cette Euro dans la page réservée aux impressions personnelles. Francis écrit :

« EuroDiagonale difficile au départ en raison du relief. Elle a été encore durcie par les conditions climatiques, canicule du premier jour, vent d'ouest de fort à violent par la suite, froidure les trois derniers jours.

Les pistes cyclables, plus nombreuses en Allemagne qu'en Autriche, ne sont pas toujours bien indiquées (voir notre erreur). La courtoisie des automobilistes pour les cyclistes étonne... pour des Français !"

Gilbert note :

"Le parcours de référence par Graz et Salzbourg - deux perles autrichiennes - est difficile en raison d'un relief très marqué : plus de 9500 m de dénivellée mesurée sur 1145 km.

Mais c'est un parcours superbe dans son ensemble avec :

- de très beaux passages en moyenne montagne comme le Gaberl Pass à plus de 1500 m,*
- des villes très touristiques comme Graz, Salzbourg, Bad Tölz, Sigmaringen, Rottweil,*
- des routes en très bon état et des automobilistes dépourvus d'agressivité !*

Quant à notre ennemi, le vent d'ouest, Francis s'en est chargé !

- « - Française... tu dors ?
- Non...
- Baromètre ?
- ... 740. On dirait que ça ne baisse plus. Tu dois être crevé, Bernard.
- Non, ça va, c'est passionnant, je crois que cette mer est extraordinaire et j'ai hâte que le jour revienne.
- Tu ne veux pas que je te remplace ?
- Non, la barre est vraiment très difficile, c'est tout juste si j'y arrive. Si tu pouvais me faire quelque chose de bon, ce serait formidable...
- Je vais te faire quelque chose de solide et de chaud.
- Tu es fada ?
- Tu verras.

On affirme souvent qu'une femme porte malheur à bord d'un bateau. C'est peut-être vrai pour celles des autres, mais ma Française est la merveille des merveilles. Cinq minutes plus tard, elle me donne la becquée sur mon perchoir, avec une boîte de lentilles aux saucisses, réchauffée directement sur le plancher de la cabine avec de l'alcool à brûler versée dans une casserole calée entre deux oreillers.

Joshua est de plus en plus difficile à maintenir. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

*Septième étape - lundi 22 mai
STRASBOURG - VILLERSEXEL 193 km*

LA BALADE ALSACIENNE

Encore une grasse matinée ou presque. Nous émergeons de nos plumards vers 7h00. Le départ de la Diagonale du commissariat de police de Strasbourg, est fixé à 11h00. Et cette fois-ci, ce n'est pas pour rigoler. Nous avons 99 heures pour bouffer le morceau de résistance de notre sandwich européen, le morceau de steak franchouillard qui vient après la première tranche de pannini. Pas question de faire une heure de tourisme par jour, ni même vingt minutes. Nous allons partir avec un seul objectif : être à Hendaye vendredi avant 14 heures. Notre feuille de route prévoit 1168 km et 7.150 m de dénivellée. Une jolie balade en perspective !*

* qui est sis rue de la Nuée Bleue ! Vous imaginez une nuée... bleue d'uniformes ?

Francis est inquiet. Il note : « Mon équipier, maître-es-itinéraire, a établi notre parcours avec soin et son amour des petites routes comme son désir de découvrir de nouveaux paysages nous ont entraînés, parfois, sur des chemins pour le moins tourmentés sinon très difficiles. Bien sûr, j'ai apporté ma contribution et quelques suggestions qui restent mineures. Je suis malgré tout un peu inquiet (c'est ma nature) et j'aurais souhaité un parcours moins long et si possible moins accidenté, compte tenu que nous allons aborder cette Diagonale, dans un état de fraîcheur très relatif, après une première EuroDiagonale assez montagneuse... La presque complète journée de repos que nous venons de passer chez l'ami Sariste René Mouëzy, à Erstein, ne fut pas du luxe. »*

Gilbert n'est pas encore inquiet. Il pense : « Aujourd'hui, ce devrait être assez cool : 200 km et pas de bosses. Demain, ce sera long : 300 bornes mais à peu près plates. Après-demain, ce sera l'enfer : 265 bornes et 3.500 m de dénivellée. Mais à chaque jour suffit sa peine ! »

Joëlle Mouëzy nous a préparé un déjeuner qui n'a rien de petit malgré l'heure - 8h40 - puisqu'il est renforcé de deux œufs sur le plat et d'une bonne assiettée de pâtes. Quant à René, il a pris une journée de congé pour nous conduire jusqu'à Strasbourg et pour rouler un peu avec nous, comme il se doit quand on est à la fois un copain et un diagonaliste. Nous faisons nos adieux à Joëlle à 9h30 (comment lui dire un merci qui ne soit pas qu'un simple merci ?) et nous commençons notre journée... en bagnole ! René nous dépose à quelques centaines de mètres de la Nuée Bleue. Nous équipons les randonneuses qui sont propres et huilées comme les mollets d'un cyclosporatif au départ d'une épreuve un frisquet matin de printemps. Nous enfilons nos blousons jaunes car il souffle un petit vent froid dont nous ne savons pas encore exactement d'où il vient. Suspense ! Il ne tardera pas à nous le dire !*

C'est une jeune fille stagiaire, tout de bleue vêtue, qui pose le cachet policier sur la page réservée au contrôle de départ. Il faut quand même l'intervention d'un galonné à triple chevron pour lui expliquer que nous ne sommes pas des Martiens et que nous ne voulons pas la lune. Du coup, elle s'intéresse à nous, avec un intérêt accru parce que " mon papa fait aussi du vélo". Gilbert en profite pour lui demander s'il y a des toilettes... C'est oui, mais c'est à l'intérieur. Il faut être accompagné... Ce que fait la demoiselle avec beaucoup de respect pour la prostate du confrère de son papa, tandis que Francis jette un regard inquiet sur notre duo bleu/jaune qui prend la direction des cellules... Il est 11 heures moins cinq.

Nous enfourchons nos montures et nous quittons la rue de la Nuée Bleue à l'heure pile. Nous entrons en Diagonale comme on entre en religion. Rien ne sera pareil durant les 99 heures qui vont suivre, c'est-à-dire jusqu'à la prochaine flûquette qui à Hendaye tamponnera la page "Arrivée" de nos carnets. Nous ne rencontrons bien sûr, aucun problème pour sortir de la ville.

Avec les rails du tram et la répétition d'hier, ce serait un comble de se tromper. Nous utilisons même scrupuleusement l'astucieux raccourci par le parking d'Auchan que nous a montré René. Tiens, au fait, nous avons la réponse pour le vent : il souffle du sud-ouest et il est aussi fort que froid. Ça vous étonne ? Pas nous !

Nous postons la carte de contrôle de départ à Plobsheim. La boîte placée sur la droite de la route en plein centre du village est une habituée. Elle doit recevoir une bonne quinzaine de cartes Départ ou Arrivée chaque année et, si elle avait la parole, elle dirait : « Salut les Diagonalistes ! Bonne route ! ». Mais comme elle ne parle pas, elle se contente de nous faire un sourire et de claquer son clapet de satisfaction quand on lui donne la carte à manger. Mais c'est un privilège réservé aux diagonalistes. Et si vous ne le croyez pas, achetez un vélo, entraînez-vous quelques années et essayez pour voir !

À Krafft, c'est le sourire de l'ami René que nous retrouvons. Il a troqué son véhicule a explosion pour son vélo et par la route de Rhinau - pas très roulante, pour ne pas dire 'tape-cul' - il nous accompagne presque jusqu'à Neuf-Brisach. Cette route est encaissée en contrebas de la

* Sariste = néologisme interne de l'Amicale des Diagonalistes de France créé sur le sigle S.A.R., Service d'Accompagnement Routier. Un Sariste n'est ni un contrôleur, ni un accompagnateur, il vient en ami à la rencontre des Diagonalistes qui passent dans sa région

* encore un aveu risqué ! Certains inconditionnels pourront y voir de l'assistance. Nous leur répondrons que le contrat d'autonomie ne s'applique que dans la limite des délais. Et nous ne sommes pas encore partis. D'ailleurs nous aurions dormi à deux pas du Commissariat sans l'aimable invitation des Mouëzy.

digue de la rive française du Rhin qu'on ne voit pratiquement jamais sauf près du bac de Rhinau et du barrage de Marckolsheim. Elle est protégée sur la droite par un rideau d'arbres qui nous coupe le vent. Nous progressons à bonne allure comme des métronomes. Quand René nous quitte, à défaut d'un caillou souvenir de notre cap Horn, nous lui promettons de lui envoyer le récit de nos aventures. Avec Joëlle, il aura assurément contribué à la réussite de notre entreprise. Merci, René !

À Biesheim, peu avant Neuf-Brisach, nous passons devant l'hôtel des Deux Clefs, le trois étoiles où nous avons fait la plus luxueuse étape de notre TDF. Un grand souvenir ! Un peu plus tard, en dégustant les sandwiches préparés par Joëlle (qui fut plus qu'une mère pour nous, c'est sûr !), nous évoquons notre arrivée dans cet établissement chic et le véritable triomphe que nous avons fait en traversant la salle du restaurant, bien remplie de belles dames et de chics messieurs, avec nos tenues maculées de boue et de cambouis, nos sacs et nos sacs poubelles ! Un grand moment de propagande pour la cause diagonaliste !

Bon, ce n'est plus le TDF mais Strasbourg-Hendaye. Alors, il faut y aller car il est déjà 14h30'. Et puis, nous avons notre cher copain, le vent, qui a repris ses habitudes. Pleine gueule, bien frais, bref le vent du galérien. C'est Francis, évidemment, qui s'est mis au turbin. Avec toute son immense expérience de la chose. Car il connaît, le cher Aveugle. C'est un expert en "vent dans la gueule". Il suffit de lire les comptes-rendus de ses 18 Diagonales. La galère en solitaire, c'est sa passion favorite. Alors, il fonce avec le Paralytique dans sa roue. Rien n'a changé depuis que nous avons quitté la Gasthaus de Lili Schuhmacher. Quant au Paralytique, il commence à se dire que si cet abruti, ce crétin, ce salopard de vent ne se calme pas, la longue traversée du Massif Central va être un obstacle quasi insurmontable. Mon Dieu, foutez-lui une trempe à cet Eole de M... D'ailleurs, pourquoi s'acharne-t-il sur nous ? On lui a rien fait pour qu'il nous en veuille comme ça. Bon, d'accord, au cap Horn c'est toujours la tempête. Mais quand même, il y a encore 2.300 km pour y arriver ! Et le pot au noir, alors ? Et la pétrole ? Et l'anticyclone des Açores ? On va bien le trouver quelque part, non ?

Nous passons les habituels bleds en 'heim' (Ensisheim, Pulversheim, Wittesheim) dans lesquels nous pouvons nous abriter un peu. C'est bon pour le moral et les bielles de la locomotive. Ce qui est bon aussi, c'est la haute silhouette de Frederik Alberda qui arrive à notre rencontre peu avant Cernay. Frederik, batave d'origine résidant à Belfort avec Wil, son épouse, est un sariste aussi actif qu'efficace. Et comme il est costaud, c'est un compagnon fort apprécié des diagonalistes en détresse ou massacrés par Eole. Nous le saluons sans descendre de machine car nous avons - Francis n'aime pas ça du tout - dix minutes de retard sur l'horaire. Une broutille pour certains, mais pas pour des sponsorisés par Festina !

Heureusement la locomotive Alberda vient doubler la puissance de la motrice Francis. Le rythme s'accélère d'autant plus que nous empruntons des petites routes moins droites, moins plates donc moins exposées. Nous traversons le village de Guewenheim dans toute sa longueur. C'est là que réside l'ex-belle fille et les deux petits-enfants, Thomas 9 ans et Nina 7 ans, de Gilbert qui avait longuement hésité à prévoir une halte. Mais comment faire entendre à ces enfants que leur 'papy-vélo' ne pourrait s'arrêter qu'un tout petit quart d'heure ? Il n'a donc rien dit et avait prévu de passer en catimini de l'autre côté du village. Il est exactement 16h45' quand nous passons devant la porte de leur école. Ouf, la sortie des classes est déjà faite.

Nous passons donc (avec un petit serrement de cœur pour le Paralytique...) sans ralentir pour aller chercher près de la gare une très agréable piste cyclable qui nous conduit en toute tranquillité jusqu'au village de Lauw où nous prenons, sur notre gauche, la route de Rougemont-le-Château, lieu de notre premier contrôle. C'est la boulangère, Madame Kessler, qui a l'honneur de poser son 'timbre humide' (appelé plus vulgairement tampon) sur la page adéquate. Comme elle est sympathique - et parce que nous avons un petit creux - nous lui achetons quelques gâteries.

La D2, puis D12, puis D4 (c'est toujours la même ! fastoche la numérotation des routes en France !) qui conduit de Rougemont à Ronchamp est excellente et agréabilissime. Nous avons l'impression qu'elle descend plus qu'elle ne monte et que le vent (abri des forêts... et peut-être

aussi de Frederik !) est nettement moins agressif. En tous cas, nous y roulons fort puisque nous rattrapons notre retard (ouf ! pense Francis). Wil Alberda, planquée dans un virage, a tout juste le temps de prendre une photo (numérique, en plus !).

Nous traversons Ronchamp sans apercevoir la chapelle de Le Corbusier. C'est la dure loi du raid diagonaliste. Pas le temps de s'arrêter ! Tu peux regarder si t'es encore lucide, s'il ne pleut pas, si tes lunettes ne sont pas trop dégueulasses. À la rigueur, tu peux lors d'un arrêt-contrôle photographier un monument ou un paysage lors d'un arrêt pipi mais encore faut-il que ton appareil soit rapidement accessible ! Quant à prendre dix minutes pour aller voir une chapelle, tu rêves, bonhomme ! Et pourtant, nous aurions bien besoin d'aller supplier le Bon Dieu de faire au moins cesser ce maudit vent. Bon, il faut aussi dire que, dans le cas précis, le bijou architectural en matière religieuse du grand Le Corbusier est caché dans un bois au sommet d'une colline. Nous nous contenterons d'une prière en roulant et d'une vieille photo faite par le Paralytique quelques années auparavant.

Les petites routes de Ronchamp à Villersexel ne sont pas mal non plus. Plus étroites, plus tortueuses, elles demandent néanmoins une certaine vigilance... si l'on n'a pas à ses côtés un pilote comme Frédéric.

Nous arrivons à l'hôtel du Commerce de Villersexel à 20 heures précises. Francis a réservé une chambre. La patronne est aimable, active et déjà informée des habitudes de ces cyclistes qui partent au milieu de la nuit. Nous obtenons donc sans problème la clef du chenil où nos randonneuses vont passer la nuit (sous la surveillance non pas d'un berger allemand comme on pourrait le penser mais de deux perruches encagées) et la promesse d'un plateau-déjeuner. Avec en prime les instructions pour quitter l'hôtel par la porte d'entrée.

Douche, dîner copieux et sympathique en compagnie de Wil et de Frederik. Une bonne soirée après, ma foi, une belle journée. Pas trop épuisante malgré le vent et la moyenne kilométrique : 22,9 km/h sur 193 km. Certes la dénivelée est faible - 640 m -, assurément nos Saristes René et Frederik ont bien aidé la locomotive mais, quand même, l'Aveugle tient une sacrée forme !

Bon, au lit. En Diagonale de France, ça ne rigole pas ! Il est 22h40' et le départ est à 4h30'.

« **Joshua est de plus en plus difficile à maintenir mer de l'arrière car le freinage des aussières le rend moins manœuvrant à mesure que la mer gonfle. Les embardées se multiplient... Et ce que je craignais finit par se produire, mais c'était ma faute, car mon attention avait dû se relâcher après une quinzaine d'heures à la barre : déporté par une lame, Joshua se met en travers et quand la déferlante arrive c'est trop tard. Une cataracte d'eau glacée me dégouline dans le cou, suivie d'une gîte rapide s'accroissant implacablement bien que sans brutalité pendant que tous les bruits extérieurs s'estompent, remplacés brusquement par le tintamarre d'une cascade d'objets dévalant à travers la cabine... trois ou quatre secondes... puis Joshua se redresse »**

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Huitième étape - mardi 23 mai
VILLERSEXEL - JALIGNY-SUR-BESBRE 304 km

PIQUE-NIQUE EXPRESS

Notre cher réveil fait très bien son boulot à 3h30. Ce qui nous change des grasses matinées précédentes. Inutile de raconter la routine quotidienne des préparatifs de départ, sinon que le petit-déjeuner sur plateau est abondant. L'hôtel du Commerce de Villersexel est une bonne maison pour les diagonalistes (507 F tout compris pour info !).

Nous quittons l'hôtel en catimini et nous récupérons nos vélos sans réveiller les deux perruches, ni même les chiens de la maison... qui doivent dormir au pied du lit de leurs maîtres. Le temps est froid, brouillasseux mais sans excès et... suspense !... sans un poil de vent.

Nous partons donc - à 4h33' selon les notes de Francis - dans d'assez bonnes conditions. Le trajet de Villersexel à Marnay est sans histoires. L'Aveugle écrit dans son compte-rendu officiel : « L'itinéraire par ce sud des Vosges est moins accidenté que je ne l'imaginai. Il nécessite malgré tout une grande vigilance, car les changements de direction sont fréquents dans les villages traversés. » Nous roulons sur des petites routes très peu fréquentées, en bon état, pas trop bouzeuses dans la traversée des villages, avec des bosses comme il faut et quand il faut pour se détendre le dos et le fessier. Il y a des prairies avec des vaches, des bois avec (sans doute) des chevreuils, des grosses fermes avec des chiens et de la basse-cour, caquetante avec ses poules et criaillante avec ses pintades. Décor profondément campagnard du département de la Haute-Saône mais aussi très paisible. C'est tout à fait ce qu'il nous fallait comme mise en jambes pour débiter cette étape marathon de 300 kilomètres.

Il est 7h30' quand nous entrons dans le petit bourg de Marnay. Perché sur une butte, il n'a pas grand chose à montrer (sauf les jours de foire) excepté le lourd clocher de son église. Ce qui nous importe, c'est qu'il soit réveillé. Mais c'est à peine le cas ! Rien d'ouvert pour faire tamponner nos carnets... Ah, si, une boulangerie où nous nous précipitons. La jeune boulangère s'intéresse à notre cas et nous propose (presque sans que nous lui demandions...) de nous faire un café pour accompagner les pains au chocolat que nous venons de lui acheter. Cette jeune dame Faivre nous conduit dans l'arrière-boutique, qui est aussi la cuisine, où elle nous présente Damien qui est à la fois son boulanger, son mari et peut-être dans quelques mois, le papa d'un bébé Faivre car il semble qu'il y ait quelque chose dans la poche-kangourou de la jeune boulangère. Pour l'instant le bébé est sage et, comme il n'y a pas plus de clients dans la boutique que de passants dans la rue, la future maman nous prépare deux bons gros cafés, bien chauds et réconfortants. Evidemment, on cause et on raconte... Il faut bien les remercier de leur gentillesse ces aimables faiseurs de pain !

C'est incroyable ce que l'heure tourne vite en Diagonale. Déjà dix minutes d'arrêt ! Gilbert pense soudain qu'il doit appeler Eliane, son épouse, chargée de nous apporter le pique-nique de midi. Il avait été convenu de préciser l'heure en début de matinée. C'est Gilbert qui pense mais c'est le Paralytique qui se lève. Avec sa spontanéité... et sa maladresse coutumière. Quelle gamelle ! La pointe de la chaussure prise sous le lino, il prend un monstrueux gadin sur ledit linoléum, bien à plat dans le style du mec qui ne sait pas plonger et qui essaie de faire le saut de l'ange depuis le plongeur de 5 mètres. Plaf ! À moitié sonné, le Paralytique ! Il se relève quand même tout seul, vexé, furieux... et, il l'avouera plus tard, assez inquiet car une douleur fulgurante - et tenace - lui a déchiré l'épaule gauche, celle qui a résisté aux soins experts de son ostéopathe (qui a la réputation d'être le meilleur de la région beaunoise... mais qui n'est peut-être pas expert en épaule !). Le brave Damien est immédiatement désigné comme coupable par la future mère car « ça fait trois mois que je lui dis de changer ce lino... Quelqu'un va finir par se casser un os ! ». Dans l'immédiat, rien de cassé et c'est le principal. Le Paralytique s'en sort bien. Une fois de plus !

Le coup de fil passé (ça sert quand même les portables !), nous repartons à 8h00', avec cinq minutes d'avance sur l'horaire programmé. Le soleil brille, la température est agréable, le vent nul (ou plutôt arrière ?) et l'Aveugle « pète le feu ». La très grande forme... Le Paralytique se dit qu'une fois de plus le coup est passé très près car, si son épaule lui fait mal, il n'y a manifestement pas trop de dégâts. Il suffit de serrer les dents puisque que c'est le meilleur remède anti-douleur !

Nous retrouvons à Chaumercenne la redoutée "route de Vesoul", bien connue des diagonalistes pour son profil terriblement casse-pattes. Heureusement pour nous (c'était prévu à l'avance !) nous tournons le dos à la préfecture de la Haute-Saône, qui doit beaucoup de sa réputation au grand Jacques Brel (« T'as voulu voir Vesoul... ») pour prendre la direction de Pesmes et d'Auxonne, où nous arrivons avec un quart d'heure d'avance sur notre horaire. Nous traversons la Saône pour gagner St-Jean-de-Losne par la rive droite et nous retraversons la Saône à St-Jean-de-Losne pour gagner Seurre par la rive gauche. Pas pour le plaisir de passer sur les ponts mais parce que c'est un peu plus court ainsi. D'ailleurs, nous traversons une dernière fois la Saône à Seurre pour aller à Chagny par un réseau de microroutes confidentielles, terrain privilégié des sorties hivernales de Gilbert et de ses collègues, les cyclos de Beaune.

Nous ne sommes d'ailleurs plus seuls dans ce Pays de Saône, région de puissantes fermes et de vastes cultures céréalières, car nous avons reçu plusieurs visites :

- d'abord, Michel Coron et Robert Jaillet, deux actifs retraités de BEAUNE Cyclos; compagnons de randonnée du Paralytique, sont venus jusqu'au-delà de Seurre pour que nous fassions un long bout de chemin ensemble;
- ensuite, Yvan Moulin qui est un voisin, un excellent ami et un précieux partenaire de Gilbert dans son action de bénévolat pour l'Association du Foyer des Jeunes Travailleurs de Beaune; nous rencontrons Yvan près du village de Chevigny-en-Valière où il possède une maison de campagne; il est venu sur son vélo tous chemins (VTC pour les initiés) faire un brin de route avec nous! Six kilomètres à 23 km/h quand on ne fait pas de vélo, c'est aussi un cap Horn. Merci, cher ami, pour ce témoignage d'amitié. Yvan nous quitte à St-Loup-de-la-Salle;
- enfin, Michel Gouin, beau-frère de Gilbert et actif leader du groupe des baladeurs septuagénaires de BEAUNE Cyclos, ardent propagandiste des bienfaits de la Petite Reine si l'on en juge par son aisance. Nous rencontrons Michel à mi-chemin entre St-Loup et Demigny.

C'est ainsi que nous arrivons à 5 au rendez-vous de Remigny, à la sortie de Chagny. Eliane et Micheline, sœur de Gilbert et épouse de Michel, ont déjà installé une débauche de provisions et de boissons sur la table de pique-nique. Quelques minutes plus tard, Bernard Faivre, diagonaliste beaunois et autre compagnon de route du Paralytique, arrive de Beaune en voiture pour apporter ses encouragements. Il sera au départ une quinzaine de jours plus tard de la Diagonale Royale: Menton-Brest.

Une fois de plus, la marche du temps s'accélère. Nous avions prévu un arrêt de 40 minutes, autrement dit rien du tout quand il faut poser pour une photo, équiper sa randonneuse de deux pneus neufs, raconter des choses et répondre aux questions, manger, s'éloigner pour aller faire pipi, remercier les copains d'être venus, éplucher une pomme, boire une bouteille de Badoit, rendre des comptes sur son état de santé à une épouse inquiète, préparer des sandwiches, noter sur son carnet que nous sommes arrivés à 12h30 (un quart d'heure en avance), qu'on a déjà fait 170 km à la moyenne 'jalabertienne' de 24 km/h (c'est sûr le vent nous pousse!). Francis qui possède le double avantage sur son compagnon de parler moins et de pouvoir faire deux choses en même temps, ne perd pas de temps et attaque d'une fourchette ferme la salade 'riz-thon-tomates'. Quand Gilbert termine le montage des pneus, il ne reste que dix minutes et il n'a encore rien bouffé. Damned! Ce n'est plus une pause mais une course pique-nique. Pourvu que ça descende par le bon tuyau!

Nous réussissons à repartir à 13h20, encore un peu en avance sur l'horaire. Gilbert essaie d'imaginer l'état d'esprit d'Eliane quand il se retourne pour lui adresser un dernier salut. Parti depuis 9 jours, revenu pour 50 minutes d'agitation extrême au cours desquelles il n'a même pas eu le temps de lui montrer le moindre signe de tendresse (peut-être le bisou d'arrivée était-il plus appuyé?), elle voit son homme repartir - Dieu sait où! - pour encore dix longues journées. Et tout ce qu'elle a gagné aujourd'hui - outre le bisou bâclé - c'est un vrai chantier à remettre en état. Elle a quand même pu voir, de ses propres yeux, que son marin n'avait pas les traits trop tirés. Maigre consolation. C'est vraiment un état bien difficile que celui d'épouse de marin au long cours, pire!, de cap-hornier.

Nous étions cinq à l'arrivée. Nous ne sommes plus que deux au départ. Devant nous, un long ruban de 80 kilomètres d'une route assez tape-cul par endroits, assez fréquentée à d'autres, montante ou descendante à chacune des écluses. Cette route est celle du canal du Centre qui conduit de Chagny à Paray-le-Monial, en passant par Montceau-les-Mines. C'est une route diagonaliste par excellence car elle est à peu près plate (écluses exceptées) et jalonnée d'un fil conducteur, le canal. Cette "voie d'eau" est la seule source de distraction avec ses innombrables pêcheurs (le Paralytique s'est toujours demandé quelles bestioles pouvaient bien vivre dans ces eaux de couleur caca d'oie car il n'a jamais - et pourtant, il y passe souvent - eu l'occasion de voir l'un de ces pêcheurs sortir quelque chose de vivant de ce cloaque), avec ses hérons cendrés, avec ses écluses qui se remplissent et qui se vident et, surtout en été, avec les petits bateaux de tourisme fluvial assez souvent dotés de blondes Nordiques, exposant sans crainte leurs épidermes laiteux aux pales et inoffensifs rayons du maigre soleil bourguignon. Il faut bien tout cela pour passer le temps, parce que sinon, qu'est-ce qu'on s'emmerde le long du canal!

On s'emm... et on fatigue, surtout après Montceau. D'abord parce que le vent a tourné et qu'il souffle discrètement du sud-ouest. Ensuite parce qu'il fait soudainement une chaleur orageuse. Et enfin parce qu'on a déjà fait 230 km à une moyenne qui n'est pas celle du facteur ! Nous faisons un court arrêt à Paray-le-Monial dans une station-service Total où nous sommes assez mal reçus. Rendez-vous compte que nous avons commis le crime de 'lèse-TOTAL' d'appuyer un vélo contre la vitre. Ici, c'est un crime ! « La marée noire, je m'en fous parce que l'Erika, c'est pas moi... mais ta grosse bécane ensacochée contre ma vitrine, pas question. » Le pollueur nous tamponne nos carnets de mauvaise grâce... et nous repartons de mauvaise humeur.

Nous n'avons pas besoin de ça car il nous reste encore plus de 50 bornes et de la bosse. Pas de la vraie méchante mais de la vicieuse qui ne montre pas qu'elle monte. Fini les platitudes du canal, fini le poussant. Ça commence à sentir le Massif Central ! Nous entrons en purgatoire pour mieux affronter l'enfer de demain. La délicieuse petite route qui conduit de St-Yan à Bonnant-sur-Loire, en passant par l'Hôpital-le-Mercier et Le Fourneau (des noms du terroir profond, issus d'un passé inconnu mais sans doute palpitant), est notre dernier moment de paradis. Elle est bonne, elle est plate et elle descend vers le fleuve.

Dans le hameau de Bonnant, on traverse sur un vieux mais solide pont métallique une Loire qui n'a rien d'un grand fleuve, surtout si on la compare à l'imposante Saône. A la sortie du pont, un virage à droite, cinquante mètres de plat que les initiés utilisent pour passer le triple plateau, un virage à droite et un mur à 10% sur 500 mètres. C'est le prix à payer pour atteindre Luneau. Et si on n'a pas mis le triple, ça fait mal ! Heureusement, nous sommes initiés.

Après Luneau, ça monte doucement mais longtemps. Puis c'est plutôt descendant jusqu'au Donjon. Et ça remonte longtemps mais doucement. Enfin, ça descend assez fort sur Jaligny-sur-Besbre où nous faisons une entrée discrète (il n'y a pas un chat dans les rues) à 19h50' très précises. Le bilan est vite fait : 304 km au compteur, 1456 m de dénivelée et une moyenne impressionnante de 23,3 km/h qui ne s'explique que par la présence d'un vent favorable durant une grande partie de l'étape. Notre-Dame du Haut de Ronchamp a entendu notre prière. Eole s'est pris une semonce et a décidé de nous donner un coup de main. « Merci compagnon ! T'es un vrai pote quand tu vas dans le même sens que nous ! Essaie de passer une bonne nuit et de te lever du bon pied car demain nous allons avoir encore besoin de toi. »

L'hôtel de Paris de Jaligny, où Francis a réservé une chambre, est excellent. Encore une étape parfaite pour diagonalistes. Après la douche, nous passons à table dans une salle de restaurant qui, contrairement à celle de l'hôtel du Commerce à Villersexel, est à peu près vide. Un seul couple occupe une table assez distante de la nôtre. Nous ne devrions donc pas nous gêner. Et bien si ! Ils nous gênent et même ils nous enquiquinent avec leurs histoires de couple en déroute. Madame attaque, Monsieur se défend et contre-attaque, Madame agresse, Monsieur insulte... Et le ton monte... Et les murs résonnent de leurs histoires personnelles et de leurs conneries dont nous n'avons strictement rien à foutre. On serait presque mal à l'aise pour eux, comme la petite serveuse qui ne sait plus trop comment faire son service. Ils nous emm... royalement et nous demandons à la petite d'accélérer autant que possible. Ce qu'elle fait. A 9h30', nous laissons le couple, apparemment illégitime, en pleine scène de ménage pour aller dormir.*

La chambre est calme, le lit est doux, la nuit sera bonne, mais courte.

« Il ne faisait plus tout à fait nuit mais ce n'était pas encore l'aube, et c'est pendant cette période de transition que le destin de Joshua a pris son tournant.

Le bateau présente exactement son arrière à une lame rapide, bien recourbée mais pas grosse, sur le point de déferler... comme de ne pas déferler. La mer montre très souvent ce genre d'hésitation.

* ceux qui dorment à l'hôtel et disposent de 280 F pour la ½ pension (544 F pour les deux avec le menu 'détente' à 95 F)

L'arrière se soulève, comme d'habitude, et, dans une brusque accélération, sans la moindre gêne, *Joshua* se plante dans la mer sous un angle d'une trentaine de degrés jusqu'à l'amorce du roof. La moitié du bateau est sous l'eau. Presque aussitôt il émerge... Nous avons failli couler à cause d'une lame un peu nerveuse, je n'aurais jamais cru cela possible. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Neuvième étape - mercredi 24 mai

JALIGNY-SUR-BESBRE - SAINT-YRIEIX-LA-PERCHE 262 km

LA CREUSE QUI NOUS GONFLE

Bis repetitum de la veille avec un décalage de 15 minutes. Le plateau du petit-déjeuner est tout aussi copieux que celui de la veille. L'hôtel roupille et nous prenons bien garde de le réveiller. Apparemment, les amants terribles ont fait la paix, peut-être sur l'oreiller car il ne manque qu'une seule clef sur le panneau en dehors de la nôtre.

Nous quittons la place centrale de Jaligny à 4h40'. La température est étonnamment douce, le ciel est parfaitement dégagé et une demi-lune montante nous indique la route. Eole dort encore mais nous comprenons parfaitement qu'il soit fatigué après tout ce qu'il a fait pour nous hier. Pas de bosses, départ facile. C'est toujours ça de pris.

Nous traversons l'Allier entre Varennes et St-Pourçain-sur-Sioule. Encore un secteur bien connu des diagonalistes de France puisque c'est là que se croisent les trois grandes Diagonales diamétrales : Brest-Menton, Dunkerque-Perpignan et Strasbourg-Hendaye. Pas leur trace géographique directe mais leurs parcours les plus usuels. A Saint-Pourçain, nous prenons sur la gauche la D987 qui conduit à Chantelle, la porte de l'enfer que nous avons nous-mêmes programmé. Il est 7h00, nous avons devant nous 220 km et plus de 3.000m de dénivelée pour atteindre notre objectif.

Ça commence par quelques discrètes escarmouches mais dès la sortie de Belenaves, le menu est présenté sans aucune cachotterie. Le hors d'oeuvre est une bosse de 11 km et 430m de dénivelée qui se nomme précisément La Bosse (quelle imagination !) et qui nous élève à 720m d'altitude. Et le reste du festin est un interminable toboggan, comme le montre le profil de l'étape sur le graphique au bas de la page 49. Une bien belle lame de scie qui finira par nous couper les pattes mais ne nous empêchera quand même pas d'arriver là où nous l'avions prévu c'est-à-dire à Saint-Yrieix de l'autre côté de ce Massif Central que l'on dit (dans les écoles) vieux et largement érodé mais dont nous pouvons vous affirmer qu'il est encore sérieusement montagneux pour des bipèdes à bicyclette comme nous. Ce foutu département de la Creuse nous a sérieusement gonflé les cuisses et tout le reste...

Mais avant d'arriver à St-Yrieix, nous avons connu quelques distrayantes péripéties, celles qui sont le piment et font l'attrait de nos randonnées.

Peu après La Bosse et avant de plonger rudement sur St-Eloy-les-Mines, le Puy de Dôme en personne vient nous saluer. Au premier plan, de beaux panoramas de forêts et de bocages, typiques de cette région. St-Eloy où nous faisons viser nos carnets dans un café du Commerce complètement désert, semble une cité morte. Pas très joyeux, surtout pour le patron. Nous regagnons les crêtes par le petit village de Youx. Suit un interminable tronçon sans grand intérêt mais sans émotion non plus. Pionsat, St-Maurice de Pionsat, Auzances. Des bourgades qui pour nous resteront des bleds sans visage. Comme toutes ces innombrables rivières dont les noms ne nous disent rien (sauf le Cher avant Auzances) mais dont chacune a creusé une vallée où il faut bien descendre avant de remonter.

À l'entrée de Bellegarde-en-Marche - dont la marche s'est arrêtée au sommet d'un relief pour nous embêter - Francis choisit de stopper près d'un petit lavoir où coule une eau

sympathique. C'est le moment de remplir les bidons rapidement taris avec ce temps de plus en plus chaud. Tout près, un panneau publicitaire vante la Course de Côte de la Tardes. Coïncidence amusante que le Paralytique s'empresse de photographier avec la complicité d'une vache qui n'a pas l'air 'folle'? Ou taquinerie de l'Aveugle qui trouve que son partenaire « **tarde vraiment beaucoup dans les côtes** » ? Première hypothèse assurément car nous suivons l'horaire prévu aussi scrupuleusement qu'un train Corail et, même mieux, puisque nous entrons dans Aubusson, cinq minutes avant l'horaire prévu.

Il est 12h35' quand nous sollicitons de la gérante d'une station Shell à l'entrée de la ville un simple coup de tampon sur nos carnets. Mais la dame est bavarde et ne nous prête aucune attention jusqu'à ce que le Paralytique tente de s'emparer du tampon qui traîne sur le comptoir. Ce qui ne plaît pas du tout à la jacasseuse mais l'oblige à prendre acte de notre présence. C'est comme ça qu'on gâche bêtement cinq minutes laborieusement grignotées. Nous traversons la ville ancienne de part en part par la Grande Rue, bordée d'antiques demeures. Nous y faisons quelques emplettes pour le casse-croûte que nous décidons de retarder un peu.

Après la traversée de la Creuse sur le Pont-Neuf, nous prenons à gauche une toute petite route, la D59, dont le tracé bordé de vert sur la carte Michelin n'a pas échappé à l'œil expert du Paralytique. Entre ce chemin touristique de la vallée de la Beauze et les camions de la N141, Gilbert n'a pas hésité une seconde. Il s'agit là de l'un de ces « chemins tourmentés » qui avaient alertés l'Aveugle mais qui, à l'usage, apportent un peu de bien-être et de fantaisie dans un parcours assez uniformisé en termes de paysages. Choix risqué, mais qui s'avère très judicieux car cette étroite vallée, très ombragée, est un vrai régal. Nous faisons une pause de vingt minutes pour avaler nos provisions, la tête à l'ombre d'un pommier et le cul délicatement posé sur une herbe bien épaisse.

Nous rejoignons la route du lac de Vassivière dans le village de Vallières. Nous sommes dans la montagne limousine, terre de granite et de sombres forêts. Nous poursuivons sans fléchir notre interminable calvaire tobogganesque dans une chaleur qui tourne à la canicule. Nous longeons la rigole du Diable sans savoir exactement ce qu'elle est car la forêt est complètement fermée. A 15h10, nous traversons Royère, sans rencontrer la moindre fontaine. Nous appelons à notre secours une vieille dame qui marche avec difficulté mais accepte néanmoins de nous remplir deux bidons. Nous lui ferions bien une bise de remerciements, mais elle est protégée par un molosse terriblement hargneux qui s'est mis en tête de bouffer du Paralytique. Et il saute si haut ce chien-kangourou que la brave vieille qui est haute comme trois pommes, doit tendre ses deux mains le plus haut qu'elle le peut pour passer les bidons à Gilbert qui n'est pas très rassuré. Elle est bien protégée la mémé. Et son toutou n'en finit pas de s'égosiller tandis que nous entamons notre descente vers Peyrat-le-Château. Cet intermède bruyant a mis fin, c'est certain, à la sieste dans la bourgade, sinon le canton, de Royère-en-Vassivière.

Nous ne verrons pas plus le lac que la rigole du Diable. Allez au Diable ! Pour la première fois depuis le pied de la bosse de La Bosse, nous prenons notre pied dans la longue et sinueuse descente vers Peyrat qui est une jolie petite station estivale, bien dotée d'hôtels de tous grades pour vacanciers amateurs de bon air, de promenades forestières sans dénivelée et d'activités aquatiques sur le lac. Nous jetons un œil furtif vers le donjon carré du vieux château et, sur notre lancée, nous filons vers Eymoutiers. Soit 5 km de montée et idem de descente. C'est comme ça !

Nous stoppons à l'entrée de cette importante bourgade près de la cabine téléphonique de la piscine municipale. Tandis que Francis investit la première, Gilbert part à la recherche d'un robinet dans l'autre. Cinq minutes plus tard, Francis a eu sa moitié et Gilbert a eu son liquide. Nous grignotons une barre - dite énergétique, bien que nous ayons davantage besoin de forces que d'énergie - nous traversons la Vienne qui n'est pas encore bien grosse et nous passons le triple plateau pour sortir de cette vallée. Une sale bosse, sur un macadam granuleux, en pleine canicule et dans la fumée des diesels. Le Paralytique marque le pas. Pour la première fois de la journée, il « tarde ». Un coup d'œil à son compteur (200 km tout ronds) lui permet de calculer mentalement malgré sa fatigue, qu'il reste encore plus de 60 km avant la porte de sortie de cet enfer. À moins que... ? Au sommet de la bosse, un plateau... Serait-ce qu'il y aurait une dent

cassée dans la scie ? Serait-ce que nous allons enfin pouvoir faire quelques kilomètres à l'horizontale ? Que nenni ! Moins de deux kilomètres plus loin, ça descend, longuement, jusqu'à Châteauneuf-la-Forêt (où nous n'avons pas vu plus de forêt qu'ailleurs) et puis ça grimpe, interminablement ! L'histoire se répète... à l'infini.

Le pire dans ce genre de profil, c'est que l'on passe beaucoup plus de temps à monter qu'à descendre. D'ailleurs, psychologiquement, on monte tout le temps parce que dans les descentes on a tout le loisir de contempler la bosse du versant opposé et de s'en faire à chaque fois une montagne. Comme nous sommes désormais dans un pays de bocage et d'élevage (c'est plein de Limousines qui ruminent et il serait aussi bien que nous en ayons une pour nous transporter et nous empêcher de ruminer !), rien ne vient cacher la triste réalité de notre avenir immédiat. « Putain, celle-là elle promet ! On va être obligé de mettre le triple ! Merde... elle passe tout en haut vers le petit bois... ». Ce qui fait que dans les montées, on se repose la tête mais on fatigue nos jambes et dans les descentes, on se repose les jambes, mais on grimpe avec sa tête. Comment voulez-vous que nous ne soyons pas épuisés après plus de douze heures d'un régime pareil ?

Nous passons à Plaisance (encore une appellation douteuse dans l'état d'esprit où nous nous trouvons), Curzac (qui n'est pas un cul-de-sac mais où notre sac est plein et notre c... douloureux), St-Germain-les-Belles (où les belles ont l'âge - ou presque - de l'église fortifiée du 14^{ème}), Meuzac (où nous retrouvons un peu de moral parce que nous venons de descendre pendant 4 km).

À Coussac-Bonneval, où il y a un château que nous côtoyons et une lanterne des morts que nous ne trouvons pas - et c'est bien dommage car nous sommes presque morts - le Paralytique sort de sa léthargie pour affirmer que le calvaire est terminé. Il a, en effet, repéré sur sa carte que la route va désormais jouxter une voie ferrée. On savait, autrefois, ménager les efforts des locos à vapeur en limitant les pentes. Donc en suivant le profil du rail, la route devrait être mollement ondulée. Mais on ne guérit pas ainsi un profil agité de spasmes depuis 200 km. Les 'molles ondulations' sont au nombre de trois et pas si molles que nous l'espérons. Francis écrit :

« Sur les 11 derniers kilomètres entre Coussac-Bonneval et Saint-Yrieix, le relief est plus doux... seulement trois côtes !

Nous entrons à St-Yrieix à 19h40. Ouf ! Une étape extrêmement difficile, qui ressemble à un BCMF^{*}, heureusement réalisée par beau temps. Dans des conditions météorologiques défavorables, elle aurait sans doute été difficile à accomplir.

Ah ! Un détail encore. Nul ne s'étonnera que cet itinéraire 'd'anthologie' soit inspiré d'une Feuille de Route de notre maître à tous, je veux parler de Patrick Plaine[♥], bien sûr ! ».

Nous sommes tellement 'zombis' que nous passons devant l'hôtel du Square sans le voir. On s'offre donc un rab de 200 m de cote... en direction de Limoges. Pourquoi pas ? Nous sommes désormais conditionnés ! Pourvu que nous sachions encore rouler sur le plat !

L'accueil du patron est mitigé. Il rechigne en particulier à nous laisser parker nos randonneuses dans le garage contigu car il faudra bien nous en confier la clef. Ce qui le contrarie. On ne sait pas bien pourquoi... Heureusement, le grognon disparaît et nous traitons désormais avec la patronne et sa fille, sympathiques et joviales, et même supportrices enthousiastes de notre projet quand nous leur quémandons le tampon réglementaire.

La chambre est correcte, la douche est bienvenue et le diner super : du saumon et des pâtes qui nous sont servies sans limitation, un fromage et un dessert, voilà bien de quoi recharger d'huile la lanterne des fantômes que nous étions en arrivant.

La distance comptée est de 262 km, la moyenne calculée est de 19,8 km/h et la dénivelée estimée (car l'Avocet de Francis s'est un peu coincé la bulle dans la fameuse bosse de La Bosse) est de 3.300 m. Une sacrée balade !

En principe, le plus dur est fait :

- pour la Diagonale de France puisque que nous totalisons ce soir 760 km sur les 1.168 prévus et 4.750m de dénivelée sur les 7.150m estimés.

* BCMF : Brevet Cyclo-Montagnard Français - randonnée en haute montagne de 200 km et 4.000m de dénivelée

♥ Patrick Plaine, l'homme aux 40.000 km annuels, quinze TDF dont l'un en treize jours, plus de cinquante Diagonales, etc.

- pour la Grande Diagonale d'Europe aussi puisque nous avons franchi notre équateur : 1.770 km sur les 3.380 km prévus.

Reste à éliminer cette fatigue qui alourdit nos jambes. Et pour cela, il faut dormir... dormir...

« Cette vérité aveuglante me frappe comme un coup de massue suivi d'un frisson glacé qui remonte le long du dos et me saisit la nuque. Je ne pense pas que ce soit la peur, il faut une raison pour avoir peur : nos peaux arriveront toujours quelque part grâce à la coque d'acier.

Mais ce que je ressens à ce moment est plus grave que la peur : je viens de comprendre brutalement, dans une sorte d'illumination, que *Joshua* est simplement un très bon bateau d'alizé mais n'a absolument rien à faire dans les parages où il se trouve en ce moment.

Sa présence est déplacée sous les hautes latitudes du pacifique Sud, où seuls les vrais bateaux ont le droit de naviguer. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Dixième étape - jeudi 25 mai

SAINT-YRIEIX-LA-PERCHE - MONT-DE-MARSAN 269 km

LE RAYON REBELLE

Francis prétend que c'était jour de grasse matinée car le départ a été fixé à 5h30'. Gilbert assure que la sonnerie du réveil à 4h25' a été terriblement douloureuse. Manifestement le marathon montagnard d'hier n'est pas digéré.

Ce soir nous avons rendez-vous avec Christian Diandet, diagonaliste de Mont-de-Marsan et bien connu dans la capitale landaise car il y préside le fameux club du Stade Montois, très célèbre dans le monde du rugby. Hier plus qu'aujourd'hui et sans doute moins que demain si d'autres frères Boniface viennent le faire remonter au Top national et à la Une de l'Equipe. Christian a été, quelques années plus tôt, l'un des meilleurs cyclosporifs de France, avec son nom en première position au palmarès - entre autres - de Bordeaux-Paris.

Mais qui dit rendez-vous, dit aussi exigence d'horaire et un Aveugle encore plus préoccupé que de coutume par la course du temps. C'est lui qui a fixé l'horaire de départ à 5h30, sachant que l'étape est courte (270 km) et normalement accidentée.

Nous quittons le Square à 5h28'. Le temps a complètement changé depuis la veille. Le ciel est gris et laisse échapper quelques gouttes éparses, pas suffisamment serrées pour en faire une averse, du moins sur les premiers kilomètres. Il ne fait pas froid et les côtes, comme celle de Lanouaille, sont des taupinières comparées aux montagnes que nous avons escaladées hier. Malgré nos jambes lourdes, nous progressons rapidement portés par un moral de granite. Dommage que ces gouttes qui ont nettement resserré leurs rangs, nous obligent à revêtir nos Gore Tex peu après Excideuil car nous descendions l'agréable vallée de l'Isle. Et sous la pluie, l'agréable devient vite désagréable.

Nous stoppons à Trélissac aux portes de Périgueux dans un... Mac Do ! La bête noire de José du Larzac ! En tout cas, quoi qu'en pense le moustachu, c'est très pratique : on peut garer les vélos contre la vitre à l'abri de l'auvent, sans que nous les perdions de vue et s'avalier vite fait, bien fait, chacun notre Big (tout est big chez les Amerlocs !) Morning, salé pour Gilbert et sucré pour Francis. 1500 calories chacun pour 25 F et quinze minutes d'arrêt. Performant, les Macs ! On peut toujours critiquer mais parfois c'est utile. Et puis ceux qui n'aiment pas, ils n'ont qu'à aller chez Dupont, au café du Pont, essayer de se faire servir le même nombre de calories dans le même temps et au même prix !

Nous repartons toujours sous la flotte qui n'est pas méchante mais bien mouillante. Nous entrevoyons Périgueux à travers la buée de nos lunettes, nous franchissons l'Isle par le pont St-Georges dans une circulation agitée (il est bientôt 9 heures) et éclaboussante, avant de s'extraire des faubourgs par une longue bosse sur une nationale 21, chargée de gros culs

essoufflés qui nous crachent dans la tronche leurs exhalaisons de fumée nauséabonde. Vite, vite, sortons-nous de là ! Ce que nous faisons une demi-douzaine de kilomètres plus loin en nous réfugiant sur une D8, dite route de Vergt, où nous retrouvons enfin un peu de calme. Sachez, cyclistes de France et d'Europe, que la seule route intelligemment cyclable de Périgueux à Bergerac (et inversement) est celle qui passe par Vergt, même si, nous devons en convenir, elle allonge le parcours de deux bons kilomètres. Mais au moins sur la D8, on respire du bon air !

Un qui ne respire pas comme il faut, c'est l'Aveugle qui vient de casser un rayon. A la roue arrière bien évidemment ! Là où l'on trouve de quoi se foutre du cambouis sur les mains et un peu partout ailleurs. Bidouiller une roue arrière sous la flotte, c'est toujours une grande joie ! Mais Francis est un expert* en la matière. A l'entrée de Vergt, il se planque à l'abri d'un haut mur de clôture pour changer le rayon défaillant.

« Equipé de moyeux Maxi-Car à boutonnière, le rechange n'est habituellement pas un problème... Mais cette fois, ça se passe mal et nous perdons près de ¾ d'heure, si j'ajoute les arrêts successifs pour retoucher la roue qui restera légèrement voilée jusqu'à Mont-de-Marsan, où le 'bon Samaritain' Christian Diandet, notre hôte du soir, remettra ma roue en état. Au contrôle de Bergerac, nous achetons quelques sandwiches et nous essayons de perdre un minimum de temps pour refaire ce retard. » écrit Francis dans son compte-rendu.

Pendant la réparation, le Paralytique s'assied à quelques mètres de Francis sur le rebord d'une fenêtre dont la hauteur ne dépasse pas celle d'un banc de jardin public (est-ce une maison de Lilliputiens ou un habitat semi-enterré ?). Aucune lumière ne brillant à l'intérieur, il croit la maison inoccupée. Soudain pris par une incontrôlable envie de dormir, il ne cherche pas à résister, se recroqueville dans son poncho et, la tête sur les genoux, il s'empresse d'aller voir si la météo est meilleure aux pays des rêves.

« M'ssieur ! ça va pas ? Vous voulez qu'on appelle un médecin ? » lui dit une voix chargée d'inquiétude, tandis qu'une main lui tapote l'épaule.

Se réveillant en sursaut, Gilbert se retourne et se trouve nez à nez avec un couple de charmants petits vieux - qui ne sont pas des Lilliputiens - mais qui semblent très angoissés par ce clochard qui roupille sur leur fenêtre à 11 heures du matin. Le Paralytique s'excuse et explique les causes de sa fatigue bien légitime... Ses interlocuteurs - qui doivent s'emm... du matin au soir - n'en reviennent pas, lui proposent un café, un lit, le Samu, Dieu sait quoi encore. Il aurait fallu accepter ce café et apporter ainsi une belle récréation à ces braves gens qui n'ont plus rien d'autre dans leur vie que les conneries télévisées... Enfin, un peu de distraction. Ce n'est pas tous les jours que Charles Péliissier s'endort sur la fenêtre de leur salon. Ils imaginent déjà qu'ils vont avoir à leur table dans leur petite maison, au moins Poulidor et Thevenet, leurs idoles d'antan ! C'est l'événement de leur vie, la gloire assurée dans le village de Vergt, l'assurance d'une plaque commémorative dévoilée par le sous-préfet, en présence de Monsieur le Maire et de la troupe de majorettes...

Mais non, rien de tout cela. Le rêve est cassé avant même de naître. Parce que le rayon est remplacé et parce que nous avons trente minutes de retard.

Le syndrome de Sigmaringen va-t-il se répéter ? Allons-nous accumuler emmerdements et retards justement le jour où nous allons dormir chez un copain ? La nervosité va-t-elle nous gagner et nous rendre fous à nouveau ?

Nous ne traînons pas à Bergerac où nous entrons à midi passé (avec 50' de retard !), débarrassés de nos vêtements de pluie car celle-ci s'est enfin arrêtée. Mieux vaut encore la compagnie du vent d'ouest qui a remis sa soufflerie en marche. Mais il n'est pas trop gênant car notre direction est beaucoup plus sud que ouest. Nous achetons quatre sandwiches lambda et deux tartelettes dans un établissement spécialisé qui s'appelle Le Flash. Comme chez Mac Do, c'est calorique et pas plus mauvais que chez Dupont. Nous sortons de la ville le guidon dans une main et un sandwich dans l'autre. Mieux vaut se presser d'avaler le casse-dalle car nous venons buter sur la colline du Moulin de Malfondat que notre route escalade, en biaisant évidemment vers l'ouest. Et bien sûr, Eole se déchaîne ! On t'avait presque oublié, et même pardonné, depuis

* « L'Aveugle décide de l'arrêt pique-nique pour changer un rayon cassé à sa roue arrière. Le Paralytique en profite pour s'installer, sortir son stock de médicaments, tartiner du Ketum sur sa cheville et de l'Hemoclar sur son genou... quand il constate - avec surprise et regret - que l'Aveugle a déjà changé son rayon et termine son repas. Mais comment fait-il pour faire de la mécanique et bouffer en même temps ? »

Le TDF de l'Aveugle et du Paralytique, page 48

que ton cousin de l'Est nous avait si gentiment aidé dans notre longue traversée du Centre. Francis avait bien prévenu Gilbert que la bosse était coriace mais avec le vent, elle est encore bien plus que ça !

Après avoir rampé jusqu'au niveau du Moulin, nous traversons le vignoble, d'abord les blancs de Montbazillac puis les rouges de Bergerac, petits terroirs pour nous qui fréquentons habituellement les Margaux et autres Pommard. « C'est pas bon le Bergerac ! » glisse Francis à son compagnon qui consent mais ne dit rien car il est à l'ouvrage. Cette route de Marmande, exposée au vent et fortement ondulée, n'est pas facile à négocier.

Nous traversons Eymet dont des panneaux publicitaires vantent de merveilleuses choses à base de foie gras et une bastide du 13^{ème} siècle que nous ne voyons point. A Miramont, nous sommes déjà en Guyenne et à Seyches - où le soleil est de retour - nous laissons la route de Marmande pour prendre une D641 vers Gontaud-de-Nogaret et Le Mas d'Agenais. Il s'agit d'un "raccourci" découvert par l'Aveugle lors d'une reconnaissance depuis sa résidence bordelaise. Raccourci kilométrique ? Indiscutablement : moins 1,5 km ! Raccourci chronométrique ? Sûrement pas car en place d'une longue mais faible pente pour accéder à Casteljalous, il faut escalader quatre ou cinq bosses à 6 ou 7 % qui pèsent lourd dans la balance. Même pour Virenque quand il n'est pas piqué ! Etonnant cet itinéraire proposé par le régional de l'étape, d'autant plus que Michelin ne s'y est pas trompé : le raccourci gagne le match des "chevrons"^{*} par 4 à zéro et encore celui du mur à la sortie du Mas d'Agenais a été oublié. La prochaine fois, il faudra que l'Aveugle se munisse d'un chrono et de sacoches pour chiader ses variantes. Pour faciliter le tout, le vent qui a dégagé le ciel, a tourné au sud-ouest. Même dans les pinèdes de la forêt landaise, il nous vole au moins 2 km/h !

Il est déjà 17h25' quand nous stoppons à Houeillès pour un arrêt contrôle-goûter-rafraîchissement qui est fort bien venu. Ce Maquis Landais qui nous accueille et qui nous tamponne est agréablement frais ! Et une bonne tarte, ça redonne du tonus ! Mais, nous ne sommes pas encore arrivés. Il reste 60 bornes pour Mont-de-Marsan et quelques belles lignes droites en perspective.

Gilbert passe un "coup de portable" à l'ami Christian qui a prévu de venir à notre rencontre. Comme il est déjà en route et comme c'est un CGV^{*}, nous le rencontrons une huitaine de kilomètres plus tard. Arrêt, demi-tour pour Christian, embrassades chaleureuses et en route ! Le Paralytique se planque derrière les deux locomotives qui ont beaucoup de choses à se dire... Mais il est difficile de rouler à deux de front car la circulation est dense et rapide. On aurait dû dessiner des routes en S dans la forêt landaise... ou alors ouvrir des pistes cyclables ! Les Landes, ce n'est pas la Beauce. Si les routes sont interminablement droites, elle ne sont jamais vraiment plates. Toujours un léger faux plat, tantôt montant quand le compteur descend à 22, tantôt descendant quand le rythme de pédalage s'accélère pour monter la vitesse jusqu'à 26. Nous ne trouvons qu'une seule bosse, inattendue, dans le village de St-Justin.

Quelques kilomètres plus loin, Christian tend le bras vers la gauche et nous empruntons une petite route, étroite et tranquille où le silence nous surprend après les Rrrraoh et les Vroumm qui nous vrillaient les oreilles toutes les quinze secondes depuis deux heures. Nous pouvons enfin déplier nos carcasses, instinctivement recroquevillées pour essayer de nous protéger d'un danger latent. Nous pouvons enfin humer l'air pur de la forêt.

Christian nous conduit en parfait connaisseur - c'est son jardin ! - jusqu'au village de Bougue où, derrière la petite église, passe une piste cyclable qui n'est pas dans le meilleur état que nos pneumatiques pourraient exiger mais qui est délicieusement sympathique et agréable à parcourir après une journée où le nombre de kilomètres partagés avec des bagnoles a été vraiment trop important (exception faite du secteur de Vergt entre Périgieux et Bergerac et du "raccourci" de l'Aveugle, qui de ce point de vue a été bénéfique).

Il est presque 20h30' quand nous déposons nos vélos dans le garage de la villa Diandet : 269 km, 1480 m de dénivelée et 21,8 km/h de moyenne. Nous achevons une étape que nous avions crue beaucoup plus facile. C'était sans doute faire fi de la fatigue accumulée et du vent

^{*} un chevron indique une pente entre 5 et 9% sur au moins 200 m

^{*} Cycliste à Grande Vitesse

d'ouest qui est venu d'abord nous apporter la pluie et ensuite une opposition certes modérée mais néanmoins bien réelle dans le vignoble bergeracois.

L'accueil chez nos amis Diandet est chaleureux, excellent, capouésien, en un mot familial ! Nous goûtons pleinement le dîner de Christiane et les soins que Christian apporte à nos machines (en particulier à l'alignement de la roue arrière de Francis). Il est déjà 23 heures quand nous regagnons nos chambres respectives. Le réveil est réglé sur 4h00.*

« - Françoise...

J'étais sur le point de lui dire : « Pardonne-moi, je me suis trompé, c'est par Panama que nous devons rentrer, Joshua n'a rien dans le ventre. »

- **Oui...**

- **Baromètre ?**

- **... On dirait qu'il veut remonter... Je suis sûre qu'il touchait la barre des 739 la dernière fois et maintenant il ne touche plus...**

La dépression s'éloigne. Cela me fait penser à la phrase du chirurgien : « S'il tient jusqu'au jour, il s'en sortira. ». Mais comment faisait Vito Dumas* qui prétendait torcher de la toile, vent arrière par tous les temps ? Vito quel était ton secret ? »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Onzième étape - vendredi 26 mai
MONT-DE-MARSAN - HENDAYE 146 km

LA CORNICHE POUR SE FAIRE PLAISIR

Il fait mal le réveil à 4h00 ! Manifestement la fatigue s'accumule.

Nous descendons à 4h30 pour équiper les vélos. Les Diandet sont déjà debout. Tous les deux ! Christiane s'affaire pour préparer le petit-déjeuner sous la véranda où nous avons dîné la veille.

Un violent big-bang retentit soudainement. Francis vient « d'embrasser la porte en verre » selon l'euphémisme qu'il porte sur son carnet de route. Une embrassade qui ressemble davantage à un choc particulièrement brutal. La porte tient, mais notre pauvre Aveugle a été violemment projeté en arrière et, en essayant de se rattraper, il a glissé sur la marche et s'est retrouvé en position de grand écart, à moitié sonné ! Bilan : une petite déchirure musculaire qui va l'handicaper sérieusement à chaque démarrage ou à chaque changement de rythme. Il a aussi une belle coupure de l'arête nasale. Heureusement, Christiane Diandet est infirmière et intervient rapidement pour arrêter l'hémorragie.

Cet incident, qui aurait pu mettre un point final à notre aventure, ne se termine pas trop mal quand même. Francis est capable de pédaler et, même s'il souffre, il a déjà prouvé qu'il était vraiment un très, très "dur à cuire". Il se remet de ses émotions en avalant une belle ration de toasts.

Nous quittons la villa Diandet à 5h05', sous la conduite de Christian qui a troqué son vélo pour sa voiture afin de nous guider jusqu'au centre-ville. Il fait une température agréable et le ciel affiche quelques étoiles qui sont plutôt un bon signe. Il n'y a pas de vent. Chut, ne le réveillons pas !

Nous prenons la direction de Dax pendant 5 km puis nous laissons la "quatre voies" pour une départementale qui va à Souprosse. Le terrain est plat et nous roulons à bonne allure. Francis ne se plaint pas, mais sa blessure le titille manifestement.

À Souprosse, nous quittons la forêt landaise pour entrer en Chalosse. Cette fois-ci, c'est la vraie. Tout à fait à la hauteur de sa réputation, en particulier dans les rudes bosses de Mugron

* de Capoue, là où Hannibal le Grand succomba aux délices...

* Vito Dumas a accompli en solitaire un extraordinaire tour du monde d'ouest en est par le cap de Bonne-Espérance, la Tasmanie et le cap Horn, à bord du Legh II.

et de Monfort, grosses bourgades, capitales locales d'un terroir riche de son agriculture et de sa gastronomie (foie gras). La Chalosse est une région de collines très cultivées, sur lesquelles la route nous offre parfois de belles perspectives. Le ciel est plus chargé que nous l'avions cru et des nappes de brume trainent au fond des vallées.

Nous stoppons à Habas pour le dernier contrôle de cette Diagonale que nous effectuons dans un petit bistrot au centre du village, le café de la Paix, avec en prime un bon café noir pour nous réveiller. Il est 8h05' et nous avons fait un peu plus de 60 km. Tout va bien. Le final sera plus facile. Nous plongeons sur Labatut et la vallée du Gave de Pau. Un dernier coup de rein à Cauneille et nous arrivons à Peyrehorade sous un timide soleil. Le vent ne s'est toujours pas levé et c'est très bien ainsi.

Francis appelle son ami Pierre Bailly, qui réside à St-Jean-de-Luz et qui doit se joindre à nous pour la fin de l'étape. Avant de traverser les Gaves réunis, nous retirons blousons et jambières car le soleil promet de chauffer. C'est toujours un moment d'euphorie que celui où l'on peut mettre les pattes à l'air, après un départ très matinal dans une atmosphère froide et humide. C'est comme une sortie de prison. C'est une grande bolée d'oxygène, une liberté retrouvée. Instantanément, la vitesse de croisière augmente de 1 ou 2 km/h. Simplement parce que la tête va mieux et que le vélo c'est dans la tête, n'est ce pas ?

La petite route sur la rive gauche des Gaves puis de l'Adour, qui va de Peyrehorade aux portes de Bayonne, est tout simplement une merveille ! Rigoureusement plate, étroite, peu fréquentée, avec une chaussée en assez bon état, c'est plus d'une trentaine de kilomètres de plaisir absolu. Et quand on a, en plus, la chance de la parcourir sans avoir à courir, avec un beau soleil et sans vent, c'est un très grand moment de bonheur.

Un peu avant Urt, nous rencontrons Pierre qui fait demi-tour et prend place aux côtés de Francis. Comme ce fut le cas après notre passage du Rhin, Gilbert s'isole derrière le duo pour goûter sans interférence ces instants d'extase.

À l'entrée de Bayonne, c'est Gilbert Videau, l'homme qui eut l'idée de l'appellation Grande Diagonale d'Europe, qui est venu, en voiture et en tenue civile, nous saluer au passage. Nous entrons dans la capitale basque et nous passons en quelques hectomètres de la quiétude à la turbulence, du silence au tintamarre, de l'air pur aux gaz d'échappements, de la sérénité à la peur... La nationale 10 de Bayonne à St-Jean-de-Luz vers 11 heures du matin, c'est plus qu'un calvaire pour le cyclo. C'est un supplice, c'est une persécution, c'est un martyre... Il faut vraiment avoir envie d'aller à Hendaye pour se taper cet enfer...

Il y a heureusement une échappatoire dans le village de Guéthary : la piste cyclable du bord de mer. Mais il faut la connaître car elle est bien mal fléchée. Elle est aussi assez tordue et non asphaltée en plusieurs secteurs. Mais quel plaisir ! Nous apprécions beaucoup l'idée de Pierre, notre mentor qui connaît très bien cette piste et qui nous pilote sans hésitation. Le chemin est parfois un sentier caillouteux (Gilbert règle au comptant cette fantaisie par une crevaison à l'arrière, autant en raison d'un caillou que d'un pneu légèrement dégonflé) mais les paysages marins sont sublimes, malgré la pollution bétonnière. Merci Pierre, pour ces petites vacances à la campagne.

Nous glissons la 'carte arrivée', geste contractuel imposé par le règlement des Diagonales dans les 50 derniers kilomètres du parcours, dans une belle boîte à lettre aussi jaune que les fleurs de laurier (ou assimilé) qui flambent sur la haie voisine. Nous ne savons pas très bien où nous sommes mais peu importe.*

Nous débouchons directement sur la plage de Saint-Jean-de-Luz ou plus exactement sur la longue digue qui constitue la promenade de la plage. Cette station balnéaire est un véritable bijou que nous parcourons dans toute sa longueur et que nous savourons même avec beaucoup de plaisir.

Il était prévu, à la demande de Francis qui souffre de sa blessure comme en témoigne sa position " sur le bec de selle ", que nous terminions l'étape par la N10. Mais au moment de franchir la Nivelle et d'entrer à Ciboure, l'Aveugle change d'avis et opte pour la corniche

* Marc Hehn, le délégué national aux Diagonales de France, nous retournera cette carte avec nos carnets de route. Elle porte le timbre postal « St-Jean-de-Luz ».

basque. Le Paralytique s'empresse de faire une bise (virtuelle car les gadjins ça suffit !) à son compère pour cette décision courageuse. Il faut compter 4 bons kilomètres supplémentaires par le bord de mer et quand on souffre, un quart d'heure c'est long ! C'est long, mais c'est bon, surtout quand on ne souffre pas (sinon des guiboles pas encore remises des étapes précédentes). Nous traversons donc Ciboure, puis Socoa qui ferme la baie de St-Jean vers le sud, nous escaladons la falaise (tiens le vent s'est levé) avec ses très curieuses couches de marnes et de schistes qui font penser à un gigantesque millefeuille de couleur sombre incliné à 60° prenant un bain dans les eaux turquoises de l'océan. Sur la gauche, toute proche, la Rhune (900 m) et son habituel bonnet de brume. Elle est au Pays basque français ce que le Pic Saint-Loup est au Pays montpelliérain et le Christ du Corcovado aux Cariocas, un totem géant, un fétiche vénéré par les populations locales. Si un Dieu vengeur réduisait la Rhune à un petit tas de pierres, comme le gamin écrase son château de sable parce qu'il ne veut pas le laisser à d'autres en quittant la plage, le Pays basque ne serait plus ce qu'il est...

Peu après le parc du château d'Abbadie, la route plonge sur Hendaye-plage, le fief du Sieur Serge Blanco, gloire du rugby français et propriétaire d'un centre de thalassothérapie, ainsi que de multiples annexes commerciales, immobilières et hôtelières. Vaste quartier résidentiel rutilant de peinture, garni de belles villas et de luxueuses voitures, paré d'une luxuriante végétation qui témoigne de la douceur du climat (palmiers, mimosas, eucalyptus), Hendaye-plage nous fait quand même un peu l'effet d'une usine pour touristes munis d'un portefeuille en bonne santé (Serge Blanco vous retape la santé et vous tape le portefeuille !). Pas des aristo mais des bourgeois "qui ont réussi dans la vie". C'est un peu La grande Motte du sud-ouest !

Comme nous ne sommes pas des bourgeois en quête de thalassothérapie (encore que cela ferait beaucoup de bien à nos musculations saturées de toxines...) mais des diagonalistes en cours de contrat dont le terme approche (fin du délai à 14h00), nous ne trainons pas. Il est 12h45' et il vaut mieux en finir rapidement. D'abord parce qu'il est bientôt l'heure de déjeuner et ensuite parce qu'il est préférable de garder un délai de sécurité. Un accident est si vite arrivé !

Il est 13 h00 sonnantes (on ne l'a pas fait exprès !) quand nous pénétrons dans le Commissariat d'Hendaye. Nous tombons sur un spécialiste. Les diagonalistes, il connaît. Il va quérir un grand cahier (fourni par Gilbert Videau, à l'origine de cette belle initiative) et nous couche d'une écriture appliquée à la suite de nos glorieux prédécesseurs... dont nous-mêmes car nous ne sommes pas à notre première arrivée (ou départ) à Hendaye.

Nous rejoignons l'Hôtel Santiago, la nouvelle Mecque des diagonalistes en Pays Basque. Situé à deux pas du Commissariat, cet hôtel simple a pour patron un jeune homme qui "nous aime bien", au point de faire une photo de chaque randonneur ou de chaque équipe qui vient loger chez lui. Notre chambre a été réservée. Les vélos sont libérés de leur barda et entreposés dans la deuxième salle du restaurant. Dany Bailly, l'épouse de Pierre, nous a rejoints. Nous passons à table... Nous mangeons 'basque' (piperade au jambon ou axoa de veau) et nous évoquons cette magnifique fin d'étape. La matinée a été très forte, très intense, très riche...

Mais la fatigue nous submerge... Notre projet est toujours à ce moment de prendre le départ pour Lisbonne dès le lendemain à 6h00. Le temps de récupération est donc court. Pendant que nous nous douchons, les Bailly partent à la recherche d'une pharmacie pour acheter une pommade pour soigner la contracture de Francis qui souffre de sa cuisse. Nous appelons nos épouses respectives. Elles ne sont pas contentes du tout et elles se sont mises en tête de nous convaincre d'arrêter. C'est un vrai complot, monté à coups de téléphone entre Bordeaux et Beaune. Quoi ? Sous le prétexte que nous sommes (un peu ? beaucoup ?) fatigués, nous devrions renoncer à notre cap Horn ? Mais, c'est une hypothèse que nous n'avons même pas envisagée ! Ce ne sont pas elles qui pédalent, nos moitiés !

Nous décidons... de surseoir à toute décision, concernant notre départ. Francis se fait un long massage et nous somnolons jusqu'à 17 heures avant de procéder à un examen aussi objectif que possible de la situation.

D'un côté, nous sommes, de toute évidence, assez marqués physiquement, surtout par le manque de sommeil et les heures de selle. De plus, Francis souffre de sa cuisse.

De l'autre côté, nous avions prévu cette situation puisque nous disposons d'une journée complète de rab : nous sommes vendredi et notre vol de retour quitte Lisbonne samedi en huit. Cette journée, qui dans l'idéal aurait été réservée à la visite de la capitale portugaise, avait aussi été prévue pour un repos de récupération. Pourquoi ne pas l'utiliser ? De toutes manières, nous pouvons, en partant le lendemain, parvenir à Lisbonne dans les délais mais sans doute pas en forme suffisante pour aller faire du tourisme... Si c'est pour rester au lit, autant le faire ici. Notre décision est prise. Nous décidons d'un commun accord de repousser notre départ d'Hendaye de 24 heures. Et dans l'immédiat, nous optons pour reprendre notre sieste...

Tandis que Francis soigne sa jambe et appelle d'une part son épouse pour lui annoncer la nouvelle et d'autre part, les Bailly pour organiser notre programme du lendemain, Gilbert prend son vélo pour aller faire quelques achats en ville, en particulier des fruits (pêches) et des cartes postales.

Le soir, nous dînons en compagnie de Gilbert Videau et de Pierrette Bidart*, sa partenaire dans la vie et dans les Diagonales. Ils viennent tous les deux de terminer le second cycle et d'entrer dans le club très fermé, une trentaine d'unités, de ceux qui ont réalisé les 9 Diagonales de France dans les deux sens (Super Palmarès). Le sujet principal de la conversation (en dehors des précisions culinaires apportées par Pierrette sur la piperade et l'axoa) n'est pas très difficile à deviner.

Malgré notre immense plaisir de partager notre passion avec Pierrette et Gilbert, nous les laissons à 21h30'. Un quart d'heure plus tard, nous tombons dans un sommeil de plomb qui dure jusqu'à 8h15...

« - Françoise... excuse-moi c'est important, attrape le bouquin de Merrien et cherche à Vito Dumas.

- Attends, je cherche... J'ai trouvé quelque chose d'important, je crois. Je lis : " quand le vent durcit, gardant toute la toile, le bateau fait une sorte de planning sur la lame, dépassant par moment les quinze nœuds. Au début, c'est impressionnant ; après on s'habitue ; allant aussi vite que la lame, elle n'est plus dangereuse." Plus loin : " On dit que torcher de la toile par gros temps est une folie ; c'est peut-être fou, en effet, de la façon dont certains le font ; mais quelquefois il est tout aussi idiot de ne pas en porter assez. Des bateaux se sont perdus, justement, parce qu'ils l'avaient trop réduite..."
- Mais ça ne tient pas debout, pour des yachts comme Joshua ! »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Etape virtuelle, sans numéro - samedi 26 mai
HENDAYE 0 km

LA BULLE

Lever à 8h30' pour une journée de farniente.

Il fait très beau. Peut-être y a-t-il du vent, mais quand nous ne roulons pas, il peut souffler comme il veut et d'où il veut. La matinée est consacrée à l'écriture de cartes postales, à la mise à jour de nos carnets de route et de notes, à une petite lessive et à la confection des paquets de linge sale, que nous ferons envoyer à nos épouses respectives. Décidément, le sort des épouses de diagonalistes est peu enviable !

Vers 11h30', Pierre Bailly passe nous prendre. Il nous emmène dans le superbe petit appartement, résidence secondaire que beaucoup classeraient en principale, qu'ils possèdent dans la banlieue de St-Jean-de-Luz. Nous déjeunons sur la terrasse, avec la Rhune comme

* « Pierrette Bidart, diagonaliste chevronnée, qui réside à Briscous à une dizaine de kilomètres d'ici (Hasparren), est venue dîner avec nous. Elle est sapée d'un joli tailleur rose, comme pour un dîner de gala, et nos tenues clochardesques nous semblent soudainement un peu lourdes à porter. »

Le TDF de l'Aveugle et du Paralytique, page 81

convive d'honneur. Il fait un temps superbe et nous passons un délicieux moment. Bien réel, malgré cette journée virtuelle dans notre conquête de l'Ouest.

L'après-midi est de nouveau consacré à une sieste. Pour le moins, nous aurons presque rattrapé notre retard de sommeil ! Le soir, nous allons à pied dîner dans un restaurant du centre-ville. Rien à signaler de particulier... sinon que le beau temps est déjà fini. Pendant le repas, il tombe une bonne giboulée et le vent d'ouest a remis en route sa soufflerie. Sûr qu'il a commencé à chauffer la machine pour nous emm... demain. Vent germanique ou vent espagnol, même combat ! Un seul objectif : empêcher ces deux prétentieux d'arriver "là où la terre finit".

Nous allons jeter un dernier coup d'œil sur nos randonneuses (qui ont une meilleure tête après le coup de chiffon qu'elles ont reçu). Les plaques de cadre Hendaye-Lisbonne sont bien en place. La troisième tranche du méga-sandwich européen est prête à la consommation. La grande bouffe commencera demain matin à 6 heures.

Nous avons "sonné" le patron dans ses appartements (le Santiago est fermé le dimanche) pour régler la note, pour négocier un petit-déjeuner sur plateau et pour combiner une stratégie de départ sans enquiquiner personne. C'est simple. Le bac de fleurs est mis à contribution. C'est lui qui aura la responsabilité de garder la clef d'entrée...

Francis termine son tube de pommade. La contracture va mieux. Mieux que nos tendres épouses... qui ne sont toujours pas persuadées que notre décision est la bonne. Mais qu'y peuvent-elles ? Elles se sont mises en tête que la fatigue nous avait fait perdre notre lucidité et qu'un accident, plus grave que celui de Francis la veille, devenait probable, sinon certain. Mais nous avons suffisamment d'expérience pour savoir que nous sommes loin d'avoir épuisé nos ressources physiques. Cette journée a été très utile pour nous refaire les jambes.

Il est 21h30. C'est l'heure de dormir.

« - Françoise !... cette vague est méchante, cale-toi contre la cloison avant... »

Elle n'est pas énorme, mais je l'ai reconnue : c'est celle qui a failli nous planter, tout à l'heure, mais elle fait partie du calibre au-dessus.

Quand la lame, arrivant sous un angle d'une dizaine de degrés, commence à soulever l'arrière, Joshua prend un peu de gîte, ce qui est normal. Puis, il est lancé à une vitesse fantastique, malgré toutes ses aussières lestées, par cette lame nerveuse qui ne se donne même pas la peine de déferler, et Joshua augmente sa gîte, sans enfoncer l'avant, ce qui est normal, puisque la joue sous le vent s'appuie sur l'eau à la façon d'un ski. Quand le "planning" s'est terminé après une trentaine de mètres, j'avais la réponse de Vito Dumas.

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Douzième étape - dimanche 27 mai
HENDAYE - NAJERA 207 km

LES PIEGES DE LA NAVARRE

Le réveil du paralytique explose à 5h00 sonnantes. Rodés par l'habitude, les affaires sont méthodiquement et rondement menées. À 5h50', les machines sont équipées. À 6h10', nous terminons notre petit-déjeuner préparé la veille au soir par le patron (ce n'est pas le Frühstück d'Otto Schuhmacher !). À 6h15' très précises, nous quittons le Santiago plongé en léthargie. Comme prévu, nous laissons la clé dans le massif de fleurs (mais il faut pas le dire car le patron ne veut pas que cela se sache...). Il pleuviote, le ciel est d'un gris un peu sinistre, mais il ne fait pas froid. Comme l'averse se fait plus forte au moment de poster la carte de départ, nous troquons le coupe-vent pour le Gore Tex. Evidemment, l'intensité de la pluie diminue instantanément. Tant pis, nous conservons le Gore Tex.

Nous passons la frontière, sans voir un flic, ni même un chat. Mais sommes bien en Espagne car les panneaux en langue basque ne sont plus désormais doublés dans notre langue. Pour l'instant, ça ne nous gêne pas trop. La vallée de la Bidassoa s'ouvre devant nous et ne nous laisse aucune option : elle est encaissée entre des murailles de granite et il suffit de la suivre.

« Tiens, je suis en forme ce matin », pense le Paralytique, qui suit l'Aveugle avec facilité.

« Mais non mon gars, c'est ton copain, le vent d'ouest, qui est venu fêter votre départ. Et comme votre direction est plutôt sud-est, il te donne un coup de main. Mais tu ne perds rien pour attendre... » lui souffle à l'oreille son ange gardien qui, lui, ne se prend jamais pour celui de Virenque...

Les quarante premiers kilomètres sont faciles mais sans grand intérêt. Nous roulons dans la grisaille. La chaussée est en bon état et la circulation très dispersée. Un dimanche matin à l'aube, c'est assez normal. Nous laissons sur notre gauche le gros bourg de Bera (ou Vera, selon la langue que l'on pratique, basque ou castellano, et qui de toute façon n'est pas la nôtre) et ses maisons typiquement basques avec crépi blanc, colombages, balcons de bois et toits en avancée.

Après le village d'Oronoz, sentinelle de la vallée du Baztán, porte d'accès aux cols de Luziniaga et d'Ispéguy bien connus des chasseurs de cols de la région, la route se redresse soudainement pour escalader les pentes du puerto de Belate (ou Velate), passage vers le bassin de l'Ebre, le grand fleuve qui draine tout le Nord de l'Espagne. Au niveau du village d'Almandoz, nous sommes contraints de laisser la nationale - où les camions commencent à polluer l'atmosphère - pour prendre sur la gauche l'ancienne route du col, tortillonneuse, au revêtement dégradé par endroits mais délicieusement calme et déserte. Elle dessine de délicats lacets dans de grasses prairies. La pente est modérée et, le vent aidant, nous escaladons les 6 km du col à un agréable 12 km/h qui suffit à nous montrer que le gros coup de fatigue des jours précédents est passé.

Au sommet, le vent nous agresse littéralement. De puissantes et glaciales rafales, nous contraignent à enfiler jambières et Gore Tex avant même de prendre le temps de pisser. Si la montée était belle, le sommet est décevant. Très boisé, il n'offre aucune ouverture. Bien emmitouflés et planqués derrière un arbre, nous prenons le temps de manger des restes de provisions, préparées à Mont-de-Marsan par Christiane Diandet ! Francis ne jette jamais rien, surtout quand les emballages ne portent pas de date limite d'utilisation. Avec raison, puisque le sandwich remplira parfaitement son rôle. Pendant que nous mastiquons (à vitesse accélérée car le froid nous fait claquer des dents !), de discrets craquements attirent notre attention. Nous en découvrons la cause dans un fut métallique qui sert de poubelle. De minuscules souris dégustent avec frénésie des vieux journaux. Compatissants, nous pensons leur faire une gâterie en jetant des croûtes de pain... mais elles les snobent dédaigneusement. C'est sans doute une race de rongeurs papyrophages, à moins qu'il ne s'agisse de petits fonctionnaires du service de la voirie en charge du traitement des ordures ménagères.

Mais il fait beaucoup trop froid pour poursuivre notre enquête sur les rongeurs hispaniques et, après avoir fait la photo - très originale, disons-le - du panneau sommital, nous nous lançons courageusement dans la descente, balayée par les rafales de vent et de pluie glacée. Les gants longs et la capuche du Gore Tex ne sont pas de trop ! Il ne doit pas faire plus de 3 ou 4° et pourtant nous ne sommes qu'à 847 m d'altitude. Ce n'est quand même pas l'Himalaya !

La descente est longue. Pratiquement jusqu'aux premiers faubourgs d'Iruñea/Pamplona, plus connue en français sous le nom de Pampelune, la grande capitale de la province basque de Navarre. Nous suivons les panneaux 'Centro' qui ne requièrent aucune capacité linguistique exceptionnelle. La ville est grande (200.000 habitants) et le panneau d'entrée est géant. Nous laissons sur notre droite la vieille ville et sa cathédrale pour traverser de part en part la partie moderne avec ses larges avenues bordées d'immeubles très cossus et ses places ornées de massifs floraux bien dessinés par des artistes en la matière. Nous faisons une courte halte pour l'achat de cartes postales, de pain et de pâtisseries de type 'chocolatines'. Il est 11h30 et nous avons déjà parcouru 90 km. Nous décidons de continuer de rouler encore une trentaine de kilomètres et de casser la croûte dans un restaurant, sachant qu'en terre ibérique, ça ne coûte pas cher mais que l'on ne sert pas avant 13 heures.

Photocopie du plan de la ville sous le nez, nous effectuons une traversée sans faire un hectomètre de rab. Il est vrai que par les grandes avenues à quatre voies avec terre-plein central, le seul frein est l'énorme quantité de feux rouges que nous respectons (presque) scrupuleusement, sachant bien qu'en terre latine, la courtoisie germanique n'est pas de mise.

Arrivés à Pampelune par le nord, nous en sortons par le sud-ouest. Dès la sortie, le vent nous agresse. Comme aux plus belles heures de notre étape en Bade-Wurtemberg ! Un vent froid, violent, qui souffle en sournoises rafales tourbillonnantes. Ah, le con !

Une dizaine de kilomètres après Pampelune, se dresse devant nous une ligne de crête coiffée de gigantesques éoliennes. Il y en a plusieurs dizaines. Espacées d'une cinquantaine de mètres les unes des autres, elles forment une longue rangée de hautes colonnes blanches. La N111, que nous suivons, ne dessine pas de virages pour monter à l'assaut de ces modernes moulins à vent qui rendraient fou le père Don Quichotte s'il était encore des nôtres. Mais pour vaincre un tel adversaire, il lui faudrait sans doute une sacrée dose d'EPO. La crête nous abrite du vent, ce qui n'est pas un mal car la pente est rude. En approchant du sommet, le vrombissement des immenses hélices est impressionnant. Si l'on pouvait seulement, récupérer un peu d'énergie pour compenser celle que l'on dépense à vaincre ce vent de galère qui nous reprend en main dès le sommet du col qui a pour nom Puerto del Perdón et une altitude de 679 m.

Nous rechaussons les blousons pour descendre vers Puente la Reina.

Le long de la route qui cerne cette très vieille cité, nous sommes surpris par la présence d'un grand nombre de randonneurs pédestres, lourdement chargés. Mais oui, sots que nous sommes, nous avons rejoint le camino de Santiago, le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Et tous ces marcheurs sont des pèlerins.

Il est 13h20, c'est l'heure de la pause et les nombreux cafés et restaurants sont en pleine activité. Nous jetons notre dévolu sur un petit café bar qui affiche un menu du jour à 1000 pesetas, soit 40 F.

Le service est rapide, la patronne aimable, les convives indifférents. Ici, on est habitué aux pèlerins et il est dit que, tant que nous serons sur le camino, nous serons des pèlerins. Le voyageur à pied, à cheval ou en vélo, va à Compostelle. Pas ailleurs ! Et surtout pas à Lisbonne. Qu'est-ce qu'on pourrait bien aller faire à Lisbonne quand Saint-Jacques vous attend là-bas, dans son sanctuaire au cœur de la Galice ?

Nous ne discutons pas et en bons pèlerins que nous sommes devenus, nous avalons une agréable salade mixte avec un œuf et une asperge (une seule !), un 'pollo/patatas fritas*' et une salade de fruit. Avec une Heineken et une bouteille d'eau minérale, on s'en sort pour 112 Francs. Ça ne vaut pas le coup de s'en priver et de casser la croûte en pleine nature avec ce vent de chien qui nous glace.

Gilbert prend cinq minutes pour aller faire un petit tour dans le centre-ville, où les rues sont si étroites qu'une camionnette ne peut s'y glisser. Il est probable que dès le Moyen Age, les édiles avaient dû imposer des sens uniques pour faciliter le transit des chariots. L'étroitesse de la Calle Mayor (la Grande Rue !) est encore accentuée par l'élévation des belles maisons qui la bordent et de l'église Santiago, dont le calcaire doré des murs est malheureusement sans éclat à l'image du ciel laiteux.

Depuis ce matin, nous avons rencontré de nombreuses voitures de la police routière, des binômes de motards vêtus de rouge et équipés de grosses motos "à la mode texane". Beaucoup de flics aussi dans les zones urbaines, des gardes civils uniformisés de bleu et bien équipés de matraques et autres outils de séduction. Problèmes d'ETA, héritage du Franquisme, sécurité préventive ? En moins de 100 km, nous avons vu dix fois plus de flics que de Vienne à Hendaye.

À la sortie de la ville, nous franchissons le puente sur le río Arga (« pont vénérable construit au 11ème siècle pour permettre le passage des pèlerins », selon Michelin), qui est à l'origine du nom de cette jolie et active petite bourgade. Nous partons requinqués par le repas et prêts à nous battre contre notre adversaire acharné, le vent d'ouest, sur d'interminables et rectilignes plattitudes. Pour le vent, nous ne sommes pas déçus. Il est toujours aussi vigoureux et glacé. Pour les lignes droites, elles ne sont pas interminables et c'est aussi bien comme ça parce que ça permet de se geler une joue après l'autre, selon que l'on roule OSO ou SSO. Tout est dans les subtilités azimutales. Mais pour les plattitudes, on peut toujours courir... ou aller se faire voir dans la Beauce. Pas un hectomètre de plat ! Des sales bosses vicieuses et des descentes qui nous gèlent les sangs. L'Aveugle s'arc-boute

* poulet grillé et frites, pour les allergiques aux langues étrangères...

contre le vent, le Paralytique ne lève plus le nez de la sacoche qui le précède. Am, stram, gram... bourre et bourre et ratatam... Le premier qui rira...

En tout cas, nous on roule. Ce qui n'est pas le cas de certains cyclopèlerins complètement plantés dans les bosses. Nous pensons en particulier, sans aucun machisme car c'est la réalité vraie, à certaine pèlerine lourdement chargée du côté de son fessier et dont on ne sait plus si c'est elle qui pousse son VTC ou si c'est son engin qui l'empêche de se vautrer sur l'asphalte. Son mec, stoïquement assis sur le cadre de son vélo au sommet de la bosse, contemple l'agonie de sa moitié qui fait bien ses deux tiers si l'on se réfère à leurs poids respectifs. Gilbert, qui a toujours des pensées méchantes lorsqu'il est à la peine (sur son vélo, entre autre) imagine un scénario de polar, très noir et très cruel dans lequel un petit mec, complètement dominé par sa puissante partenaire, fanatique de religion et de Compostelle, a imaginé le crime parfait : la mort par épuisement ! Il en a déjà le titre : O Camino da Morte !

Pendant que le wagon élucubre, la locomotive s'active pour maintenir une vitesse de progression aux environs de 20 km/h, ce qui est tout simplement un exploit dans ces conditions. Francis a même l'outrecuidance, emporté par sa puissance, de doubler deux pèlerins VTTistes aussi lourdement chargés que nous et qui répondent à notre « Bonjour ! Bueno caminho ! » par un « Grazie » qui trahit leur nationalité. Des disciples de l'immense (et garanti sans EPO !) Pantani, vainqueur du Tour de France 1998 (celui que Virenque devait gagner avec son équipe Festina abreuvée à l'eau d'Evian), dont ils ont la stature... et même le coup de pédale. Car blessés dans leur orgueil par ce dépassement sans sommation, les mangeurs de macaronis (des pâtes, des pâtes...oui mais des Pantani !) augmentent leur allure, maintiennent la distance à moins de trois cent mètres... et profitent d'un arrêt-pipi de Francis, pour reprendre la tête et l'avantage sur les pauvres représentants du 'sport net' que nous sommes. Victoire de couards d'ailleurs puisque moins de deux kilomètres plus loin, à Lizarra-Estella, ils prennent une route à droite juste au moment où nous allions reprendre l'avantage !

Ces petites anecdotes permettent de se distraire l'esprit et de mieux supporter la double adversité du relief et du vent, mais n'évitent pas la fatigue qui nous gagne insidieusement.

Il aurait fallu consacrer quelques moments à parcourir Estella la Bella, l'une des plus importantes étapes du chemin de St Jacques. Fatigués, nous préférons continuer notre chemin de croix. Il est déjà 15h30 et nous n'avons parcouru que 130 km.

La règle du jeu ne change pas dans l'heure qui suit. Nous avançons sous un ciel gris, sans aucune menace de pluie. L'air s'est un peu réchauffé au point que l'Aveugle a découvert ses avant-bras, peut-être pour optimiser son CX. Car le vent poursuit sans faiblir sa course infernale, creusant de vagues les champs de céréales, ployant les graminées qui bordent la chaussée, torturant les arbrisseaux, obligeant les pèlerins pédestres à pencher leurs corps à la limite de la chute vers l'avant, pour mieux allonger le pas. Le Paralytique profite d'un tronçon moins accidenté pour sortir du sillage protecteur de l'Aveugle et tirer au vol quelques photos de ce moment d'anthologie : son compère lutteur infatigable et appliqué, les panneaux qui jalonnent le Camino, le village de Torres del Rio. Cette dernière photo montre un paysage au relief peu accentué. Et pourtant, dès la sortie de ce bourg, nous entrons dans un secteur horriblement casse-pattes. Un véritable col qui refuse d'avouer sa véritable nature. Un boyau tortueux de 6 km qui en paraissent le double. Cette fois-ci, c'est la vraie galère. Nous ramons.

Nous atteignons enfin Logroño, qui est une belle et grande ville posée au bord de l'Ebre. Nous apprécions l'abri du vent et nous soufflons un peu. Et nous stoppons pour acheter des "chocolatines". Francis en profite pour appeler Marie-Pierre, avec sa carte magique et son code à 37 numéros, véritable outil inventé par France Telecom pour s'entraîner à taper sur un clavier numérique. S'il perd son emploi, il pourra toujours se recycler comme standardiste ! Il parvient à obtenir la liaison moyennant 20 pesetas (80 centimes), ce qui n'est vraiment pas cher pour téléphoner à son épouse le jour de la Fête des Mères.

Mais il faut bien repartir (il est 17h45 et nous n'avons pas encore rempli notre 'contrat') et se replonger dans les rafales de vent. Nous le faisons par une route à 4 voies qui ressemble

étrangement à une autoroute non interdite aux cyclistes. Apparemment, il n'existe pas d'autre issue que cette N232 pour quitter Logroño par l'ouest. La plaisanterie dure 4 bons kilomètres qui nous paraissent bien longs car si cette nationale n'est pas une autoroute bien qu'elle en ait tous les caractères, les chauffards locaux n'ont pas bien vu la différence. Heureusement pour nous, c'est dimanche, la météo n'est pas très favorable aux escapades et la télé doit diffuser en direct un Real-Barcelone car il n'y a pas grand monde.

Sauf nous, pauvres pèlerins torturés par le vent. Le chemin de Compostelle doit passer ailleurs car nous sommes bien seuls dans la longue bosse à la sortie du village de Navarette. Cette bosse était heureusement la dernière de la journée.

Nous abordons enfin la descente sur le río Nájerilla et la petite ville de Nájera (attention au j qui se prononce 'r', « la rota, c'est ça ! » chantait Raymond Devos). Francis a repéré sur le guide du Routard une Pension Moro, citée pour un accueil « très aimable et les prix plus que raisonnables ». Nous parvenons à trouver ladite Pension El Moro, au cœur d'une étroite et très fréquentée ruelle de la vieille ville mais, si l'accueil de la 'chica'[♥] est effectivement très aimable, la mignonne ne peut nous satisfaire car elle ne loue pas de chambres (ou du moins c'est ce que notre pauvre vocabulaire castillano nous permet de supposer[^]). Nous comprenons en revanche parfaitement qu'il faut aller dormir au grand hôtel San Fernando. Un palace 3 étoiles où nous sommes professionnellement accueillis par une autre 'chica' moins jeune et moins avenante mais assez efficace pour nous faire installer nos vélos dans le salon (déjà occupé par des VTT 'pèlerins') et nous remettre les clés d'une luxueuse chambre qui nous coûte quand même 310 FF, sans le petit-déjeuner ! Pas cher, l'Espagne ?

Il est bientôt 20 heures, ce qui est tôt en Espagne. Nous avons parcouru 207 km, ce qui n'est pas à priori un exploit en près de 14 heures de voyage mais constitue assurément une performance (principalement pour la locomotive mais n'oublions pas quand même que le wagon n'est pas accroché !) étant donné l'importance de la dénivelée (2432 m, l'Avocet de Francis est précis !) et l'acharnement qu'a mis le vent à s'opposer à notre progression.

Pour nous reconforter, nous allons dîner dans un vrai restaurant en terrasse sur le río Nájerilla. Restaurant réputé sans doute car il est plein, restaurant de qualité assurément car les mets qu'on nous sert sont fort goûteux mais restaurant de standing car la note est salée. Entre la chambre et le dîner, nous venons d'effectuer notre plus coûteuse étape depuis Vienne. Pas cher, l'Espagne ?

Cela dépend sans doute de la façon dont on la pratique et nous devons veiller à l'avenir à réduire notre train de vie... Une fois de plus, le vent nous a fait perdre la tête...

Il est près de 23 heures quand nous regagnons notre palace. Nom d'un chien, quelle journée ! Et si demain, le vent et le relief restaient les mêmes ? Pouah, quelle sottise idée ! Surtout, pas de cauchemar avant de s'endormir !

« - Françoise !... Viens vite, tu vas prendre la barre deux secondes, je vais t'expliquer. Passe-moi le couteau... l'Opinel.

La mer brise en gros rouleaux puissants mais cela n'empêche quand même pas de séjourner un peu sur le pont, à condition peut-être de ne pas y rester trop longtemps et surtout d'avoir l'œil sur les déferlantes.

Je sors au bon moment et referme le capot pendant que Françoise me remplace à la roue intérieure. Un... deux... trois... quatre... et cinq. Tous les cordages qui fixaient les ancres flottantes sont tranchés en quelques coups de mon Opinel à virole qui coupe comme un rasoir. Je regagne le cockpit. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

[♥] jeune fille

[^] il est probable, comme c'est le cas en Allemagne, que ces pensions ne louent des chambres que pour plusieurs jours, voire une semaine, et par convention avec les hôteliers, refusent systématiquement les clients pour une seule nuit.

Treizième étape - lundi 29 mai
NAJERA - PALENCIA 183 km

BURGOS LA MAGNIFIQUE

Le réveil fait son travail à 6h15'. C'est une sacrée planque le job de réveille-matin. Une ou deux sonneries par jour ! Le reste du temps, on roupille, bercé par le tic-tac de l'échappement. Et quand on bosse, ça ne dure généralement pas plus de dix secondes, vingt au plus quand le patron est dur d'oreille. Une petite caresse et hop ! la journée est finie. Le pied ! Bien sûr, ça dépend un peu si le patron a bon caractère. Parfois, la caresse est un vrai pain dans la gueule mais, dans ce cas-là, il suffit de péter un ressort et il est bien emmerdé !

Le nôtre est un bon petit réveil qui a de bons patrons. On ne le tape jamais, on le bichonne, on l'emballle délicatement dans le linge (parfois sale, avouons-le). Car c'est précieux un réveil fidèle. S'il a une défaillance, c'est des heures de perdues et peut-être une Diagonale de ratée. Alors, on le soigne...

La nuit a été très calme (pas un bruit ni dans la rue, ni dans l'hôtel) mais un peu agitée. La fatigue, sans doute et l'énerverment dû à ce vent 'qui rend dingue'... Nous quittons l'hôtel à 7h20 après avoir réglé l'addition au gardien de nuit (qui est toujours de service car les journées commencent tard en Espagne !) avec une carte bleue : 7800 pesetas soit 310 F. Pas d'arnaque, c'était prévu !

Le ciel est couvert, la température est douce... mais le vent de sud-ouest est encore plus violent qu'hier. Au moins force 7 diraient les marins. Un bon 60 km/h. La galère commence...

C'est Francis qui s'y colle, sans ronchonner... Mais malgré la forme olympique qu'il affiche chaque matin au départ, il parvient difficilement sur le plat à dépasser le 18 km/h.

Nous doublons quelques pèlerins en VTT en perte d'équilibre, voire même poussant leur machine comme cette Française aux jambes blanches, qui a néanmoins conservé un beau sourire. Comme elle ne transporte pas de bagages, la camionnette d'assistance ne doit pas être très loin. Ceci expliquant cela !

Le chemin piétonnier est tracé parallèlement à notre route et les pèlerins, chargés de sacs à dos énormes, progressent par tous petits groupes, courbés vers l'avant comme de vieux paysans cassés par des décennies de travail dans les champs. Nous admirons ces marcheurs, en route depuis de nombreuses journées et qui ont encore devant eux un 'camino' de plus de 400 km ! Quel courage et quelle foi !

Le profil de la route est à l'image de notre fin d'étape d'hier, c'est-à-dire fortement vallonné. Il nous faut 1h10' pour atteindre Santo Domingo de la Calzada, autre étape historique du chemin de Saint-Jacques, pourtant distant seulement d'une petite vingtaine de kilomètres. Il est 8h30' mais tout est encore fermé ou presque. Nous prenons un petit-déjeuner (desayuno) succinct dans un café, où le patron n'a vraiment rien de sympathique. Ah, les Frühstück germaniques !

Nous ne trainons pas. Un court arrêt à la sortie du bourg pour photographier un Saint-Jacques de craie blanche et des cigognes (les premières que nous voyons... mais pas les dernières !) qui font de la figuration sur les frontons d'un petit clocher mur très haut perché. Sur la photo, elles sont à peine plus visibles que des vulgaires moineaux. Le ciel est toujours du même blanc laiteux et le jaune doré des murs est bien terne

Après le kilomètre 42 (village de Belorado), le relief devient moins cassant et la montée du puerto de la Pedraja (1130 m, point culminant de cette EuroDiagonale, km. 58 de l'étape) est beaucoup plus facile qu'on pouvait le craindre. Il se confirme que les difficultés sont rarement là où on le pensait (sauf cas particulier des grands cols).

Nous stoppons un court instant à l'entrée de Burgos, pour la 'photo contrôle' de l'étape. Il est 12h45' précises quand nous arrivons sur la place de la cathédrale. Une foule de pèlerins se presse aux abords de cette pure merveille dont le style rappelle étrangement le gothique dentelé de sa cousine de Strasbourg. Là-bas la dentelle est de grès rose, ici elle est de calcaire ocre très

clair, bien éclairé par le soleil enfin revenu. Francis prend une pose conquérante devant cette merveille que Rodrigo Díaz - le fameux Cid campeador de la Castille conquérante, presque natif de Burgos - n'a jamais connue. Il est mort en 1099, plus d'un siècle avant la pose de la première pierre.

Nous choisissons de déjeuner dans un petit restaurant, Don Nuño, sur la place de la cathédrale. Menu du jour originalité mais copieux et rondement servi en une petite demi-heure. Le tout pour 93 FF. On n'exploite pas trop les pèlerins par ici !

Tandis que l'Aveugle part à la chasse aux cartes postales et passe un bon quart d'heure pour obtenir la liaison avec Bordeaux, le Paralytique cherche les angles de vue pour mettre en boîte le plus d'images possibles, faute de pouvoir entrer dans l'édifice qui n'ouvre ses portes qu'à 14h30'. Croisant une Brésilienne, facilement identifiable par le drapeau tendu sur sa poitrine généreuse, pèlerine et VVtiste de surcroît, il a l'occasion de tester ce qui lui reste de la langue portugaise qu'il a apprise lors de son séjour au pays du 'futebol' ! Quelques phrases suffisent pour vérifier qu'une langue étrangère pratiquée pendant une décennie ne s'oublie pas. Courte conversation interrompue par le retour du 'gatinho'[♥] de la donzelle, qui se rassure quand il constate que le baratineur n'est autre qu'un vieux croûton à la chevelure blanche. « Tchao, amigos ! e bon caminho ![♣] ».

Nous quittons cette ville à 14 heures. Une heure quinze d'arrêt, repas compris, c'est évidemment très, très insuffisant. Mais de toutes manières, c'est deux ou trois jours qu'il faudrait pour commencer à connaître toutes les richesses de cette ville.

Le vent n'est pas tombé, le relief reste assez accentué (en particulier la très longue bosse pour remonter sur le plateau à la sortie de la ville) mais peut-être parce que les pentes sont moins fortes ou encore parce que nous commençons à nous y habituer, nous avons augmenté notre allure. Le soleil tape dur désormais et nous avons oublié qu'il pouvait faire chaud !

Au kilomètre 123, soit 35 kilomètres après Burgos, nous quittons la N120 (que nous suivions depuis Logroño) pour prendre sur la gauche une route secondaire dite BU404. Nous ne réalisons pas sur-le-champ que ce virage à gauche, près du village de Villasandino, est un véritable tournant dans notre Diagonale.

D'abord, parce que nous quittons le camino de Santiago. Pour nous, Compostelle c'est fini et nous ne reverrons plus ces pèlerins, compagnons anonymes, à la conquête - eux aussi - de leur Cap Horn (spirituel pour les croyants, sportif pour les autres). Leur abnégation a été un bel encouragement pour nous.

Ensuite, parce que nous prenons une direction SSO et que nous allons désormais biaiser avec le vent au lieu de l'affronter. Ce qui change beaucoup de choses. Pour la locomotive qui y gagne et pour le wagon qui y perd car il est beaucoup plus difficile de s'abriter d'un vent qui souffle latéralement (consulter monsieur Thévenet, l'expert en éventail)

Enfin parce que nous entrons dans un très long secteur à peu près plat. Ô miracle ! Nous venons de découvrir la Beauce espagnole !

Une Beauce à 800 m d'altitude où les cultures sont des céréales rabougries, blé noir, avoines et seigles, où les rares villages sont en torchis, où les églises sont de pierre et romanes, où de curieux greniers à grains, crépis de blanc, rappellent par leur forme les pigeonniers du Pays de Caux, où les ondulations du relief, hauteurs calcaires que l'on appelle des páramos, sont pelées comme le crâne de Barthès, où les bordures de l'étroite chaussée sont des parterres de fleurs, où de rares buttes, reliquats de reliefs plus importants, sont coiffées de châteaux en ruine. Nous parcourons la Meseta de Castille et Léon par la route des châteaux, la 'Ruta de los Castillos', témoins de la reconquête du 11^{ème} siècle sur les Maures. Ces Castillos sont à l'origine du nom de la province.

[♥] petit copain,, terme affectueux (traduction littérale : petit chat)

[♣] "Au revoir les amis et bonne route !"

Nous apprécions énormément cette platitude du relief comme cette pauvreté du décor. Un peu comme si la beauté des panoramas, l'exubérance architecturale des villes traversées, la diversité sans cesse renouvelée du décor où nous progressions, l'acharnement du vent d'ouest et des ciels chargés de gris, tous ces éléments réunis avaient totalement abreuvé notre soif de découverte. Stop ! Nous sommes saturés d'images, de sons, de souvenirs... Laissez-nous le temps de remettre de l'ordre dans nos petites cervelles complètement chamboulées par cette overdose...

Nous roulons donc sur ces routes étroites, plates et fleuries, jetant un œil distrait sur la ruine perchée du village de Castrojeriz, regardant sans les voir ces pauvres maisons de terre couleur de latérite, contemplant sans y prêter vraiment attention l'infini troupeau de nuages blancs qui galopent dans un ciel d'un bleu laiteux, lorgnant sans s'en inquiéter cette ligne de páramos qui ferment l'horizon. Nous récupérons, intellectuellement et physiquement, à 23 km/h. La température est idéale. Nous n'avons même pas une pensée pour ceux, pèlerins ou diagonalistes (Catherine et Francis Robert) qui ont parcouru cette Meseta dans la fournaise d'un mois de juin.

Nous stoppons dans le village d'Astudillo pour faire quelques achats dans un petit commerce, qui s'appelle Komo, Komo. Ce que l'on pourrait traduire par « Miam, Miam » (como = je mange en castillan). Nous achetons du pain, du pâté, des pêches et des « poissons » (non pardon ! des boissons...) à la très jeune et aimable tenancière du Miam, Miam, suffisamment mignonne pour que son mari vienne roder autour de nous, sous prétexte de recharger ses étals. Jaloux et prêt à tout pour sa Chimène, le Rodrigue du Komo, Komo !

Il est 17h35' quand nous repartons. Palencia, notre objectif du jour n'est qu'à 30 km. Rien ne presse et nous prenons même le temps d'aller saluer la cigogne qui loge au sommet du clocher mur de la petite église d'Astudilo.

Le relief est un peu plus marqué sur le final de cette étape. Mais rien de bien sérieux. Juste ce qu'il faut pour 'lever le cul' de temps à autre. Le vent s'est même un peu calmé. Quand il ne peut plus nous faire ch..., il préfère se reposer. Nous espérons que cet animal ne va pas analyser notre parcours durant la nuit et tourner vers le sud-ouest. Il est plutôt ouest-nord-ouest, qu'il y reste !

Nous entrons dans Palencia, petite ville qui n'a pas le renom de ses voisines, Burgos, Léon ou Valladolid, à 19h15. Copie du plan de la ville sous le nez, nous localisons et investissons la Pensión Gredos en beaucoup moins de temps qu'il n'en a fallu pour trouver ledit plan dans le Guide du Routard, dont le Paralytique n'a pas encore bien saisi la logique d'organisation (il y a bien sûr une table des matières mais planquée vers la fin du bouquin, au milieu de la pub). Cette observation n'est pas une critique car les rédacteurs du Routard donnent par ailleurs des infos « coups de cœur » personnalisées tout à fait originales et fiables.

Le patron de ladite pension est coincé dans une chaise roulante, une jambe dans le plâtre. Il est gras dans son corps et mielleux dans son discours. On dirait un gros matou, à l'œil vif et très filou en affaires. Il nous attribue la chambre 11, modeste mais propre et suffisante, pour la somme de 3.700 pesetas, auxquelles il faudra ajouter 580 autres pesetas pour le 'desayuno'. 170 francs pour la chambre et le petit-déjeuner, pour deux personnes ! Nous avons retrouvé les prix espagnols. Vive les « caminos » qui ne sont pas de Compostelle !

Les vélos dorment dans la cour intérieure (assez bordélique !) et la douche est sur le palier.

À 20h30, nous partons faire un tour en ville. Le restaurant recommandé par le patron est fermé le lundi, comme beaucoup de ses semblables. Nous tournons autour de la cathédrale qui est un bel édifice mi-gothique, mi-Renaissance. L'intérieur qui possède tout ce qui est à voir est bien évidemment fermé à cette heure tardive et nous devons nous contenter d'admirer les pinacles de la façade ouest de la nef de cette cathédrale inachevée. Des cigognes, auto-portées aux pinacles, procèdent au nettoyage de leurs gigantesques nids. Le soleil est encore haut et le ciel est d'un bleu absolu.

Sur la Plaza Mayor, nous optons pour le restaurant « Don Jamon » (ne pas oublier la Rota !) « en lo más típico de Palencia »* selon sa pub. Nous dinons en terrasse au sein d'une foule, très féminine (le logo de Don Jamon est un charmant petit cochon rose y serait-il pour quelque chose ?) et très bruyante comme il se doit dans ce pays. Les Espagnols ont-ils vraiment la capacité de parler en écoutant ou d'écouter en parlant ? Ou de se taire et d'en écouter deux en même temps ? En tous cas, ça jacasse tellement que nous préférons nous taire et prendre quelques notes sur nos carnets de route. Nous faisons aussi le plein de calories : soupe, viande pour Francis, saumon grillé pour Gilbert et pas de dessert car nous n'avons plus faim. Tout ça pour un peu plus de 4.000 pesetas (160 FF). Tiens, la TVA qui s'appelle ici IVA (I comme imposto) est à 7 %... L'Europe n'est pas encore égalitaire...

Nous rejoignons notre pension vers 22h30. Il fait doux. Le vent est complètement tombé... ou est-il seulement endormi ?

Nous ne sommes pas fatigués ce soir, malgré une étape de 185 km, terriblement pénible dans sa première moitié (moyenne de 19,8 km/h, la plus faible depuis Vienne, malgré une dénivelée réduite à 1376 m !).

Nous nous endormons en rêvant de petites routes plates et fleuries... Le pied !

« Joshua, devenu méconnaissable, n'a plus rien de comparable avec le pauvre bateau de la nuit dernière qui me faisait penser au petit chasseur, pieds empêtrés dans une liane, essayant de parer les coups du gorille. Ça aurait mal fini...

Il court maintenant, libre, à sec de toile, prend sa gîte quand la lame arrive sous 15 à 20 degrés, démarre en surf en appuyant sa joue dans le creux et répond à la barre sans discuter pour revenir au vent arrière. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Quatorzième étape - mardi 30 mai

PALENCIA - MIRANDA DE DOURO 198 km

LE BALCON D'OR

Le réveil n'a pas le temps de se mettre au boulot ce matin. Dix minutes avant l'heure, une caresse de Gilbert l'envoie vers sa longue journée de farniente. Il est six heures moins vingt.

Nous descendons une heure plus tard... pour réveiller le gardien de nuit et équiper les vélos pendant qu'il fait chauffer le café. Le temps est très clair et le vent est encore endormi. Va-t-il falloir subir la canicule ?

Francis découvre avec un énorme agacement que l'imper en vinyle tout neuf a disparu de sa sacoche. Qu'y faire ? Accuser le gardien ? Lui expliquer le problème, sans avoir l'air de l'accuser avec nos 50 mots de castillano ? Il y renonce. C'est le deuxième vinyle qu'il perd dans cette randonnée. Le premier, neuf lui aussi, est resté (oublié ? fugue ? ce n'est pas un vol car il n'y avait pas la moindre âme vivante dans le secteur) au sommet du Gaberl, dans la deuxième étape. Francis avait récupéré celui-ci lors de notre pique-nique à Chagny. Cette chasse au cap Horn aura été très meurtrière pour les vinyles de l'Aveugle. Il n'y en aura pas un troisième car il fait un temps superbe qui va durer, c'est évident.

Notre 'desayuno' est assez médiocre. Il faut pleurer quelques tranches de pain plutôt sec. La Pension Gredos ne mérite pas vraiment le label de 'bonne adresse' que le Routard lui octroie. Mais c'est peut-être pire ailleurs ?

Nous quittons le centre à 7h15' par la calle Mayor, direction plein nord puis plein ouest. Pas de problèmes pour le pilotage car nous suivons la N610 qui va à Léon. Nous quittons très vite cette nationale, encore calme à cette heure très matinale pour l'Espagne, pour prendre sur la gauche une petite C612, étroite, plate, fleurie. Très agréable. La promenade d'hier après-midi se poursuit sous un ciel limpide et avec un vent si ténu qu'on ne le sent même pas. Il fait pourtant

* est-ce vraiment nécessaire de traduire ?

danser un slow langoureux aux massifs de coquelicots qui bordent la chaussée. Progressivement, l'altitude moyenne diminue car nous approchons du cours principal du Duero, le grand fleuve castillan qui coule vers l'ouest à l'inverse de son cousin aragonais l'Ebre. Ce Duero deviendra Douro au Portugal. Le décor n'a guère changé. Peut-être s'est-il encore appauvri. Les villages sont moins nombreux, les céréales sont moins hautes, les églises sont moins belles. Mais notre promenade est fort agréable.

Nous entrons dans la petite ville de Medina do Rio Seco* pour parcourir sa 'calle de la Rúa', la grande rue qui est fort étroite et très pittoresque avec ses maisons aux balcons sur pilotis. Il est 9h30' et la cité se réveille. Au km 65, près du village de Tordehumos, nous faisons un court arrêt pour casser la croûte en bordure de la route, au milieu des fleurs. La chaleur nous surprend. Un coup de cul inattendu surgit un peu plus loin. On s'habitue vite aux platitudes beauciques. En moins de 2 kilomètres, nous doublons notre dénivelée cumulée qui passe de 118 à 248 m ! Mais c'est quand même pas la Chalosse car la bosse est unique.

Nous arrivons vers midi trente à l'entrée de la petite ville de Toro, construite sur une terrasse qui domine le Duero d'une petite centaine de mètres. Après la réglementaire pose pour la photo contrôle à l'entrée du bourg (où Gilbert planté dans un champ de fleurs se prend pour une vache folle... cf. photo pg.71), nous cherchons un restaurant pour casser la croûte. Mais, il est beaucoup trop tôt (!) pour espérer un service rapide et nous devons nous rabattre sur une boutique de tapas, assados et autres amuse-gueule locaux qui ne réjouissent pas vraiment l'Aveugle. La chaleur, une lassitude plus intellectuelle que physique, un ras-le-bol passager ? Une nouvelle dépression passe sur le duo... pour une banale et idiote histoire de boisson ou d'eau minérale ou de pesetas qui restent à dépenser ou qui manquent...

Gilbert part faire le tour de la collégiale qui dresse sa tour-lanterne de pierre dorée sur la terrasse du Duero. Francis se réfugie dans une cabine téléphonique, sésame France Telecom en main. Les compteurs indiquent 105 km et 22 km/h. La journée est bien entamée et nous disposons d'une heure supplémentaire aujourd'hui puisque nous avons l'intention de dormir au Portugal qui vit avec une heure de retard sur nous.

Nous quittons Toro par la grande route de Zamora. Cette N122 est importante et pas mal encombrée. Nous la laissons rapidement pour traverser le fleuve et prendre une toute petite route en rive gauche où il fait une chaleur torride. L'Aveugle s'arrête en pleine lumière pour satisfaire un besoin de nature liquide tandis que le Paralytique continue puis s'arrête à son tour pour satisfaire un besoin plus solide à l'abri d'une cabane. Le solide étant plus dispendieux en temps que le liquide, l'Aveugle revient sur le Paralytique encore en action et passe sans voir la randonneuse. « Merde ! » se dit in petto (et avec beaucoup d'opportunisme étant donné sa présente occupation) le Paralytique, déjà paniqué à l'idée d'un bis-repetitum d'une mésaventure identique survenue près d'Avranches lors du Tour de France. Ce qui avait déclenché une violente tornade, heureusement très passagère. Le Paralytique, qui avait fini son affaire et même presque rechaussé ses braies, saute sur son mulet et lui pique rageusement les flancs pour le lancer dans une galopade effrénée. Mais le coursier de l'Aveugle est un pur-sang et la pauvre haridelle du Paralytique a bien du mal à réduire ses deux hectomètres de handicap...

Enfin, l'Aveugle, étonné de courir après un fantôme, se relève... Le duo se reforme. Sans commentaires.

La petite route tranquille devient franchement dégueulasse : le goudron est plein d'ulcères, plus ou moins volumineux qui nous secouent les tripes. Des taupes ? la chaleur qui le gonfle ? Mystère. La chaussée s'améliore aux approches de Zamora, importante cité fortifiée, bastion occidental du Duero au temps de la Reconquête. Nous traversons à nouveau le fleuve dont les rives sont désormais de nature rocheuse, prémices du changement géologique que nous allons constater un peu plus loin. Nous n'entrons pas dans la ville dont le renom touristique est dû à « l'étonnante concentration d'églises romanes » (selon le Routard). Pas le temps et trop chaud ! Nous contourrons le rocher qui porte le castillo et nous prenons la route de Bragança. Le Portugal est

* ce nom qui se traduit par 'médiina de la rivière sèche' illustre bien le passé historique (vieille cité) et le climat très sec (rivière sans eau) de cette région

proche ! Dès la sortie de Zamora, nous nous heurtons à une bosse, une belle, une longue, une brûlante... A mi-pente, se trouve une station service où nous achetons des boissons et nous faisons le plein de nos gourdes (comme on dit en Languedoc). Le tenancier n'est pas aimable... Un vrai Castillan, hidalgo fier et hautain. Gilbert se souvient d'un arrêt équivalent dans une station service 'Avanti' au sud de Vienne, lors de la première étape de ce raid, quand la chaleur était aussi suffocante. Mais l'Autrichien était autrement plus sympathique que cet Espagnol. Il lui avait même donné une carte ! Celui-là se fiche complètement de savoir qui nous sommes et où nous allons. Il est vrai qu'à 15h45', un Castillan fait la sieste. Il accepte quand même nos pesetas pour nous céder une bouteille de lait chocolaté, délicieusement frais.

Nous repartons sur la N122. Le paysage a complètement changé, mais nous n'en sommes pas encore vraiment conscients. Les bordures de la route ont perdu leurs parterres de fleurs, les sols sont devenus plus gris, plus sombres, les champs de céréales s'amenuisent pour laisser la place à la rocaïlle et à des touffes d'arbustes rabougris. Nous continuons ainsi plus de 18 km sur cette route écrasée de chaleur et au relief désagréable par ses pentes qui n'en finissent pas.

Brutalement, la route passe à quatre voies et le panneau bien connu de la voiture blanche sur carré bleu nous en interdit l'accès. Nous quittons donc la route de Bragança pour prendre la direction d'un petit village, aux maisons de pierre sèche dispersées dans les blocs de rocher, qui a pour nom Muelos del Pan. Sur notre droite un lac-réservoir, à moitié caché dans un ensemble de collines granitiques. Un peu plus loin nous traversons une gorge sur le barrage de béton qui retient les eaux du lac et nous prenons sur notre gauche, dans le village de Ricobayo, à peine distant du précédent de 3 km, une minuscule route, identifiée sur les bornes routières par le sigle énigmatique ZAC/S.

Nous sommes transportés soudainement au cœur du Cantal, en Cézallier, dans le secteur de La Godivelle. Nous roulons sur un plateau granitique mollement ondulé, parsemé de petits champs clôturés de murettes de parpaings de granite redressés, de massifs de genêts en fleurs et de touffes de fougères, de minuscules mares qui remplissent d'une eau foncée les bas-fonds dont les bords sont occupés par des tourbières... Nous sommes passés dans un autre monde en moins de dix kilomètres !

Des paysages... mais un désert. Nous ne voyons pas âme vivante durant plusieurs kilomètres. Jusqu'à un village de granite, perché au sommet d'une élévation. Nous y entrons avec le sentiment étrange d'avoir reculé d'un ou deux siècles... Les Visiteurs III... Messire Pouzet et son serviteur, Jacquille la Fripouille... Avec la plus grande discrétion, nous nous glissons dans les ruelles étroites de ce village fantôme... Ah, enfin, deux âmes vivantes... en robe... pas trop âgées... et qui causent une espèce de portugnoï qui n'est plus le castellano de tout à l'heure et pas encore le portuguêche brésilien que Gilbert pratique.

« Buenas tardes, Señoritas[▼], tiene una panadería, una tienda de comestibles aquí ? »*

« Si, si... ».

Et l'une des Señoritas nous désigne la porte d'une maison, sise quinze mètres derrière nous. Nous étions passés devant sans rien voir... et nous devons ouvrir la porte pour voir. Ou plus exactement pour distinguer dans la pénombre un capharnaüm épicier avec un vieux bonhomme qui a l'air d'être le patron et deux momies sur pattes, tout de noir vêtues, qui papotent dans un coin. Nous parvenons quand même à négocier avec nos ultimes pesetas deux oranges et trois pommes, aussi fripées que le visage des deux vieilles.

Nous quittons la boutique complètement stupéfaits. Dehors deux momies contemplent nos vélos. En ont-elles déjà vu des vélos, dans ce monde perdu ? Des comme ça, sans doute pas. Gilbert demande s'il peut les photographier. C'est l'affolement. La vieille se retourne, le vieux grogne et fait face... Trop tard, le déclencheur est parti... Presque involontairement.

Ce village du Moyen Age s'appelle Villalcampo.

Nous repartons en grignotant nos pommes fripées. Dans les champs, des hommes labourent ou hersent leur terre avec des ânes attelés. Comme nos arrière-grands-parents... Quel pays

[▼] elles ne sont sans doute plus 'demoiselles' mais qu'importe ?

* « Bonjour, Mesdemoiselles, y a-t-il une boulangerie ou une épicerie ici ? »

perdu ! Nous plongeons dans une descente rapide sur le barrage du Salto de Villalcampo où nous traversons une nouvelle fois le Duero, désormais encaissé dans des gorges profondes. Dans la descente, nous faisons un court arrêt à une belle fontaine, calice de granite d'où s'écoule une eau bien fraîche. Nous faisons le plein. Le ciel ne porte pas un nuage et le soleil nous brûle. Nous attrapons une méchante suee pour remonter les 180 m de dénivellée de la rive opposée

De ce côté de la retenue, c'est le désert absolu. Pas une maison, pas un véhicule, pas un animal pendant une quinzaine de kilomètres. Nous roulons sur un plateau où la végétation est dense mais rabougrie. Enfin, la route s'incline dans le bon sens et notre vitesse augmente brutalement. Nous quittons le territoire espagnol à 50 km/h à l'heure pour retraverser le fleuve pour la nième fois. Le Duero est désormais Douro (prononcer Dôrou). Nous le franchissons sur le barrage de Miranda de Douro. Il ne nous reste que deux kilomètres pour terminer cette troisième étape. Mais deux kilomètres qui grimpent dur !

Le Routard : « Miranda do Dorou – Une merveilleuse plongée dans le Portugal profond ! A 84 km au sud-est de Bragança, voici l'un des plus beaux villages de cette partie du pays, à la frontière du Portugal et de l'Espagne. Telle une sentinelle montant la garde, Miranda de Douro surplombe une sorte de grand canyon, frontière entre deux pays longtemps rivaux et aujourd'hui amis. Un village-balcon planté au-dessus de gorges rocheuses fermées par un barrage. Un village du bout du monde, ancien, remarquablement conservé, avec un souci d'esthétique évident. On a beaucoup aimé ces ribambelles de maisons en granit, aux murs d'un blanc éclatant sous le soleil. Bien que Miranda soit tout à fait au nord du pays, il n'a pas renié complètement son appartenance au Sud : disons que c'est le plus méridional des villages du Nord. Et puis, il y a ces robustes murailles de pierre qui lui donne une allure de petite cité fortifiée. Bref, il faut absolument s'y arrêter... »

Nous nous y arrêtons.

Le Routard encore : « Residencial Vista Bela, rue do Mercado Municipal. Enfin un hôtel Vista Bela* qui porte bien son nom. C'est même une très belle vue que l'on a des chambres : les gorges rocheuses, le rio en bas et le barrage retenant les eaux du Douro. Au rez-de-chaussée, un bar-restaurant bon et pas cher. Claires, calmes, spacieuses, les chambres offrent un étonnant rapport qualité/prix. On y est presque aussi bien que dans la pousada voisine pour 3 fois moins cher ! Alors inutile d'hésiter. Courez-y ! »

Nous y courons... ou plus exactement nous y roulons.

Et nous y avons été reçus et choyés comme des hôtes de marque par la famille Martins, mère, père et fille, tous remarquablement francophones. Madame Martins a tenu à nous donner la meilleure chambre au second « où la vue est la plus belle », mademoiselle Martins s'est personnellement occupée de trouver dans le garage la meilleure place pour que nos randonneuses passent une nuit tranquille et le papa Martins, après nous avoir mijoté un bon dîner familial, s'est levé à l'aube pour nous servir un petit-déjeuner aussi copieux qu'un 'kolossal Frühstück'. Même si nous étions les seuls clients du Résidencial, quel luxe ! Et tout ça pour 140F par personne.

Il est seulement 18h15, heure locale (19h15 en Espagne et en France), quand nous arrivons à la Residencia, ce qui nous laisse très largement le temps d'aller faire un tour dans la vieille ville pour y jeter un œil et acheter cartes postales et pellicules. Le commerce est bien développé en raison de la proximité de l'Espagne. Au col d'Ibardin, près de St-Jean-de-Luz, les Français se bousculent dans les 'ventas' espagnoles pour acheter des tas de choses qui coûtent moins cher que chez nous, ici ce sont les Espagnols qui viennent chercher des textiles et de la bijouterie. Et avec l'euro, ça va changer ?

« Quand on songe à quoi tiennent certains renversements d'une situation !... Le vent n'a pas molli, la mer n'est pas moins grosse qu'il y a une heure. Je devrais être vidé par vingt heures de barre où une lame sur deux posait un problème, vingt heures pendant lesquelles mes mains, mon dos, mes épaules sont devenus douloureux.

Et puis, tout change parce qu'un marin mort a répondu à une question posée inlassablement, et que cinq petits coups de couteau ont libéré Joshua traînant ses boulets. Un si petit geste, une telle différence !... »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

* Belle Vue

Quinzième étape - mercredi 31 mai
MIRANDA DE DOURO - MANGUALDE 223 km

PARADIS, PURGATOIRE ET ENFER

Nous quittons Miranda, l'étape en or, à 7h15. Le ventre plein, les poches remplies et avec un moral d'enfer car le Senhor Martins nous a assuré que la route de Mogadouro était toute neuve et plutôt descendante. Pour la suite, il n'a rien voulu dire...

Pour les 47 kilomètres qui séparent Miranda de Mogadouro, le brave homme ne s'est pas trompé. Nous parcourons la distance en deux heures dix, malgré une dénivelée de 450 m (ça ne descendait quand même pas tout le temps !). Ces premiers kilomètres resteront gravés dans nos mémoires pour diverses raisons. En premier lieu parce que notre forme est excellente après une journée relativement facile et une étape de rêve. Ensuite parce qu'il fait un temps absolument splendide : azur limpide du ciel, température d'une vingtaine de degrés. Enfin parce que tout est réuni pour que nous en prenions plein les mirettes : paysages de type cézallien (déjà évoqués hier) avec boules et murets granitiques, touffes de gigantesques genets couverts de fleurs d'or, paysannes vêtues de noir courbées à angle droit vers le sol pour piocher une terre rebelle, ânes attelés à des engins de labour que l'on trouve chez nous dans les musées, champs de fleurs sauvages à perte de vue. Ici, nous croisons un carrosse tracté par un âne rétif, là c'est un gros lézard vert que nous surprenons dans son bain de soleil et qui s'enfuit en dodelinant comme un canard.

Deux heures qui passent comme un éclair. À l'approche de Mogadouro, nous n'imaginons pas une seconde qu'après ce paradis, nous allons entrer d'abord en purgatoire puis en enfer !

Nous sommes dans le nord du Portugal dont la capitale naturelle est Porto. Il est donc normal que la bonne route neuve parte vers le nord-ouest, plus précisément vers Vila Real et l'embouchure du Douro. Mais nous, têtus que nous sommes, nous sommes attirés comme des mouches par le miel (pour rester corrects) par la péninsule Lisbonnaise et 'Notre' cabo da Roca. Nous laissons donc le boulevard de l'ouest pour prendre la route du sud. Direction Torre de Moncorvo. La bonne route continue sur... 1 km. Brutalement, nous retombons sur un chemin deux fois moins large, encore asphalté mais creusé de multiples burracos[^] que nous veillons à contourner pour ne pas y laisser un, voire les deux pneus. En plus, ça monte sec (ou ça descend aussi sec) et la chaleur commence à nous faire suer au propre et au figuré. « Ben dis donc, si c'est ça le purgatoire, qu'est-ce que ça va être en enfer ? ». Heureusement ce boyau, digne d'une tranchée d'Aremberg[^] sans pavés, ne dure qu'une dizaine de kilomètres. Après le village de Castelo Branco (un château blanc que nous n'avons pas vu ?), l'asphalte redevient praticable. Il y a assurément une méchante guéguerre entre les deux districts voisins. Qui va financer la réparation des dix kilomètres d'asphalte ulcéreux ? « Moi je sais, c'est Bruxelles » pense le Paralytique, tout joyeux d'avoir évité de justesse une gamelle alors qu'il contemplant avec ravissement un gros lézard vert se coulant dans les herbes...

La route est meilleure mais sérieusement vallonnée. C'est un toboggan de longue amplitude dans le style du Jura Souabe.. Heureusement, le vent d'ouest nous a oublié depuis deux jours. Il faut dire que nous avons pris le maquis et que sur ces petites routes qui tortillent dans la garrigue, nous sommes aussi planqués que le plus recherché des bandits corses. Et si tous les fins limiers de France et de Navarre se cassent les dents dans ce type de terrain, ce n'est pas cet abruti de vent d'ouest qui va venir nous localiser. Quoiqu'un bon p'tit brin d'air frais ne nous ferait pas vraiment de mal avec cette canicule !

Nous arrivons dans la petite localité de Torre de Moncorvo, agrégat de maisons aux toits de tuiles rouges dans un décor de collines arides et déplumées. Nous entrons dans la ville où

[^] trous, appelés « nids de poule » chez nous

^{*} tape-cul très casse-gueule et très prisé des amateurs de Paris-Roubaix (quand ils sont spectateurs, pas coureurs !)

nous sommes surpris par la coquetterie des maisons aux façades colorées repeintes à neuf, avec leurs hautes fenêtres aux encadrements de grès ocre, comme la pierre de l'église dont la façade présente un beau portail Renaissance.

Il est midi, nous venons de dépasser le 100ème kilomètre (1056 m de dénivelée). Nous faisons quelques achats (eau, abricots) et Francis part en chasse de sa carte postale « témoin » tandis que Gilbert entame la conversation avec deux passants. Son « pourtouguêche », sauce brésilienne passe assez bien. C'est assez réconfortant... mais pas vraiment important si nous sommes accueillis chaque soir par une famille Martins ! Et il semblerait qu'au Portugal, les francophones soient infiniment plus nombreux que les lusitanophones en France (Portugais exclus, bien sûr !)..

Il est trop tôt pour manger et nous continuons. Ça grimpe chaudement pendant deux kilomètres, ça descend sans vraiment refroidir pendant 8 km et, tiens voilà le Douro ! C'est la cinquième fois que nous le traversons celui-là depuis Tóro en terre castillane. Les deux premières fois, il coulait en plaine et sa traversée était équivalente à celle de la Saône à Seurre ou de la Garonne à Marmande mais ça fait trois fois qu'il nous impose un péage de 200 m de dénivelée, le bougre. Et pourtant, ici à Pocinho, sa vallée s'est élargie. Des plantations d'oliviers et d'agrumes occupent les rives tandis que les versants sont plantés de vignobles en terrasses, premiers indices orientaux de l'immense vignoble du Porto (45.000 hectares).

« Dieu créa la Terre et l'homme le vignoble du Porto » dit-on dans cette région tant le travail de terrassement a été important. Les rives du Douro ont été sculptées durant deux millénaires par l'homme qui a construit d'étroits gradins portant chacun un ou deux rangs de vigne. Un travail de fourmis ou de Chinois, dont nous n'avons ici, à Pocinho, qu'un aperçu fort limité.

Nous traversons le Douro sur un barrage dont l'altitude en crête est de 80 m. Porto est à près de 200 km (en suivant le cours du fleuve). Il ne lui reste donc que 40 cm environ par kilomètre ce qui ne lui laisse pas beaucoup de marge pour s'exciter...

Mais nous, après le barrage, on s'excite car il faut remonter. Et ça dure aussi longtemps, en distance, et infiniment plus longtemps, en durée, que pour descendre. Nous suons toute l'eau de notre corps pour parvenir à Vila Nova de Foz Côa, un gros village posé sur une crête dans un paysage de vignes et de collines pelées. Nous quittons la route pour traverser le bourg à la recherche d'un restaurant. Il est 13h15 et il est temps de reprendre des forces. Au cours de notre errance, nous avons la chance de passer devant la très belle façade de l'église en granite, avec un remarquable portail de style manuelin[▼]. La porte est ouverte et permet de jeter un œil agréablement surpris par un très beau plafond de bois peint.

Nous trouvons refuge dans un restaurant de type pension pour ouvriers sur la place principale du village. La salle étant au premier étage, nous imposons un 69 à nos randonneuses afin de pouvoir les cadenasser, roues comprises. Munis de nos trésors, papiers et réserves d'escudos, sans inquiétude sur le sort de nos montures, nous allons prendre table dans un petit coin délicieusement frais et ventilé. Le service - menu imposé de salades, poisson frit et légumes - est rapidement servi et avalé. Avec l'habitude 'cerveja'^{*} (bière) de Gilbert et la coutumière 'agua mineral' (eau minérale) de Francis, l'addition s'élève à 1860 escudos (68 F) pour deux, TVA à 12% comprise ! 7% en Espagne, 12% au Portugal, 19,6% chez nous... Comme d'habitude, nous sommes les meilleurs ! Vive la France ! Et un, et deux, et trois... ZÉRO !

A 13h30, on repart dans la fournaise. Déjà 120 km et 1136 m de dénivelée. Reste 100 bornes pour atteindre Mangualde notre objectif. Tout va bien, surtout si nous sortons du purgatoire !

Et bien, non, le purgatoire continue. Mais comme on s'habitue à tout, on se tape sans se plaindre, de multiples vallonnements dont certains sont de vrais petits cols (sans nom et pas portés sur la carte... que les Centcolistes^{*} ne s'excitent pas !). Le revêtement est sans problème et la circulation quasi inexistante. Chut ! C'est l'heure de la sieste. Pour les autochtones, pas pour nous !

▼ « style décoratif abondant et complexe caractéristique du gothique portugais », c'est Larousse qui le dit !

* ici, la Rota espagnole n'a plus court ; la bière se dit 'servêja', ja comme dans JAcon

* membres de la Confrérie des Cent Cols

Nous sommes dans le district de Guarda de la province de la Beira Alta, frontalière avec l'Espagne. Cette région est caractérisée par la présence de citadelles médiévales pour la plupart aujourd'hui en ruine mais autrefois éléments d'une véritable 'ligne Maginot' défensive anti-hispanique. Evidemment ces places fortes sont perchées sur les crêtes et malgré notre grande soif de tourisme et de culture, nous ne sommes pas mécontents que les ingénieurs qui ont tracé la E102 que nous suivons, ne se soient pas sentis obligés de grimper jusqu'à chacune de ces citadelles. C'est pourquoi nous laissons successivement les bastilles de Marialva puis de Troncoso, loin au-dessus de nos casques...

À un croisement, un bistrot style 'Western, époque John Ford' nous permet de refaire le plein d'eau et de s'envoyer cul sec une bouteille d'eau minérale gazeuse, dont la fraîcheur nous requinque instantanément... d'autant plus qu'il semblerait que nous approchions d'une longue descente vers Celorico da Beira, bourgade située dans le haut bassin d'un important cours d'eau qui a pour nom Mondego et dont la caractéristique essentielle est qu'il arrose Coimbra, la grande ville centrale du Portugal qui est notre prochain objectif. En bon hydrologue et en homme de terrain qu'il prétend être, le Paralytique s'est imaginé - sur la base, il est vrai d'un outil cartographique très peu précis dans la caractérisation du relief - qu'ayant attrapé le fil conducteur, les difficultés allaient s'atténuer...

Gigantesque erreur ! Celorico, qui aurait pu être la sortie de notre purgatoire, fut au contraire notre entrée en enfer.

Fallait-il à l'entrée de Celorico, continuer tout droit sur la rocade et contourner la ville... par le bas ? Nous ne le pensons pas car la rocade donne accès à une E60, voie expresse rigoureusement interdite aux cycles. Était-il préférable d'aller à Coimbra par l'E17, même si la distance est plus grande (+10 km) ? Nous ne le croyons pas car le tracé tortueux de l'E17 laisse entrevoir un profil en forme de toboggan diabolique.

Nous avons donc - probablement - eu raison, sans vraiment y réfléchir, de nous lancer dans la bosse d'un kilomètre qui donne accès à Celorico. Un kilomètre de pavés qui nous surprennent car ce sont les premiers que nous rencontrons et qui nous martyrisent le fessier car ils sont franchement abominables. Dans Celorico, c'est tout droit. Il y a peut-être quelque chose à voir ; mais nous ne voulons rien voir car nous avons déjà pris en grippe cette bourgade qui nous a incendié le cul. À la sortie, on se renseigne quand même près d'un pékin local qui nous confirme ce que nous craignons c'est-à-dire l'interdiction de la voie expresse. Mais l'ancienne route, assez agréable et peu fréquentée, calme notre ire et nous conduit sans trop de peine au village de Juncais à une petite douzaine de kilomètres. Jusque-là, à part la séance de tape-cul, c'est plutôt le paradis...

Mais soudain survient un croisement.

À gauche, une E330 part vers un village dont le nom Vila Franca da Serra (serra = montagne) est peu encourageant pour des cyclos fatigués.

À droite, un pont sur le fameux Mondego qui devait être notre Sésame et qui se fout de notre gueule. Après le pont, une route (toujours notre ancienne nationale) qui grimpe un versant de montagne qui nous paraît vertigineux. Nouvelle consultation d'un autochtone et nouvelle confirmation que la route de Mangualde, c'est bien celle qui grimpe de l'autre côté du fleuve : il n'y a aucun 'jeitinho'[^] pour l'éviter.

Francis fait la moue. Il regrette de n'avoir pas pris la voie expresse qui nous domine d'une bonne centaine de mètres. Il est persuadé qu'on ne risquait rien sur la bande latérale et qu'en cas de problème avec la police de la route, il suffisait de se réfugier dans le rôle du Français débile dont la compétence linguistique ne dépasse pas celle d'un idiot de village. Mais Gilbert n'aime pas du tout ce genre d'exercice qui consiste pendant une bonne heure à se demander qui de la bagnole de flics ou du camion fou va le ramasser par derrière ?

Bon, on ne va pas traîner là. Il faut grimper et pour grimper, on grimpe fort et longtemps ! À 7 ou 8 % ! Mais pourquoi, en plus dans ce foutu pays, toutes les traversées de villages sont-elles pavées ? Mais pourquoi quand on a réussi à se hisser péniblement à Fornos de Algodres, faut-il redescendre pour grimper de nouveau à Chãs de Tavares ? Villages perdus dans la montagne, nids résidentiels de bourgeois en mal d'air pur, aujourd'hui nous vous haïssons !

[^] truc, astuce, et par extension façon de contourner la loi, sport favori des Brésiliens

« Une Diagonale, c'est dans la tête » a dit Francis. Son problème pour l'instant, c'est que sa tête n'est pas d'accord. On lui avait dit : « Celorico-Mangualde, c'est 33 km de grande route, plutôt descendante... ». Et sa tête n'accepte pas ces 40 km de rampes interminables, de villages perchés et pavés, de routes tortueuses et indisciplinées..

Enfin, enfin, près de Freixiosa (le x se prononce ch), nous sentons que le final approche. Le relief s'adoucit, la route se fait plus droite, la pente s'incline même dans le bon sens comme pour se faire pardonner toutes les misères qu'elle vient de nous faire. Nous entrons à Mangualde entre deux rangées d'eucalyptus. Nous sommes enfin sortis de la montagne.

Le Routard ne connaît pas Mangualde. Circulez, y'a rien à voir ! Mais nous il faut qu'on dorme. Et sans adresse, le premier hôtel ou résidenciel fait l'affaire car nous en avons franchement ras le bol. Plus moralement que physiquement car après quinze jours de raid, nos physiques sont au top. Mais quand la tête fatigue, le corps patine..

Le patron du 'Residencial/Dormitórios sans nom' avec lequel Gilbert va négocier une chambre a tout l'air d'un maquereau et d'un truand. Mais comme il nous propose une piaule pour 2.500 escudos soit 82 FF, le truandage est acceptable. La piaule est minable - la plus moche de toute notre randonnée - mais les vélos sont à l'abri, les lits ne s'effondrent pas, la douche fournit un filet d'eau suffisant pour en ressortir avec l'impression d'être moins sale qu'en y entrant..

Nous sommes tellement satisfaits de cet hébergement - mais surtout tellement pressés d'aller nous mettre à l'horizontale - que nous retournons chez ledit maquereau qui tient un restaurant à... 30 mètres du 'dormitório'. L'homme est parti. Mais il reste ce qui doit être la patronne et une serveuse alerte, dynamique et sympathique qui nous sert un repas de cuisine familiale tout à fait comestible. Elle n'est pas bousculée la donzelle car nous sommes seuls. Dans le fond, il n'est pas si nul ce Residencial !

Allez au lit, il est déjà 21h45. Aie, le sommier doit être plus que centenaire ! Quant au matelas, souhaitons qu'il n'abrite pas une colonie de puces affamées par le manque de clientèle... La journée a été longuette : de 7h00 à 20h, pour 223 km et 2564 m de dénivelée. Bigre !

Le Paralytique s'endort en pensant à la moyenne effectuée : 21,6 km/h, la plus élevée depuis notre départ d'Hendaye. Moralité : enfer, purgatoire ou paradis, peu importe. Nous sommes des vraies locomotives sur tous les terrains !

« Tu n'étais pas si fier sur les pavés de Celorico ou dans les rampes à 8 % avant Mangualde... alors du calme, mon gars. Et pis, t'avais promis de dire quand le vent te donnerait un coup de main. Si t'as été si vite et si t'as eu si chaud, c'est parce qu'il te poussait... un peu... mais entre celui qui freine et celui qui pousse, ça fait bien deux kilomètres de différence par heure, non ? » lui susurre à l'oreille son ange gardien, le bon, pas l'affreux encorné qui lui fait dire parfois des conneries, non celui à la gueule d'ange qui lui évite de passer dans les trous de la chaussée et qui est, heureusement, très motivé par la conquête du cabo da Roca.

« Bon, bon, ça va... t'énerve pas... à demain ! ». Boa noite !

« Tout va bien, il n'y a plus de danger, je le sens, même quand de très gros paquets balaient le bateau jusqu'à la coupole du poste de pilotage.

Et je me demande si je serais encore là sans ce poste de pilotage intérieur : il ne suffit pas toujours de s'amarrer pour être forcément en sécurité dans un cockpit. On peut aussi y mourir d'épuisement et de froid comme le mari d'Ann Davison. Mais, surtout, on peut se faire massacrer par les déferlantes dans une mer pareille si l'on reste trop longtemps dehors. C'est un gorille qui frappe !

Quand je songe à Vito Dumas, à ses trois océans en solitaire, sans roue intérieure !... À côté, d'un tel gars, je ressemble à un affreux bourgeois au ventre mou, vautre sur cette chaise à laquelle il ne manque plus qu'un rond de cuir et un dossier pour devenir tout à fait confortable.»

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Seizième étape - jeudi 1^{er} juin MANGUALDE - SÃO MARTINHO DO PORTO 213 km

MER, MER... !

Une fois de plus, on se réveille avant le réveil qui prolonge ses vacances. Nous faisons dans la piaule un petit-déjeuner rudimentaire : une demi orange, des gâteaux secs et une barre de chocolat ! Il est 6h10 (mais déjà 7h10 chez nous, ceci expliquant peut-être cela pour notre réveil avant la sonnerie) quand nous enfourchons nos machines dans une ville complètement endormie bien qu'il fasse déjà grand jour. Un jour gris, nébuleux, humide, agréablement frais...

Nous prenons une route plate, plutôt descendante, qui traverse de grandes forêts de pins. On se croirait dans les Landes. C'est peut-être cela qui excite l'Aveugle qui mène grand train, poussé par un vent de nord-ouest cette fois-ci bien poussant. A Canas de Senhorim (km. 20), la route se dédouble entre une voie expresse qui nous est interdite et l'ancienne E234, encore en bon état et qui est parfaitement tranquille. Le pied !

À Rojão Grande, au kilomètre 41, nous stoppons pour déjeuner dans une petite taverne campagnarde tenue par une charmante vieille tout de noir vêtue et très surprise de voir deux gaillards affamés investir son humble chaumière aussi tôt (il n'est pas encore 8 heures, car nous avons roulé à plus de 24 km/h de moyenne !). Le seul problème est qu'elle ne comprend que la moitié du portugais du Paralytique. Au bout de quinze bonnes minutes (il fallait bien attendre que la cuisinière à bois soit à bonne température !), la mémé nous apporte deux cafés au lait... mais avec le lait déjà dans le café. L'Aveugle pique une crise car il a horreur qu'on lui impose sa dose de lait, le Paralytique qui se croyait bon dans la langue de Camôens se vexe... Bref, le ton monte... Encore une fois bêtement... Puis le calme revient avec l'arrivée d'un nouveau café 'sem leite' et des tartines beurrées...

On repart... et c'est rapidement le merdier ! La voie expresse est bien là, à nos côtés... Mais l'ancienne route a disparu. Ou plutôt, elle est partie vers l'ouest et nous, nous voulons continuer vers le sud-ouest. Jusqu'au village de Chamadouro, nous empruntons une 'via de serviço' toute neuve, le plus souvent étroitement collée à la voie rapide. Mais aux abords de la grande retenue du barrage d'Aguileira, nous butons sur une station-service. La seule option nous semble être de suivre la 'voie de service' qui, rapidement, plonge vers le lac, passe sous le viaduc routier qui franchit la retenue, s'égare plus ou moins dans une forêt d'eucalyptus, perd son asphalté et se creuse de méchantes ornières. Rapidement, nous nous retrouvons comme deux chaperons (rouge de honte pour Gilbert) paumés dans le bois, épiant l'attaque du loup. A l'oreille, nous prenons un chemin qui nous ramène... vers la voie rapide, dans la station opposée à celle où nous étions un quart d'heure plus tôt ! Le problème est que cette fois-ci nous sommes à contresens !

Gilbert se renseigne auprès d'une jeune employée : elle ne sait même pas où il faut passer ! On se demande même si elle sait ce que c'est qu'un vélo. Les téléspectateurs portugais ne doivent pas être traumatisés par les pleurnicheries de Virenque ou les défaillances de Jalabert. Il est vrai que la donzelle est beaucoup trop jeune pour avoir suivi les performances du seul champion lusitanien ayant réussi quelques exploits dans le Tour de France. IL s'appelait Agostinho, Joaquim de son prénom, et il devait courir avec Poulidor. Ça fait déjà quelques décennies !

L'Aveugle, jusque là plutôt boudeur et assurément très agacé, en a marre. Il prend les choses en main et résout le problème. Les randonneuses sur le dos, nous escaladons la passerelle métallique qui unit les deux stations et, libérés par un panneau « Réservé aux autos » barré d'une croix rouge[^], nous nous lançons résolument sur la voie d'accès au viaduc que nous traversons en restant au plus près de la rambarde, car les Alesi locaux sont lancés 'à fond... à fond... à fond'. Nous avons mis le grand braquet et le Paralytique sert les fesses... Deux kilomètres plus loin, un panneau nous expulse sur une voie latérale, plus importante que la précédente. Nous passons dans des petits villages assez paumés, Almaça, Raiva, terme qui signifie la rage, rage qui nous a quittés depuis que nous avons compris que les ponts autoroutiers sont autorisés aux vélos.

[^] que le Paralytique, pour une fois aveugle, n'avait pas vu depuis la 'via de serviço' avant de s'engager dans la forêt

À Penacova, gros village perché, nous franchissons le Mondego - celui qui devait nous amener 'fluidement' jusqu'à Coimbra - dont nous allons suivre la rive droite sur une bonne quinzaine de kilomètres. D'abord en fond de vallée puis en corniche quand le fleuve s'encaisse dans ses ultimes gorges avant son embouchure. La route tortille agréablement dans une belle forêt où les bosquets d'eucalyptus alternent avec des feuillus de toutes tailles et de toutes espèces. Fini les collines pelées, l'océan est désormais proche et la végétation a retrouvé une belle tonicité.

Coimbra, ex-capitale du Portugal, est mondialement connue pour son Université, née dans les dernières années du 13^{ème} siècle ! Une vieille dame qui se porte bien puisque plus de 20.000 étudiants la fréquentent. La vieille ville se resserre autour des imposants bâtiments de l'ancienne université, solidement plantée sur la crête d'une colline en rive droite du fleuve. La ville basse s'étend sur les deux rives du Mondego, reliées par le moderne pont de Santa Clara.

Nous n'avons pas le temps d'aller visiter la vieille ville - il y faudrait plusieurs heures - et nous nous contentons d'aller mi-marchant, mi-roulant par des rues piétonnes jusqu'à la très animée 'Praça do Comércio', où Francis achète la traditionnelle carte postale. Le ciel s'est brutalement couvert d'un voile blanc. L'Atlantique nous rappelle sa proximité (40 km).

Un peu avant midi, après une bonne demi-heure d'arrêt, nous repartons par le pont de Santa Clara et la nationale 1, en direction de Lisbonne. Le trafic est intense et la longue bosse dès la sortie de la ville est particulièrement polluée et désagréable. Le Paralytique, pour une raison indéterminée, perd soudainement ses jambes. Fringale, sans doute...

Il n'y a pas, comme en Espagne, une large bande cyclable de chaque côté de la chaussée et le trafic des camions est vraiment pénible. Nous nous faisons tout petits sur la large ligne blanche latérale. Heureusement, un accès à la grande autoroute nord-sud (A1 de Porto à Lisbonne) happe au passage une bonne moitié du trafic et nous respirons un peu mieux par la suite. Nous stoppons à 12h25', à l'entrée de Condeixa-a-Nova, dans un petit restaurant sympathique de type routier où l'on nous sert un plat du jour, du veau avec des patates. Copieux et pas cher ! Rapide aussi puisque nous reprenons la N1, moins de cinquante minutes plus tard. Gilbert a retrouvé ses jambes.

Le profil de la route est assez mollement vallonné. Nos enchaînons les kilomètres à bonne allure, toujours aidés par un petit vent de trois-quarts arrière qui nous fait le plus grand bien. Il a même réussi à nettoyer le ciel qui est complètement bleu désormais. Mais il ne fait pas trop chaud, l'Océan est là pour y veiller.

Nous restons sur les rocade qui contournent les cités de Pombal (et son château médiéval, fief d'un terrible marquis du même nom, premier ministre de Joseph 1^{er} dans les années 1750) et Leiria (blottie au pied d'un autre puissant château). Notre objectif est le monastère de Batalha. Nous ne pouvons pas tout voir !

Il n'est pas difficile de localiser Batalha et son 'mosteiro'. Il se trouve en contrebas de la nationale 1, tout simplement... et malheureusement. Car pour avoir une vue d'ensemble de ce « chef d'œuvre de l'architecture manuéline » (Michelin dixit), il faut se risquer à traverser la route et bien viser entre deux camions.

Nous descendons jusqu'à l'esplanade. Francis, qui a déjà fait la visite quelques années auparavant et qui ne souhaite prendre aucun risque avec les vélos, se dévoue pour attendre Gilbert qui, Yashica en main, se rue à l'assaut du bijou. Au pas de course, il parcourt et mitraille l'ensemble de l'édifice. Parmi toutes les merveilles, c'est la dentelle de pierre du cloître qui est la plus extraordinaire. Mais le portail principal et son tympan, sculpté dans un calcaire fin et doré par les siècles, est étonnement bien conservé. Mais la chapelle du fondateur impressionne par l'harmonie de son architecture et la douceur de la lumière qui éclaire les gisants du roi et de Philippa sa reine. Mais la voûte de la salle capitulaire, où deux soldats montent une garde solennelle près de la tombe du soldat inconnu, est d'une grande beauté.

Là encore, comme à Salzbourg, Ottobeuren, Burgos, Coimbra, c'est une journée entière qui serait nécessaire. Mais une ouverture, aussi menue soit-elle, est quand même une fenêtre

♥ Jean 1^{er} du Portugal, en 1388

entrouverte, sur des trésors qui attendent déjà depuis plusieurs siècles. Reste à se donner la volonté d'y revenir.

Avant de reprendre notre chemin à 16h40 (après une demi-heure d'arrêt), nous faisons le plein d'eau et Gilbert se dote au lait chocolaté bien frais. Nous repartons par une délicieuse petite route, qui grimpe une bonne fois pour sortir de la cuvette de Batalha, puis serpente sur le plateau dans les bois d'eucalyptus et traverse plusieurs villages de coquettes résidences. Nous roulons cap plein ouest vers l'océan, maintenant tout proche, dont nous percevons déjà les premiers embruns iodés. Malheureusement, le charme ne dure pas. Au bout d'une quinzaine de kilomètres, à la sortie de Martingança, nous tombons sur la route de Nazaré où le trafic est important. Pas de bande latérale et des chauffeurs bien latins qui n'ont jamais voulu savoir que les limitations de vitesse s'adressent aussi à eux..

Pour entrer dans Nazaré, il faut plonger vers la mer depuis la falaise qui domine le Saint-Tropez du Portugal d'une bonne centaine de mètres. Nous débarquons dans ce port de pêche « le plus célèbre du Portugal » (Routard dixit) avec plusieurs bonnes adresses d'hôtels. Mais avant même que nous ayons posé nos vélos pour consulter le plan, nous sommes accostés par un « placeur » qui nous propose bien sûr le paradis pour le prix d'une sardine grillée... Ça sent l'arnaque et ça nous déplaît. D'ailleurs, il y a beaucoup trop de monde ici et, si le site est assurément intéressant, l'exploitation touristique vient gâcher l'ambiance. Ce n'est pas la peine d'aller aussi loin pour venir acheter une étoile de mer naturalisée ou une maquette de barque de pêcheur. Même s'il y a Nazaré écrit dessus. D'ailleurs, il est probable que l'on vend les mêmes à Saint-Trop ou à Capri et que ces nids à poussière sont tous fabriqués dans la banlieue de Pékin !

Nous passons dix minutes au maximum dans cette ville qui fut autrefois un haut lieu de la pêche artisanale mais qui n'a plus aujourd'hui, en dehors de sa superbe plage, que des boutiques pour touristes où nous achetons quelques cartes postales avant de prendre la tangente.

Il est 18h15. Nous longeons la plage pour aller 15 km plus loin à San Martinho do Porto, petit village de pêcheurs situé au fond d'une baie très fermée en forme de coquillage, miniature (sur la carte) de la concha de Saint-Sébastien en Pays basque. Nous espérons que Nazaré a piégé tous les touristes en vadrouille et que nous y serons tranquilles. C'est à la fois vrai et faux.

Vrai, car la cité est déserte quand nous y entrons. Nous repérons une enseigne d'hôtel, un peu en retrait sur la gauche. Persuadés qu'il y en a d'autres, nous allons jusqu'au bout du quai, où un petit phare surveille le canal vers la haute mer. Mais que nenni ! Pas le moindre signe de vie. Pas le moindre panneau de residência ou dormitório. C'est le désert ! On ne va pas râler, c'est ce qu'on voulait !

Faux, car le premier hôtel entrevu, où nous nous précipitons, est déjà bien rempli. Ce qui est assez normal puisque la Pensão Carvalho est le seul établissement ouvert ce jeudi 1^{er} juin de l'année 2000 (dont les médias ont fait tout un plat et qui n'est rien sinon, comme l'a dit si joliment François Jacob - l'un de 'nos' Prix Nobel - « qu'un salut à la gloire des zéros »). Une chance pour nous, il reste encore une chambre et elle est à deux lits. Le couple patron-patronne s'avère d'une parfaite efficacité pour gérer cet établissement dont l'activité est celle d'une ruche. En quelques instants, nos randonneuses sont parquées dans un escalier qui descend vers un sous-sol privé (elles vont dormir inclinées à 45° et la tête en avant, les pauvres ! nous espérons que l'une d'elle ne passera pas toute la nuit les... freins serrés !) et nous allons investir notre chambre qui est impeccable. Avant de passer à table, nous allons faire un petit tour : Francis cherche une cabine (il est devenu expert en la matière !), Gilbert part photographier la plage et les barques. Mais nous ne traînons pas car un petit vent de nord-ouest assez frisquet nous fait frissonner.

Nous revenons à temps pour prendre la dernière table disponible au restaurant. Nous choisissons une peixada qui est une sorte de bouillabaisse locale. Nous la coiffons d'une grosse glace parce qu'il faut bien parfois savoir se faire plaisir, surtout quand l'objectif est à portée de main.

Car demain, c'est le cabo da Roca. Se Deus quiser ![♥]

[♥] « Si Dieu le veut », expression très courante au Brésil..

Avant d'aller dormir, nous commandons un plateau « petit-déjeuner » à la patronne et nous réglons la 'conta' : un peu moins de 300 F pour deux ! C'est un bon rapport qualité/prix pour une station balnéaire, même si la saison n'est pas encore lancée.

La journée a été belle et sans incidents à part nos errances du matin autour de la retenue d'Aguiera. Une plaisante étape de 213 km et 1220 m de dénivelée (une bricole après celle d'hier !) que nous avons rondement menée à plus de 22 km/h. Merci le vent !
Et quelle belle Batalha (bataille en portugais) !

« Le ciel s'est dégagé dès avant le jour et le soleil brille d'un éclat absolument *insoutenable*, comme je ne l'ai encore *jamais vu de ma vie*.

Cette mer non plus, je ne l'ai jamais vue. Vouloir la décrire obligerait à des comparaisons : dunes, collines, montagnes dans le lointain par exemple. Et ça ne cadrerait pas du tout. Penser 'hauteurs', 'contours', 'formes', ne convient pas non plus. Parler de 'chaos' n'aurait pas plus de sens... Nous contemplons, Françoise et moi, assis côte à côte sur le roof, spirituellement fondus l'un dans l'autre, fascinés, hypnotisés, cette mer d'où rayonne une puissance colossale, une beauté totale, absolue. »

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Dix-septième étape - vendredi 2 juin

SÃO MARTINHO DO PORTO - CABO DA ROCA - LISBONNE 180 km

ENFIN, NOTRE CAP !

Réveil à 6h00. Ce ne sont pas encore les vacances !

À 6h55', les vélos (qui ont assez mal dormi la tête en bas mais ne ronchonnent pas car ce sont de vraies randonneuses de diagonalistes) sont équipés de leurs sacoches et nous achevons de mâchouiller les sandwichs préparés par la Dona Carvalho. Un peu durailles à avaler, ils ne descendent qu'avec un coup de lubrifiant qui est un jus d'orange. Comme hier, nous quittons l'hôtel et la ville sans entrevoir le moindre signal de vie. Y a-t-il des chats au Portugal ?

Nous suivons la plage, plein sud. Le ciel est d'un gris uniforme, la concha est d'huile et nous ne ressentons pas le moindre souffle d'air. Comme souvent au petit matin, le Paralytique manque de vigilance et oublie un panneau pourtant parfaitement clair. C'est seulement au bout de 300 m d'une douloureuse ascension à 10 % qu'il réalise son erreur. Il rappelle l'Aveugle qui avait déjà pris 50 m d'avance (toujours une pêche d'enfer au lever du jour !) et hop demi-tour ! Direction Chão de Parada et Tornada. C'est tout bête, il suffisait d'ouvrir l'œil !

Nous suivons une petite route qui se balade tranquillement dans les eucalyptus. Pas une voiture jusqu'à la nationale encore peu fréquentée... et moins encore après Caldas da Rainha où elle est doublée d'une voie rapide. Nous avons pour nous tous seuls, ou presque, l'ancienne route dont le revêtement a été refait récemment. C'est le pied !

Óbidos* est une ville médiévale cernée de hautes murailles crénelées qui évoquent celles de la cité de Carcassonne. Mais nous ne prenons pas le temps d'y entrer. Nous nous contentons d'en faire un cliché bien pâle avec ce ciel laiteux.

Sur notre route 'presque privée', nous roulons à bonne allure, poussés par un fort vent du nord-ouest qui a fini par nettoyer complètement le ciel. Nous traversons Bombarral puis Torres Vedras, deux petites villes qui n'ont pas marqué nos mémoires. Sinon que dans cette dernière, nous quittons notre direction sud pour partir vers l'ouest par une route étroite et encombrée où

* Óbidos est aussi le nom d'un village perdu au cœur de la forêt amazonienne où le Paralytique a eu l'occasion de séjourner en 1987 pour y diriger l'exécution de la mesure par une méthode complète du débit de l'Amazone (228.000 m³ par seconde !), l'un des plus élevés jamais métrés. Même nom, deux époques, deux situations.

nous pouvons apprécier à sa juste force l'aide que nous apportait Eole quand nous lui tournions le dos. Nous choisissons de faire un arrêt pipi près d'un panneau de village qui a pour nom Gibraltar. Un souvenir pour l'Aveugle qui était là-bas (dans l'authentique, le Britiche) en mai 1999. Il prend une pause souriante devant ce panneau, histoire de faire croire aux 'pas très forts en géographie' que le rocher de Gibraltar est au Portugal.

On rigole... mais pas longtemps car peu après nous nous heurtons à un mur à 10% dans le style de celui où nous avons fait un échauffement inutile au départ ce matin. Mais celui-ci, il est plus long et il faut l'escalader jusqu'au bout. Dur, dur ! Nous avions presque oublié ce qu'était une vraie bosse ! Au sommet du mur, un plateau, une route avec des trous en formation (serrée dirait un militaire). Entre le nez sur la carte et l'œil sur les nids-de-poule, il faut savoir choisir. Évidemment, le Paralytique a choisi la carte... et bang, il talonne et coupe une chambre à air. A l'arrière bien sûr. Quand ça talonne, c'est toujours à l'arrière... à moins de rouler assis sur le porte-bagages avant.

C'est chiant une crevaïson à l'arrière. Il faut tout démonter, se foutre du cambouis plein les pattes (ou plus exactement plein les gants de plastique obligeamment fournis par l'Aveugle qui est un gentleman... et qui n'a pas encore crevé une seule fois, le veinard !). Bon, quinze minutes de perdues. Ce qui n'a pas grande importance d'ailleurs.

Nous traversons des petits villages résidentiels, coquets comme les images que l'on voit sur les dépliants touristiques du Portugal. Ici un moulin-à-vent tout blanc, là un âne tout gris (pas très original), à gauche une plaque d'azulejos (céramiques), à droite un panorama sur l'océan qui paraît irréel tant il ressemble à une photo... Nous profitons de la présence de touristes (dont un camping-car de retraités franchouillards et explorateurs) à l'un de ces 'points de vue' pour poser, enfin, tous les deux sur le même cliché !

Quand on roule en bord de mer sur une falaise digne de ce nom (une bonne centaine de mètres au-dessus des vagues), on peut être certain que toutes les vallées que l'on croise sont des casse-pattes de première. Et on plonge jusqu'au fond et on remonte de l'autre côté. Comme dans une piscine sauf que là, point de poussée d'Archimède. La remontée se fait exclusivement à la force du mollet. Une fois à Ribamar, une seconde fois avant Ericeira qui est une ville balnéaire moderne, le Dauville des Lisboètes, une fois encore après, ça commence à fatiguer. Heureusement la route a la bonne idée de quitter le bord de mer pour prendre une direction SSE vers Sintra. Nous retrouvons les ondulations raisonnables du plateau et l'aide sans réserve du vent.

Il est 13h10 quand nous stoppons chez Armando, restaurateur routier dans les faubourgs de Sintra. La salle n'est pas très grande, mais c'est une véritable usine à bouffe ! Le patron commande la manœuvre depuis son comptoir et trois serveuses font le service. Il reste une table que nous nous empressons d'occuper. Le général Armando nous repère et nous envoie l'une de ses estafettes. La commande est vite passée et en quelques minutes deux plats du jour atterrissent devant nous : encore du poisson mais cette fois-ci chaque assiette contient 3 petits harengs frits qui se mordent la queue, de la salade et des frites. Nous risquons d'avoir quelques renvois en escaladant notre cap cet après-midi mais qu'y faire ? Avant de quitter les lieux, nous réglons une addition dérisoire (72 F pour deux, boissons et dessert compris, qui dit mieux ?) et nous achetons des fruits dans l'épicerie attenante, sans doute propriété du Senhor Armando. Un remarquable homme d'affaires celui-là !

Nous entrons dans la ville de Sintra, même si ce n'est pas notre route. Mais Sintra est une ville à part. Cité résidentielle, ce fut la villégiature climatique des riches Lisboètes qui y ont construit de véritables palais. A commencer par le roi Jean 1^{er} (celui qui repose dans le monastère de Batalha) et ses successeurs. Le palais royal de Sintra est une construction de forme bizarre dont l'œil ne perçoit (et dont la mémoire ne retient) que les deux hautes cheminées coniques qui lui donnent une curieuse allure.

Sintra est une ville touristique et vraiment très, très fréquentée et mouvementée. Nous traversons la ville moderne et nous montons jusqu'à la vieille ville qui cerne le palais royal.

[^] Si, si, ça existe... et ce n'est pas une denrée aussi rare qu'on pourrait le croire!

Nous y traînâmes quelque temps pour acheter des cartes postales et pour attendre l'ouverture de la poste car nous avons beaucoup de courrier à écrire et il nous faut des timbres^{*}. Cette ville ne possède pas de monuments d'un intérêt touristique majeur. Elle doit son inscription au Patrimoine mondial à son passé culturel.

Le Paralytique est perplexe. À l'examen de sa carte, il semble que le plus court chemin pour rallier le cabo da Roca soit la route touristique qui traverse la Serra de Sintra. Seulement, la route 247-3 est de couleur blanche ? Cela signifie-t-il que c'est une route en terre ? Dans quel état est-elle ? Son profil est-il très cassant ? Il s'en veut de ne pas avoir prévu cette éventualité plus tôt et de ne pas s'être muni d'une copie du Guide Vert de Michelin. En attendant l'ouverture de la poste, il tente de lever l'énigme en questionnant un jeune homme qui attend un bus. Le brave ne sait rien, mais comme les Portugais sont des gens très serviables, il questionne à son tour le chauffeur d'un autre bus. Ce dernier, pressé et bousculé, répond à côté et prétend que pour aller au cabo da Roca, il faut passer par Colares. D'un geste, il indique une direction que nous prenons, résignés mais non convaincus. Par un labyrinthe de petites rues, de ruelles pavées, de routes tortueuses et très pentues, nous tombons sur la route 247. Celle du bas qui contourne la Serra. C'est bien la route de Colares, mais ce n'est pas du tout la route de la montagne que Gilbert voulait prendre. Tant pis... Nous avons perdu au moins 150 m de dénivelée.

La frustration est encore plus grande quand nous quittons la vallée du Colares pour remonter au moins l'équivalent de ce que nous venons de descendre. La pente est rude et la chaleur nous assomme...

Enfin au sommet, un croisement. À gauche, la 247-3 bien goudronnée qui part vers Sintra (distance 14 km et nous en avons fait 18 !), à droite le panneau tant espéré : **Cabo da Roca, 3 km** ! Nous sommes à l'altitude 300 et le cap est 150 m plus bas. Pas une hésitation, bien sûr ! Nous plongeons. Sus à l'océan !

Faut-il descendre à fond et massacrer ainsi en quelques minutes l'ardent objet de tous nos désirs ? Ou bien devrions-nous marcher et savourer à pas de poupee ce moment d'extase qui précède l'atteinte d'un objectif longuement poursuivi ? Plus de 3.400 km ! ça représente des tours de roue et de pédales !

Nous plongeons. Comme des sauvages ! L'appel est irrésistible ! Il fait un temps absolument superbe, le ciel est d'un bleu immaculé et le vent d'ouest souffle en violentes rafales, puissantes comme au cap Horn !

Bien sûr, nous ne sommes pas seuls... comme nous l'eussions (peut-être) été à la pointe de la Terre de Feu. Bien sûr, il y a des cars, des voitures... mais pas d'autres cyclistes. C'est une (petite) consolation.

Mais pourquoi faudrait-il bouder son plaisir ?

Nous en rêvons depuis l'autre côté de l'Europe de ce cap qui nous paraissait être 'à l'autre bout du monde' quand nous avons quitté notre hôtel de Fishamend dix-huit jours plus tôt. Nous avons lutté contre le relief, contre le vent (drôlement présent celui-là), contre la pluie (pas trop gênante, beaucoup moins que dans notre TDF), contre le froid (ah ! le départ de chez Lili à Götting !), contre le sommeil (dur, dur, entre Périgueux et Bergerac), contre la fatigue (ah, les galères dans le Jura Souabe, dans les casse-pattes de la Creuse ou dans les serras avant Mangualde), contre les gamelles (presque rien, chacun une... seulement), contre les pannes (des bricoles, deux crevaisons et un rayon cassé !), contre les coups de colère (deux ou trois 'chicayas' mais le vent nous avait rendu fous !), contre les idiomes étrangers (mais ce n'est pas un problème car avec 25 mots, on se dém... très bien)...

Et bien voilà, nous y sommes ! Alors, jouissons !

Et bien non, nous ne jouissons pas vraiment ! Et c'est normal, parce que le bonheur, c'est d'abord dans la tête. Pour jouir, il faut être totalement concentré sur son sujet, il faut être intellectuellement disponible. Il faudrait pouvoir s'isoler... Si seulement, il y avait un sanctuaire au cabo da Roca, nous irions nous y recueillir...

^{*} acheter des timbres est une opération stratégique au Portugal ; les 'selos' sont à peu près introuvables en dehors des bureaux de poste qui ont des horaires très 'administratifs'

Mais dans cette foule qui s'agite, dans ces troupes de touristes qui piaillent dans toutes les langues, dans ces coiffures qui s'envolent dans les rafales de vent, dans ces klaxons de bus qui appellent leurs ouailles, toute concentration est impossible. Les milliers de kilomètres, la conquête de notre Cap, le bonheur de la réussite, tout ça c'est dans la tête. Rien que dans la tête. Mais pas dans une tête fatiguée, excitée, saturée..

Nous demandons à une jeune Anglaise de nous photographier devant la fameuse plaque « Onde a terra se acaba e o mar começa / Là où la terre finit et où la mer commence. ». Elle se contracte pour garder son équilibre et réussit à faire un cliché à peu près net. « Thank you, pretty girl ! »

D'un commun accord et sans nous consulter, nous décidons de repartir et nous tournons le dos au cap, au vent et à la foule. Le vent favorable ne nous empêche pas de mettre le triple plateau car la pente est raide (150m de dénivelée en 3 km). Dans la montée, il est plus facile - surtout dans les lacets - de se saturer les yeux et la tête de ce site qui est exceptionnel.

« Le cap Horn est à 125 milles... et le temps semble vouloir rester beau : la mer ne remue pas exagérément, aucune houle annonciatrice ne se manifeste. C'est du beau temps !... surtout de l'arrière !

Dans l'après-midi... mon cœur bondit de joie : la petite tache bleutée de l'île Diego Ramirez est bien là, dans l'azimut où je la cherchais !

- Françoise !... Viens voir !...

Et Françoise se met à pleurer doucement en se serrant contre moi... le cap Horn est là. Nous sommes presque dans l'Atlantique...»

Bernard Moitessier – Cap Horn à la Voile

Il nous reste encore un peu de chemin à faire pour terminer notre EuroDiagonale. Mais si peu ! Lisbonne est à portée de main et il est à peine 16 heures.

Dans la descente, nous stoppons à l'abri du vent pour finir notre (petit) stock de provisions désormais inutiles. Puis nous nous laissons glisser tranquillement vers Cascais et Estoril où nous retrouvons un vent de sud-ouest de plus en plus violent qui fait courir des nuages de sable. Par endroits, des dunes miniatures se forment et même envahissent la chaussée.

Au fur et à mesure que nous approchons de Lisbonne, la circulation devient de plus en plus gênante surtout dans la traversée des agglomérations de Cascais et Estoril. Nous naviguons au sein d'un trafic très dense, désordonné, bruyant, klaxonnant, effroyablement pagailleux... mais, heureusement pour nous, pratiquement arrêté. C'est moins dangereux.

Nous pouvons utiliser une piste cyclable très sympathique sur un secteur assez long. Mais elle nous crache brutalement au milieu des bagnoles à l'entrée d'Oeiras. Malgré le vent, il y a beaucoup de monde sur les plages. Ça ne doit pourtant pas être très génial avec ce sable qui vole. Elle n'est pas mal cette 'costa do Estoril' mais nous avons vu beaucoup mieux dans la matinée. Nous accélérons l'allure pour sortir au plus vite de ce flot de voitures.

Enfin, à 18h10, apparaît sur notre droite le monument que nous avons choisi comme symbole pour le final contractuel de notre aventure. A Paris, nous aurions choisi la Tour Eiffel, la Tour à Londres, le Colisée à Rome. Ici, c'est la Tour de Belém[▼].

Les intégristes viendront nous dire que Belém, ce n'est pas Lisbonne. Mais nous leur répondrons que, d'une part, l'une est à l'autre ce que Vincennes est à Paris et que, d'autre part, notre délai courant jusqu'au lendemain, nous aurons même quitté l'aéroport de Lisbonne bien avant que ne soit épuisé ce fameux délai.

[▼] Le Paralytique qui avait visité Lisbonne entre deux avions lors d'un retour du Brésil il y a plus de 15 ans, avait conservé intacte dans sa mémoire l'image de cette tour, posée au bord du Tage

La Tour de Belém, c'est un symbole et c'est un bijou.

Un symbole, car c'est de Bélem que partirent les vaisseaux qui allaient repousser les limites du monde connu. Et c'est là qu'ils revenaient après des mois, voire des années, d'aventures, de souffrances et de 'saudade' (mal du Pays). Comme il est facile d'imaginer leur émotion quand la Tour de Belém émergeait de la brume...

Un bijou, car l'édifice est d'une exceptionnelle élégance dans ses proportions et dans son ornementation. Elle respendit de blancheur sur le ciel d'un bleu marine presque noir au zénith.

Il est 18h10 quand nous y stoppons pour un arrêt sans limites car pour nous le temps a cessé de compter. Nous posons, hilares, pour une photo-souvenir (bien réussie par un autochtone de passage) et nous appelons nos épouses pour leur dire notre bonheur et les assurer de notre retour sous 24 heures 'en bonne et due forme'.*

Nous reprenons notre place dans la circulation dans la large avenue qui longe le Tage ou plus exactement qui côtoie les quais et les docks du port de Lisbonne. Comme tous les ports, c'est moche. Seule curiosité, le gigantesque pont suspendu qui enjambe le Tage (dit pont du 25 avril en souvenir de la révolution des ceillecs de 1974 qui mit un terme au pouvoir militaire). Vu par-dessous, c'est vraiment une 'belle bête' !

Un œil sur le plan de la ville, un autre sur le trafic, le Paralytique guette la place « Duque de Terceira » où nous devons tourner à gauche, pour entrer dans le quartier de la Baixa à la recherche de l'hôtel Bragança que nous a recommandé Christian Diandet, notre compère montois. Mais nous ne parvenons pas jusqu'à ladite praça en raison d'un gigantesque embouteillage. Il n'y a même pas la place pour un vélo ! Alors pour deux ensacochés, n'en parlons pas ! Le Paralytique active son radar pifométrique et par des petites rues beaucoup plus calmes, nous parvenons sans coup férir au 12 de la 'rua do Alécrim' où... l'hôtel Bragança s'est fait la malle. Sans doute depuis belle lurette car il n'y a plus rien qui ressemble à un hôtel dans le secteur. Et pourtant nous avons en main la copie d'une facture de ...1988. Il ne peut y avoir d'erreur sur l'adresse. Le Bragança a déménagé, à moins qu'il ne soit mort. Car il est peu probable que la rue Alécrim qui soit allée squatter dans un autre quartier...*

En tout cas ladite rue est assez typique. D'abord elle est inclinée à 6 ou 7 % (pour nous elle monte puisque nous étions au bord du Tage), ensuite elle grouille littéralement de monde. Nous sommes en plein quartier populaire... et le peuple est dans la rue. Pas pour manifester mais tout simplement pour se balader, pour glander, pour courir, pour crier, pour commercer, pour se bécoter, pour... prendre l'air. Comme nous avons aussi repéré sur le Routard deux pensions vers le haut de la rue, nous en entreprenons l'escalade, en partie sur la chaussée quand il ne passe pas de bus ou de voitures, en partie sur le trottoir qui est en escaliers. Pas facile de slalomer dans la foule avec une randonneuse de 20 kilos (en charge), avec des marches plus ou moins hautes tous les 5 mètres. Il faut en plus repérer les noms des petites rues qui débouchent perpendiculairement.

Après une prospection d'une bonne quinzaine de minutes, nous parvenons devant la Pension Camões. Il faut le savoir que c'est un 'Residencial'. D'abord, l'enseigne est minuscule et comme chaque maison - ou presque - possède son enseigne, il faut avoir l'œil ! Ensuite, c'est une maison, comme toutes les autres, haute de trois étages comme toutes les autres, dotées d'étroits balcons à rambarde métallique comme toutes ses voisines, avec du linge qui sèche jusqu'au milieu de la rue qui est très étroite. La porte d'entrée s'ouvre sur un escalier abrupt et très étroit lui aussi. Francis garde les vélos pendant que Gilbert part à l'assaut de l'escalier. Au premier, un petit bureau et un mec d'une trentaine d'années qui prend le temps de baragouiner un anglais bizarroïde avec des jeunes Américaines (elles ont une réservation, elles !) avant de bien vouloir prêter un peu d'attention (et d'étonnement) au vieux à crinière blanche et bronzé comme un Polynésien qui lui fait face. Il doit être un peu arabe sur les bords ce mec car avant d'aborder le

* enfin apaisées...

* baixa = bas - La Baixa est la partie basse de la ville complètement détruite lors du tremblement terre de 1755 (40.000 victimes ?) et entièrement reconstruit selon un plan très géométrique sous l'impulsion du marquis de Pombal.

problème de la chambre, il faut procéder à deux bonnes minutes de préliminaires et autres salamalecs. Le Paralytique a droit à une réflexion philosophique sur les méfaits du vélo (sport incomplet, on ne fait pas travailler les bras...) par rapport à la natation et à la course à pied qu'il pratique. Le jeune triathlète considère que c'est une folie complète de faire 3.500 km à plus de soixante berges et qu'il n'est pas étonnant du tout que le vélo nous ait voûté le dos (au moins celui de Gilbert).

Bon, OK, jeune homme, mais si on abordait le sujet. « Avez-vous une chambre pour deux personnes ? »

« Oui, j'en ai encore une, mais c'est la dernière et elle est chère car il y a quatre places (en fait deux grands lits !). Quant aux vélos, il faudra les monter dans la chambre. Le tout pour 8.000 escudos payables maintenant » répond le champion en portugais (que Gilbert désormais relancé a traduit en temps réel).

Bon, ben, il n'y a pas à hésiter car il est bientôt 20 heures et il semble y avoir un monde fou dans cette ville. Gilbert comprend pourquoi les touristes made in USA avaient des réservations. Et pourtant le rapport qualité/prix n'est pas fameux : c'est quand même un peu cher, 265 F, pour une picaule sans douche, sise au deuxième étage auquel on parvient par le fameux escalier de 80 cm de large. C'est Francis qui monte les deux vélos, pour épargner le dos du Paralytique (il a l'œil, le tôlier, Gilbert a effectivement les reins douloureux). Les deux randonneuses passeront leur dernière nuit portugaise sur le très étroit balcon, en compagnie des étendoirs à linge. Pas terribles les écuries de nos montures depuis Miranda de Douro : une chambre assez pourrie à Mangualde, un escalier à Sao Martinho do Porto et un balcon à donner le vertige à Lisbonne. Il est temps qu'on en finisse, elles auraient été capables de nous comploter une petite grève pour 'insuffisance de repos'.

Douchés et habillés en civils, nous partons vers le fameux quartier du Chiado à la recherche d'un bon restaurant. Le problème n'est pas de trouver un restaurant (nous aurions dû noter les adresses recommandées par le Routard) car il y en a à profusion mais de détecter le bon. Au pif, nous entrons dans une Cervejaria Chiado, rue de la Miséricorde (que Lucullus nous accorde la sienne d'avoir jeté notre dévolu sur une simple brasserie !). L'endroit est déjà pourvu d'une clientèle assez notable (il n'est pourtant que 21h15', ce qui est très tôt pour dîner à Lisbonne) et propose de la cuisine de type brésilien, ce qui explique le choix de Gilbert.

Ce soir, nous avons décidé de fêter notre victoire sur le cabo da Roca par un bon dîner. Le Paralytique commande une caipirinha en apéritif... Spécialité brésilienne, cette boisson est une sorte de punch à la fois acidulé au citron vert et très sucré. C'est délicieux, ça se boit comme du petit lait et... ça saoule comme le plus fort des vieux marcs. L'Aveugle goûte, apprécie et commande à son tour. La soirée est bien lancée...

Gilbert incite Francis, qui est un amateur de viande, à goûter la 'picanha na pedra', autre spécialité brésilienne qui consiste en très fines tranches de filets de bœuf (ils ne sont pas encore dingos par ici) que le convive fait cuire lui-même selon son goût sur une plaque (pierre autrefois) chauffée. Le tout est accompagné de la trilogie habituelle : riz, haricots et salade. Gilbert, qui n'est pas carnivore et qui en a un peu marre du poisson porte son choix sur un 'lombinho de porco' (filet mignon de porc) servi avec une sauce aux crevettes. Un petit dessert chocolaté par-dessus et, bien sûr, une addition assez corsée... Mais on ne devient pas 'cap-horniers' tous les jours !

Pour faire passer l'orgie (et les vapeurs engendrées par les caipirinhas), nous allons vadrouiller une bonne heure dans le quartier du Chiado. Nous descendons jusqu'à la gare du Rossio (où Francis trouve la cabine téléphonique qu'il cherchait), puis nous allons jusqu'à la grande place Don Pedro IV, dont les nombreux cafés sont très garnis, puis nous remontons tantôt par des rues à forte pente où circulent des tramways brinquebalants et débordants de passagers, tantôt par d'interminables escaliers. L'animation est aussi grande, et peut-être même encore plus intense, que lors de notre arrivée à 18h30. Il est bientôt 23h30 et la Baixa (qui se prononce bat - i - chat) est un véritable rucher. Sur une petite place, nous assistons à un spectacle de capoeira, à la fois danse guerrière et gymnastique acrobatique. D'origine africaine, cette lutte symbolique entre deux garçons (ou filles dans le cas présent... ce que Gilbert n'a jamais observé au Brésil où ce sport est très pratiqué, surtout à São Salvador da Bahia) est rythmée par un curieux arc musical coiffé d'une petitealebasse pour la résonance (cet instrument est un berimbau) et des instruments de percussion, sur un rythme très lent,

presque lancinant. Les danseurs, qui attendent leur tour d'entrer en piste, battent des mains en chantant : « Ô Capoeira ! ».

Même la minuscule rue de la Pensão Camões ronronne et bruite comme une place du marché dans les petites villes de chez nous. Il n'est plus question de passer en voiture : les habitants sont installés dans la rue pour casser la croûte. La fumée des barbecues pique les yeux, la musique dégueule par les fenêtres ouvertes, les convives jacassent tous en même temps...

Nous sommes un peu abasourdis en regagnant notre piaule au second. Nous nous empressons de fermer les fenêtres pour essayer d'avoir une petite chance de pouvoir dormir. Mais avant l'extinction des feux, nous mettons de l'ordre dans nos bagages. C'est un peu compliqué demain car nous avons une dizaine de kilomètres à faire pour gagner l'aéroport en vélo et ensuite il faudra troquer la tenue cyclo pour un habit civil. Nous en profitons aussi pour mettre à jour nos impressions sur nos carnets de route.

Francis note :

« La 'saudade' portugaise a surtout été agréable dans sa partie portugaise.

En effet, l'Espagne nous a fait souffrir : un peu de pluie et un vent d'ouest parfois violent, venant s'ajouter aux difficultés naturelles.

Le Portugal et son beau temps, le vent nul ou favorable ont facilité le franchissement des difficultés.

La dénivellation totale supérieure à 10.000 mètres, pour une distance de 1203 km, atteste de la difficulté de l'entreprise.

Un équipier 'super' sur qui se reporter pour la navigation et les connaissances linguistiques.

Une immense joie 'interne' d'avoir réussi cette Grande Diagonale d'Europe NE-SO. »

Gilbert écrit :

« C'est une très belle Diagonale, sur presque la totalité de son parcours. Profil très montagneux ($\Delta > 10.000$ m) mais beaux paysages (surtout au Portugal) et très peu de tronçons rendus dangereux par la circulation. Encore faut-il chercher à éviter au maximum les routes nationales.

Points forts :

- l'ascension du Puerto de Belate
- Burgos
- les petites routes, bordées de fleurs des plateaux de Castille
- Miranda do Douro et sa région
- le final avec la côte, Sintra, le cabo da Roca et l'arrivée à Belém.

Et enfin, un grand merci à ma super-locomotive ! »

Nous nous étendons mais il est difficile de trouver le sommeil. Avec tant de bruit dans la rue et tant d'aventures en tête. Quelle belle randonnée nous avons faite ! Que de souvenirs nous avons recueillis et entassés dans nos mémoires, malheureusement bien volatiles. Il y a heureusement les huit pellicules faites avec le Yashica de Gilbert...

Vers 3 heures, la rue retrouve son calme... Vers 5 heures, un concert de chiens démarre...

Samedi 3 juin

Pensão Camões - Aeroporto de Lisboa - 8,3 km

AEROPORT de LISBONNE - PARIS ROISSY - BORDEAUX ou LYON - 5 heures

LA FIN D'UNE AVENTURE A DEUX

Réveil sans réveil puisque les chiens nous ont réveillés...

Nous quittons la pension un peu après 7h30. Le plan de la ville sous le nez, il n'est pas difficile de trouver le chemin de l'aéroport qui n'est distant que d'une petite dizaine de kilomètres des bords du Tage. Mais il faut veiller à rester sur les crêtes (quand on est en haut !) et ne pas faire la sottise de descendre dans les quartiers bas du Rossio (qui ne sont pas nécessairement des bas-quartiers) car Lisbonne est une ville au relief chaotique.

Nous arrivons à l'aéroport bien avant l'heure d'enregistrement de notre vol pour Paris. Ce qui nous laisse le temps de nous changer, de petit-déjeuner (légèrement... ah, les Frühstück !) et d'écrire une collection de cartes postales (surtout le Paralytique, manifestement pas handicapé de la main droite et qui n'en finit pas... ce qui impatiente un peu son Aveugle préféré).

Enfin, nous nous présentons avec un bon quart d'heure d'avance sur l'heure affichée, au guichet d'embarquement qui est déjà en action. Nous allons poser nos vélos contre un comptoir, bien en vue de la responsable du vol AF1025 de 11h10 qui est une charmante - et dynamique et efficace - franco-portugaise (ou portugais-française, allez savoir !). Francis prépare son vélo pour le voyage (sacoches enlevées, pneus dégonflés) tandis que Gilbert se glisse dans la longue file d'attente. Moins d'une dizaine de minutes plus tard, la jeune 'chef' intervient et nous embarque (les vélos d'un côté, leurs patrons d'un autre) en deux ou trois gestes efficaces. Elle n'en revient pas, la très chère, que nous soyons partis de Vienne dix-huit jours plus tôt ! C'est vrai que si nous ne l'avions pas fait, nous serions obligés d'examiner nos billets d'avion pour le croire !

Pour le reste, y'a rien à dire. À bord, on nous file des journaux qui ne nous intéressent pas, on nous passe un plateau-repas qui ne vaut pas tripette (mais que nous mangeons quand même car le café du matin était vraiment léger) et on écoute sans l'entendre la conversation de nos voisins. Nous avons l'impression, avec leurs cravates et leurs attachés-cases qu'ils ne sont pas tout à fait pareils à nous. Manifestement, nous ne sommes pas encore redescendus de notre petite planète... et nous n'avons pas trop envie de le faire.

Tout se passe comme prévu dans les horaires. Nous profitons de la petite demi-heure d'escale à Roissy pour boucler les comptes et boire ensemble le dernier rafraîchissement de notre longue randonnée. Francis embarque le premier pour Bordeaux, Gilbert le suit un quart d'heure plus tard..

Un dernier geste d'amitié, à travers la vitre...

Ainsi se termine cette nouvelle aventure de l'Aveugle et du Paralytique...

KILOMETRES, MOYENNES ET DENIVELEES

L'apéritif austro-germanique

Jour	Etape	km étape	moy. km/h	Δ étape	km cumulés	Δ cumulé	Conditions climatiques
Mardi 16 mai	VIENNE – VOITSBERG	220	21,9	1960	220	1960	chaleur – vent contraire
Mercredi 17 mai	VOITSBERG – BAD AUSSEE	170	20,0	2212	390	4172	chaleur puis orage
Jeudi 18 mai	BAD AUSSEE – GÖTTING	188	21,9	1416	578	5588	beau matin, pluie a/c 15h00
Vendredi 19 mai	GÖTTING – BERKHEIM	187	20,2	1744	765	7332	froid et vent d'W violent
Samedi 20 mai	BERCKEIM – ERSTEIN	260	20,7	2192	1025	9524	vent d'ouest violent
Dimanche 21 mai	ERSTEIN – STRASBOURG	20	20,0	30	1045	9554	idéales !

En résumé : 1.070 km (en comptant les 25 pour revenir de Strasbourg à Krafft)
 9.600 m de dénivellation (soit une moyenne de 900 m aux 100 km)
 20,95 kilomètre dans l'heure de route en moyenne

Le steak franchouillard

Jour	Etape	km étape	moy. km/h	Δ étape	km cumulés	Δ cumulé	Conditions climatiques
Lundi 22 mai	STRASBOURG - VILLERSEXEL	193	22,9	670	193	670	vent contraire frisquet
Mardi 23 mai	VILLERSEXEL - JALIGNY	304	23,3	1436	497	2106	vent poussant - chaleur
Mercredi 24 mai	JALIGNY – St-YRIEIX-la-P.	262	19,8	3300	759	5406	beau temps – vent poussant
Jeudi 25 mai	St-YRIEIX – MT-de-MARSAN	269	21,8	1480	1028	6886	pluie, fraîcheur, vent latéral
Vendredi 26 mai	Mt-de-MARSAN - HENDAYE	146	21,3	828	1174	7714	très beau temps

En résumé : 1.175 km
 7.720 m de dénivellation (soit une moyenne de 660 m aux 100 km)
 21,9 kilomètre dans l'heure de route en moyenne

Le dessert ibérique

Jour	Etape	km étape	moy. km/h	Δ étape	km cumulés	Δ cumulée	Conditions climatiques
Dimanche 28 mai	HENDAYE - NAJERA	207	20,0	2432	207	2432	fraîcheur – vent contraire
Lundi 29 mai	NAJERA - PALENCIA	183	19,8	1376	390	3808	vent contraire violent
Mardi 30 mai	PALENCIA – MIRANDA do D.	198	20,7	1044	588	4852	vent contraire violent
Mercredi 31 mai	MIRANDA - MANGUALDE	223	21,6	2564	811	7416	chaleur – peu de vent
Jeudi 1 juin	MANGUALDE – S. MARTINHO	213	22,0	1220	1024	8636	beau – vent portant
Vendredi 2 juin	S.MRTINHO - LISBONNE	180	21,0	1532	1204	10138	très beau – vent portant

En résumé : 1.220 km (en comptant les km pour aller à l'aéroport)
 10.150 m de dénivellation (soit une moyenne de 830 m aux 100 km)
 20,90 kilomètre dans l'heure de route en moyenne

... et pour le sandwich européen :

- 3.465 km
- 24.470 m de dénivellation (plus de 7 fois le Mont-Blanc en partant de Chamonix !)
- 21,3 kilomètres pour chaque heure de route (avec 10 kg de bagages. Bravo la locomotive !)

Ce fut une grande surprise pour nous de constater que la dénivelée de la Diagonale de France était la plus faible des trois (... et de loin !).

Les dénivelées ont été mesurées avec l'altimètre AVOCET de Francis (précision de 4 mètres).

Table des matières

PREFACE

<i>Introduction</i> - ON A TOUS UN CAP HORN	1
Lundi 15 mai - VEILLEE d'ARMES PREMIERES CHALEURS	10
Mardi 16 mai - FISCHAMEND - VOITSBERG LES JOLIS PETITS TRAINS BLEUS ET ROUGES	12
Mercredi 17 mai - VOITSBERG - BAD AUSSEE LA DESCENTE DE LA PEUR	15
Jeudi 18 mai - BAD AUSSEE - GÖTTING SALZBOURG LA BELLE ET LILI LA DOUCE	21
Vendredi 19 mai - GÖTTING - BERCKHEIM RACCOURCI ET ROUTE EN TERRE.....	25
Samedi 20 mai - BERCKHEIM - ERSTEIN TEMPETE A SIGMARINGEN.....	28
Dimanche 21 mai - ERSTEIN - STRASBOURG PROMENADE AU BORD DU CANAL.....	32
Lundi 22 mai - STRASBOURG - VILLERSEXEL LA BALADE ALSACIENNE.....	34
Mardi 23 mai - VILLERSEXEL - JALIGNY PIQUE-NIQUE EXPRESS	37
Mercredi 24 mai - JALIGNY - SAINT-YRIEIX LA CREUSE QUI NOUS GONFLE	41
Jeudi 25 mai - SAINT-YRIEIX - MONT-de-MARSAN LE RAYON REBELLE.....	44
Vendredi 26 mai - MONT-de-MARSAN - HENDAYE LA CORNICHE POUR SE FAIRE PLAISIR	47
Samedi 27 mai - HENDAYE LA BULLE	50
Dimanche 28 mai - HENDAYE - NAJERA LES PIEGES DE LA NAVARRE.....	51
Lundi 29 mai - NAJERA - PALENCIA BURGOS LA MAGNIFIQUE.....	54
Mardi 30 mai - PALENCIA - MIRANDA do DOURO LE BALCON D'OR.....	59
Mercredi 31 mai - MIRANDA do DOURO - MANGUALDE PARADIS, PURGATOIRE ET ENFER.....	63
Jeudi 1 ^{er} juin - MANGUALDE - SÃO MARTINHO do PORTO MER, MER... !.....	67
Vendredi 2 juin - SÃO MARTINHO do PORTO - LISBONNE ENFIN, NOTRE CAP !.....	70
Samedi 3 juin - LISBONNE - BORDEAUX ou LYON LA FIN D'UNE AVENTURE A DEUX.....	77
KILOMETRES, MOYENNES ET DENIVELEES	78